This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Sclaw 610.5.8

Harvard College Library

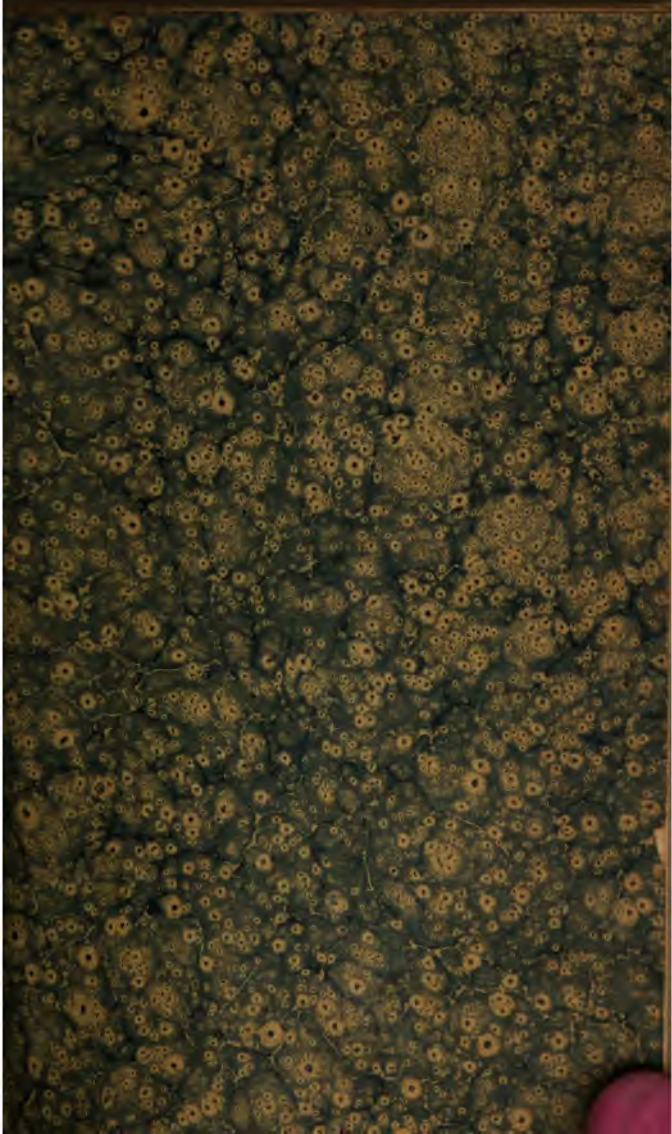
FROM THE BEQUEST OF

EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is $28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May* 28, 1892.

Received 4 June, 1896.



BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. VI

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. I.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

Mrs. M. W. Bradfort.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

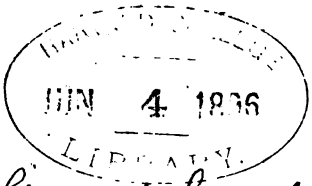
PAR

M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. I.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

Slav. 2467.8
Slav 610.5.8



Coriant fund.

INTRODUCTION.

En me présentant au public comme Éditeur de ces Mémoires sans que ni les liens de la parenté ni même ceux de la nationalité m'unissent à l'auteur, je me vois dans l'obligation de donner quelques éclaircissements sur l'occasion qui les a mis entre mes mains. A cet effet, et pour répondre à l'attente des personnes qui attachent un certain intérêt à tout ce qui concerne cette femme distinguée, aussi bien que pour aller au-devant de toutes les questions raisonnables que pourraient faire les lecteurs de l'histoire de la princesse, je serai forcée de parler un peu de mon très humble individu. Cependant j'ai le ferme espoir qu'on me pardonnera si en ce moment j'effleure ce sujet aussi légèrement que possible; car j'ai essayé non sans avoir longuement résisté et me méfier beaucoup de moi-même

de joindre à l'oeuvre de la princesse un récit de mon séjour en Russie, écrit depuis plusieurs années déjà; mon but a été de satisfaire ceux des lecteurs auxquels il faut plus de détails qu'il n'est loisible d'en placer dans quelques pages d'introduction.

Ce récit fut adressé à feu Sylvestre Douglas, précédemment lord Glenbervie, qui y prit un intérêt tout particulier en tant qu'il se rapportait au manuscrit de la princesse Daschkoff que j'avais soumis à son examen et dont il pressait chaudement la prochaine publication.

Il était d'avis que cet exposé de mon séjour en Russie accompagnerait très convenablement ces Mémoires. Ainsi justifiée par le témoignage que rendait en faveur de mon oeuvre un homme aussi hautement estimé dans le monde du goût et des lettres que lord Glenbervie; encouragée, en outre, par un autre suffrage qui avait encore sur mon esprit un poids plus considérable, j'ai surmonté tous mes scrupules à cet égard; d'autant plus que j'en suis venue à penser que mon récit personnel, lié comme il l'est à des faits qui ont concerné la princesse dans le soir de sa vie, pourra compléter

quelques-uns des renseignements qu'elle a donnés vers la fin de ses Mémoires, et qui se rapportent à une époque où elle était éloignée de ce théâtre d'agitation où s'étaient écoulées ses années de jeunesse et qui occupe la principale partie de son livre. Cette idée m'a conduite à ajouter d'autres détails qui n'étaient pas destinés à cet usage quand mon récit n'avait d'abord que la forme épistolaire. Mais maintenant que la princesse me sert de thème, je sens qu'il est malaisé de me borner, dussé-je courir le risque d'en dire trop là où il me faudra nécessairement mêler mon nom aux événements que j'ai à retracer.

Si j'avais jugé être en droit de le faire, j'eusse pu grossir le manuscrit de la princesse en y introduisant, ça et là, des conversations, des anecdotes tombées récemment de ses lèvres et qu'elle n'avait pas estimées dignes d'être insérées dans ses Mémoires. En dernier lieu, la fatigue lui était venue; à mon grand regret, elle précipitait la fin de son travail. Plus d'une fois je lui demandai pourquoi elle n'écrivait pas les charmantes choses qu'elle racontait, et je n'obtins jamais que cette réponse: „Ma

chère, je n'ai pas d'amour-propre d'auteur; ainsi vous pouvez introduire et écrire à mon sujet, soit dans votre préface soit au bout de votre anglais, tout ce qu'il vous plaira de dire de votre mère russe."

Et ici je le ferai remarquer en passant: sa simplicité, sa candeur, sa franchise étaient telles, il y avait dans sa conduite une absence si complète de prétention, que toutes ses paroles et ses actions étaient claires et évidentes pour le monde dans lequel elle vivait, comme si l'on eût pu voir les mouvements de son âme à travers la vitre d'une croisée, et comme s'il eût été donné à tous les regards de sonder jusqu'au fond de son coeur loyal.

Pour expliquer cet avant-propos il suffira, quant à présent, d'exposer qu'en 1803 n'étant encore qu'une jeune personne j'allai, avec l'approbation de mes parents, passer quelque temps en Russie auprès de la princesse Daschkoff qui avait connu ma famille durant son séjour en Angleterre et en Irlande. Ce ne fut pas sans une longue résistance que j'obtins par mes ardentes prières le consentement de mes parents pour une absence qui devait durer deux ou trois

ans; il y avait dans mon insistance cette passion de voyager commune à toutes les jeunes âmes, et, en outre, un autre motif dont j'ai parlé dans mon récit. Mes voeux rencontrèrent l'encouragement et l'appui de mistress Hamilton, fille de l'archevêque Ryder, proche parente de mon père et la plus intime amie de la princesse Daschkoff. Depuis mes plus tendres années, mistress Hamilton en parlant souvent de cette femme extraordinaire, dans les termes du plus grand respect et de la plus vive admiration, avait éveillé pour elle en mon coeur autant de sympathie que d'enthousiasme.

Lors de mon arrivée en Russie, la princesse vivait très retirée à Troitskoe, sa maison de campagne dans le gouvernement de Moscou. Depuis longtemps elle avait quitté le grand monde. A cette époque, elle se livrait entièrement au soin de faire valoir ses biens et de rendre ses paysans heureux; ce dont elle parle quelquefois dans la dernière partie de ses Mémoires. Mon séjour auprès d'elle se prolongea cinq ans; et nous passions habituellement l'été à sa campagne et l'hiver à Moscou.

Je ne fus pas longtemps l'hôte de sa

maison (où, depuis le premier jour je trouvai l'accueil distingué, la tendresse que de bons parents peuvent montrer à l'enfant le plus chéri) sans éprouver pour elle un attachèment qui croissait de plus en plus et une admiration profonde à la voir exercer une influence étendue et être l'objet des hommages et des respects de toutes les classes.

Elle m'apparut comme un être d'un ordre si supérieur, que j'écoutais avidement celles de ses paroles qui me semblaient pouvoir jeter quelque lumière sur sa jeunesse et aspirais à savoir son histoire plus au long. Je pensais aussi qu'elle se devait à elle-même et devait à ceux qui l'aimaient, de laisser voir son caractère au grand jour. Un coeur si sincère, une humeur si folâtre et si facile à contenter, des sensations si vives à l'âge de soixante-trois ans, c'était, selon moi, le résultat naturel d'une vie d'innocence et de bonté. Je n'avais point passé plus d'un an sous son toit quand je me hasardai à lui exprimer mon désir et à la presser instamment d'écrire les événements de sa vie.

Ce fut dans l'automne de 1804 que, après une certaine hésitation, elle y consentit; une

fois qu'elle se fut mise à l'oeuvre, elle avança rapidement dans sa tâche. Elle écrivait de souvenir sans consulter des notes prises d'avance. Aussi est-il à présumer qu'on pourrait trouver dans ses Mémoires quelques inadvertances chronologiques. Quant aux faits ou à la manière dont la princesse les envisageait, le lecteur doit être bien persuadé qu'il ne lui appartenait pas de descendre à les représenter avec partialité, à les embellir ou à les déguiser sciemment le moins du monde. La vérité, la simple vérité, tel était son trait caractéristique dans tout ce qu'elle disait, écrivait ou pensait.

Il suffira certainement des pages qui suivent pour redresser les impressions erronées de ceux qui n'ont connu la princesse Daschkoff que par des ouvrages populaires où elle est nommée incidemment et peinte comme une femme orgueilleuse, intrigante, ambitieuse, parfois même comme une créature éhontée. Il est vrai que le portrait présenté ici est dessiné de sa propre main; que c'est l'interprétation donnée par elle-même de ses sentiments et de ses actions. Mais telle est l'irrésistible force de la ressemblance, qu'il n'est pas permis de

douter un moment de la véracité et de l'exactitude du peintre.

Entourée d'une légion d'ennemis que ses vertus seules lui avaient suscités au sein d'une cour corrompue et égoïste où les qualités pures d'une âme élevée ne pouvaient guère être comprises et où un acte de désintéressement était une affaire d'offense personnelle, nous ne devons pas nous étonner si un semblable caractère était parfois mal interprété, et même calomnié. Animée aussi, comme on savait qu'elle l'était, d'un amour illimité, d'une admiration enthousiaste pour Catherine II qui pour sa jeune imagination et même plus tard dans son âge mûr semblait à ses yeux réaliser le beau idéal d'une grande et patriotique souveraine, on pouvait s'imaginer qu'elle encourageait ou même partageait en sa qualité d'amie dévouée les sentiments qui ont terni la vie privée de cette Impératrice. Si la princesse eût réellement éprouvé de la sympathie pour ces sentiments (et que de fois on tendit des embûches sous ses pas!), elle eût évité bon nombre de mortifications, et la faveur dont elle jouit eût été beaucoup plus grande et sujette à moins d'interruptions.

Mais avec l'élévation de sa pensée, la force de ses principes et son esprit incapable d'accepter des compromis, le vice, tout honoré et titré qu'il pouvait être, ne manquait jamais d'exciter son honnête indignation; et toutes les fois qu'il se présentait à elle avec sa blessante effronterie, il était rare qu'il échappât au ferme mépris de la princesse.

Il est inutile de nous appesantir sur le dévouement et l'abnégation extraordinaire qui marquaient ses habitudes et éclatent dans plusieurs des événements de sa vie rapportés dans ces Mémoires. Je tiens cependant à prévenir une remarque que pourrait faire la surprise ou le désappointement: à savoir que l'auteur n'ait pas fourni de détails plus abondants et plus précis sur les circonstances qui produisirent la révolution par laquelle la princesse fut mise en évidence et qui donna du relief et de la couleur à la suite de sa vie. Quelques personnes en trouveront le récit aride, peu satisfaisant. On a lieu de penser que ce grand changement opéré sans effusion de sang, le renversement d'un puissant monarque, ne put aboutir que grâce à une conspiration bien concertée, bien organisée dont le pré-

sent récit ne laisse voir aucune trace bien distincte. Mais qu'on veuille bien observer que la princesse attribue ici le succès plutôt à ce qu'on appelle d'ordinaire un accident qu'à un plan ou projet combiné d'avance; et comme on ne saurait démontrer que les conspirateurs aient été dirigés dans leurs desseins par aucune action poursuivie en commun et avec unité, il restait peu de chose à dire en dehors des causes qui amenèrent un tel résultat et des circonstances qui le précédèrent immédiatement.

Jamais, ainsi qu'on le verra plus loin, la princesse n'eut pour habitude de se glorifier; et en parlant de la révolution qui mit sur le trône son amie, son idole, tout en considérant sa propre part dans l'oeuvre comme la circonstance la plus triomphante de sa vie, elle s'exprime constamment avec la simplicité sans recherche, la brièveté et la franchise que j'ai signalées déjà et qui me donnèrent de la princesse, par-dessus tous ceux que j'ai eu occasion de connaître, l'idée d'une personne qui parle sur serment et qui serait incapable d'exagérer ou de colorer un fait pour en fortifier l'effet.

Mais pour descendre d'un sujet de haute

politique à un thème infiniment plus obscur, plus humble, il m'est nécessaire de dire quelques mots sur ce qui pourrait sembler une contradiction flagrante avec l'observation que je faisais tout à l'heure. Je veux parler des expressions beaucoup trop flatteuses dont la princesse m'accable dans sa lettre en forme de dédicace ainsi que dans la conclusion de son histoire. Mes devoirs d'éditeur ne me laissaient guère libre d'effacer ces passages. Ce n'est pas que je prétende en avoir regret; car tout en ayant la ferme conviction que je suis loin de mériter ces éloges, je dois reconnaître, au bout de trente ans passés et en me fondant sur des motifs étrangers à la vanité personnelle, que ces témoignages sont chers encore, bien chers à mon coeur. J'engage donc le lecteur à les accepter en y voyant seulement la preuve de la vive affection de la princesse et de son indulgence trop grande peut-être pour ceux qu'elle aimait; en y voyant le style caractéristique de celle qui s'appelait elle-même ma mère russe, titre de tendresse que sa bienveillance illimitée et qui tant de fois éclata en bienfaits et importants services m'autorise à accepter avec

la plus profonde reconnaissance et à révéler au public dans cette occasion.

Parmi les lettres émanant de l'Impératrice et que la princesse désirait publier à la suite de son ouvrage, il s'en trouve quelques-unes que Catherine écrivit à l'époque où elle était encore Grande-Duchesse, avant et vers la révolution. Plusieurs de ces lettres, surtout celles qui offraient une certaine importance et traitaient de l'événement, furent, par mesure de précaution, détruites par l'une et l'autre amie aussitôt que lues. Celles qui datent du temps qui précéda, et en outre les notes et fragments qui suivirent et dont se compose la collection furent soigneusement gardées par la princesse comme autant de souvenirs de son illustre amie; et bien qu'elles méritent à peine le nom de lettres qu'on leur a donné, elles sont remplies d'intérêt; car on y trouve comme une image vivante de l'esprit enjoué, badin, de la bonne humeur toute gracieuse de l'Impératrice, en même temps que de ses goûts littéraires qui lui firent consacrer les moments de loisir dont elle put disposer à la composition de petits ouvrages de critique et d'imagination.

Le second volume contiendra également quelques lettres et d'autres papiers de la princesse remis entre mes mains pour cette publication; on y lira aussi des lettres émanant de ses contemporains les plus illustres.

Au moment où j'allais livrer cet ouvrage à l'impression, l'idée m'est venue — et je l'ai accueillie avec empressement, — qu'un choix des lettres de ma soeur aînée écrites à nos amis d'Angleterre, à l'époque où sur une invitation très cordiale et très pressante de la princesse elle vint en Russie pour y passer près de deux ans avec nous; que ce choix, dis-je, ajouterait beaucoup d'intérêt à ces Mémoires.

La parente bien-aimée dont je parle (et qui n'est plus, hélas!) vit toujours dans le souvenir de quelques amis qui sont encore de ce monde; ceux-ci reconnaîtront dans les pages spirituelles échappées à sa plume et que j'ai placées à la fin de ces volumes, la trace de cette imagination vive, de cette originalité de pensée et d'humeur qui donnaient un tour particulier, un caractère exact à tout ce qu'elle disait ou écrivait: mérite précieux qui, en se joignant à d'autres qualités solides et aimables, faisait rechercher

avec empressement sa société et la rendait infiniment utile et agréable.

Bien des années se sont écoulées depuis la mort de la princesse Daschkoff. Elle eut lieu en 1810. On pourrait donc s'étonner du retard qu'a subi la publication de ses Mémoires : question à laquelle il me serait très difficile de faire une réponse satisfaisante pour moi et peut-être pour le public.

Je dois avouer franchement qu'à l'époque de la mort de la princesse, je n'avais pas d'autre idée que de remplir tout simplement ses intentions bien connues et de mettre immédiatement cet ouvrage en lumière. Mais un proche parent de la princesse qui a longtemps habité l'Angleterre et qui n'existe plus maintenant, s'étant montré fort opposé à cette publication, je dus respecter ses objections sans les comprendre et mettre de côté le manuscrit. Je m'étais d'autant moins attendue à ces objections, que le frère aîné de la princesse et en même temps son plus ancien ami le comte Alexandre Worontzoff avait lu et approuvé le premier volume, qui était terminé avant l'époque où il mourut.

Il fallait cependant songer à acquitter ma dette envers la mémoire de la princesse.

Le poids du temps en devenant plus lourd me rappelle que je ne saurais trop tarder à accomplir ce qu'il me reste à faire dans la vie; tandis que cette existence m'appartient encore, je dois remplir une tâche aussi sacrée pour mon coeur que celle que j'entreprends ici. Laisser à d'autres comme un legs le soin de s'acquitter de ce devoir, ce serait faire l'aveu d'un manque de courage moral ou de volonté: ce qui, Dieu merci, n'aura pas lieu; ce serait témoigner une sorte de doute quant à l'intérêt que ce récit est capable d'inspirer, ou confesser que je ne me crois pas parfaitement en droit de le publier. Il n'y a rien de semblable en aucune façon.

Je n'entreprendrai point de combattre ces écrivains qui, à propos de la jeunesse de Catherine II, ont dirigé des traits contre la princesse Daschkoff. Sans vouloir leur imputer aucune intention préconçue de calomnier, il est néanmoins de toute justice de faire observer qu'ils ont parlé de cette noble femme peut-être légèrement, mais à coup sûr avec beaucoup d'ignorance. Le rôle important qu'elle a joué en contribuant à la révolution de 1762, a lié nécessairement son

nom à l'événement. C'est ainsi qu'elle est devenue un type pour l'histoire; mais déjà à certains égards les historiens ont défiguré ses traits, et aucun ne lui a rendu justice.

Ne dois-je pas, par conséquent, encourir une part de blâme pour n'avoir pas donné plus-tôt au public cette justification du caractère de la princesse, telle qu'elle ressort du ton simple et naturel de son autobiographie, et qui est d'autant plus complète qu'il y a eu chez l'auteur moins d'intention de se justifier? — C'est là une question à laquelle je ne suis pas préparée à répondre, tout innocentes qu'ont été mes intentions.

J'éprouve cependant une consolation: c'est que sans moi, les Mémoires placés maintenant sous les yeux du lecteur n'eussent pas été écrits. J'espère fermement que le public voudra bien accueillir avec faveur l'offrande faite à une cause qui toujours lui est chère, — la cause de la vérité; et que, grâce aux pages suivantes, le monde apprendra à connaître et apprécier celle qui fut constamment dévouée à cette cause.

Rectory House, Storrington.
Février 1840.

M. Bradfort.

LETTRE DE DÉDICACE

ADRESSÉE A MISS M. WILMOT[1])

PAR

LA PRINCESSE DASCHKOFF.

Vous désirez donc, ma jeune et chère amie, que je trace le tableau de ma vie, — une vie d'orage et de tourmente, comme je pourrais l'appeler; mais pour parler plus exactement, une vie de chagrins qu'ont aggravés les efforts mêmes que j'ai faits pour cacher aux yeux du monde ces peines du coeur dont la pointe aiguë ne saurait être émoussée ni par l'orgueil ni par le courage. A cet égard, on peut dire que j'ai vécu comme un martyr à la torture: je dis un martyr, car rien ne m'a jamais plus répugné, rien

---

1) Nom de famille de l'Éditeur.

n'a jamais été plus odieux à ma nature que de déguiser mes sentiments et de paraître autre que je ne suis.

Depuis bien des années, mes amis et mes parents me pressaient d'entreprendre le travail que vous me demandez. J'ai résisté à toutes leurs instances; mais je ne saurais repousser les vôtres. Voici donc l'histoire de ma vie; je vous la présente; — une histoire triste, dont j'eusse pu faire un roman touchant. Je vous la dédie. Je l'ai écrite comme je parle, sans apprêt, avec une franchise que n'ont pu étouffer les leçons d'une malheureuse expérience. Il est vrai que j'ai laissé dans l'ombre ou très légèrement effleuré certaines épreuves d'angoisse morale causées par l'ingratitude de ceux que je voudrais pouvoir justifier, fût-ce au prix de ma vie. Ce sont là les seules occasions où ma plume se soit arrêtée.... et même en ce moment le souvenir qui s'en éveille en moi me fait frissonner.

S'il semble ressortir, du cours de ce récit, que s'embarquer sur le même navire avec les grands de ce monde soit une entreprise périlleuse et que l'atmosphère d'une cour soit funeste aux développements d'une âme

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOW.

CHAPITRE I.

Naissance de la comtesse Catherine Worontzow (depuis, princesse Daschkow). — Elle perd sa mère, étant encore en bas âge. — Ses soeurs sont nommées dames d'honneur. — Sa passion pour la lecture. — Direction de ses études. — Son opinion sur Helvétius. — Sa passion précoce pour la politique. — M. Shouvaloff. — Correspondance avec son frère le comte Alexandre. — Première entrevue avec le prince Daschkow. — Leur attachement mutuel. — Visite de l'Impératrice. — Sa bonté. — Première rencontre avec la Grande-Duchesse (depuis, Catherine II). — Impression qu'elle en éprouva. — Mariage avec le prince Daschkow. — Départ pour Moscou.

Je suis née à St. Pétersbourg, en 1744, vers l'époque où l'Impératrice Elizabeth revint de Moscou, après la solennité de son couronnement. Sa Majesté me tint sur les fonts baptismaux; et son neveu, le Grand-Duc,

depuis Empereur sous le nom de Pierre III, fut mon parrain. Il eût été possible que cet honneur me fût fait en considération du mariage de mon oncle le grand-chambellan avec une cousine germaine de Sa Majesté; mais je dois l'attribuer plutôt aux sentiments d'amitié que l'Impératrice éprouvait pour ma mère qui sous le précédent règne avait avec une grande générosité et j'ajouterai avec non moins de délicatesse pourvu aux besoins d'argent que ramenaient très souvent le goût excessif de la princesse pour la dépense et la parcimonie du revenu qu'on lui avait alloué.

J'eus le malheur de perdre ma mère, n'étant âgée encore que de deux ans, et je n'ai appris à connaître ses nombreuses et aimables qualités que par l'intermédiaire d'amis et de personnes qui en conservaient un souvenir reconnaissant.

A l'époque où arriva cet événement, j'étais auprès de ma grand'-mère, dans une de ses belles habitations d'été; ce fut avec beaucoup de peine, quand j'eus atteint ma quatrième année, qu'elle put se décider à se séparer de moi pour me mettre, en vue de mon éducation, dans des mains moins indul-

gentes que les siennes. Cependant, comme j'arrivais à cet âge, le Grand-Chancelier, frère aîné de mon père, m'arracha à la tendresse partiale de cette excellente grand'-mère pour me faire partager l'éducation de sa fille unique qui devint dans la suite comtesse Strogonoff. Nous avions même appartement, mêmes maîtres, mêmes habillements; tous les traits extérieurs conspiraient à nous rendre parfaitement conforme l'une à l'autre: et pourtant, dans toute la durée de notre existence et tous ses actes, jamais il n'y eut deux créatures plus dissemblables. Avis, en passant, à ces théoriciens qui généralisent les systèmes d'éducation et prescrivent des règles méthodiques sur un sujet si important, si peu compris cependant et si difficile à embrasser dans un plan général tant à cause de son étendue que des variétés de sa portée.

Je n'aurai pas à m'étendre longuement sur la famille de mon père. Son antiquité, les brillants services de mes ancêtres ont rendu le nom des Woronzow aussi illustre que pourrait le désirer une personne plus antichée que je ne le suis de l'orgueil de la naissance. Le comte Robert mon père, second frère du

chancelier, était jeune à l'époque où mourut ma mère. C'était un homme adonné au plaisir; en conséquence, le soin de ses enfants le préoccupait fort peu. Il me confia donc très volontiers à mon oncle, en voyant que ce parent dévoué, à la fois par reconnaissance pour ma mère et par affection pour lui, était bien aise de me recevoir.

Mes deux soeurs la comtesse Marie, l'aînée, depuis comtesse Bouterlin, et la comtesse Elizabeth la puînée, plus tard Mme Paliansky, jouirent de très bonne heure de la faveur de l'Impératrice: et même fort jeunes encore furent nommées dames d'honneur et vécurent à la cour. De tous les enfants de mon père, le comte Alexandre mon frère aîné était le seul qui fût auprès de lui; ce fût aussi le seul que je connus dès mon bas âge. Nous avions fréquemment l'occasion de nous voir l'un l'autre; aussi se forma-t-il entre nous un attachement précoce qui devint une confiance mutuelle et une amitié que rien n'a troublées jusqu'à ce jour. Mon plus jeune frère le comte Simon habitait à la campagne avec mon grand-père, et je le vis rarement, même lorsqu'il fût de retour à la ville. Pour mes soeurs, je les voyait moins encore, si

c'est possible. Je précise ces détails comme autant de circonstances qui exercèrent à quelques égards une influence sur mon caractère.

Mon oncle n'épargna rien pour nous donner, à sa fille et à moi, les meilleurs maîtres; et, selon le goût de l'époque, nous reçûmes la meilleure éducation. On nous enseignait quatre langues différentes, et nous parlions couramment le français; un conseiller d'Etat nous apprit l'Italien, et M. Bechtieff nous donnait des leçons de Russe quand nous daignions les prendre. Nous fîmes de grands progrès dans la danse, et nous avions quelques notions de dessin.

Qui aurait pu s'imaginer qu'avec de telles prétentions et un extérieur agréable notre éducation fût incomplète? Cependant qu'avait-on fait pour diriger les dispositions ou éclairer l'intelligence de l'une ou l'autre de nous? Rien absolument. Mon oncle n'en avait pas le temps, ma tante n'y entendait rien et d'ailleurs n'en avait pas le goût.

Il y avait dans ma nature un large fond d'orgueil mêlé, je ne sais comment, à un degré peu commun de tendresse et de sensibilité qui me faisait désirer ardemment

d'être aimée de tous ceux qui m'entouraient avec la même affection que j'étais disposée à leur vouer. Ces sentiments acquirent tant de force vers l'époque où j'atteignis l'âge de treize ans, que tout en désirant grandir dans l'amitié de ceux qu'eût tendrement attachés à moi mon esprit jeune et enthousiaste, je me figurais ne pouvoir être payée de retour ni par la sympathie ni par l'affection; je devins mécontente et me considérai comme un être isolé.

Tandis que j'étais dans cet état particulier d'esprit, un bon accès de maladie se trouva servir beaucoup à mon éducation, aussi bien qu'aux progrès de mon intelligence. Je veux parler de la rougeole que j'attrapai vers cette époque: et comme alors était en pleine vigueur un ukase qui défendait toute relation entre la cour et les familles atteintes d'affections cutanées, telles que la rougeole ou la petite-vérole, de peur que le mal ne se communiquât au Grand-Duc Paul, on n'eût pas plutôt remarqué en moi les premiers symptômes qu'on m'envoya à la campagne, à soixante-dix verstes de Pétersbourg.

Pendant cet exil temporaire, je fus confiée aux soins d'une dame allemande et de la

femme d'un major russe, deux personnes également dépourvues d'attraits, également privées de toutes les qualités qui pouvaient captiver mes sentiments de naïve affection. Je n'éprouvais aucune espèce de sympathie pour des compagnes aussi peu intéressantes; et comme la maladie dont j'avais eu à subir l'étreinte m'avait, en affaiblissant mes yeux, privée de la faculté de lire, je me trouvai aussi par là dénuée de toute ressource, de toute consolation. A ma gaîté première, à mon humeur folâtre succédèrent une profonde mélancolie et de sombres réflexions sur les circonstances parmi lesquelles je me trouvais jetée. Je devins sérieuse et absorbée, parlant rarement et jamais sans un dessein bien formel d'apprendre quelque chose.

A peine avais-je été capable de lire, que je m'étais jetée sur les livres avec une ardeur dévorante. Bayle, Montesquieu, Boileau et Voltaire étaient du nombre de mes auteurs favoris; et comme je commençais à reconnaître par expérience que le temps passé dans la solitude n'est pas toujours celui qui pèse le plus, la même sensibilité qui m'avait d'abord fait chercher seulement le succès

auprès des autres m'amena à m'examiner moi-même et à cultiver soigneusement ces dons de l'esprit qui peuvent seuls nous mettre au-dessus des événements. Avant mon retour à Pétersbourg, mon frère Alexandre était parti pour Paris: je me trouvai donc privée de son affection délicate avec laquelle formait un triste contraste l'indifférence de la plupart des personnes qui m'entouraient. Cependant tranquille et satisfaite au milieu de mes livres, goûtant du plaisir ou de l'intérêt à m'occuper de musique, je ne me sentais malheureuse qu'aux heures où j'étais hors de mon appartement. Mes veilles prolongées, — car il m'arrivait quelquefois de lire toute la nuit, — jointes aux dispositions d'esprit qui m'occasionnaient cette agitation, me donnèrent tant de langueur et d'apparence morbide, que mon respectable oncle en prit alarme, et que l'Impératrice Elizabeth elle-même daigna s'en préoccuper. Sur l'ordre de Sa Majesté, je reçus quelques visites de son premier médecin Bourghave qui, ayant examiné mon état avec une grande attention, déclara que ma constitution n'était nullement altérée, et que les symptômes dont mes amis s'effrayaient étaient moins le produit

d'un désordre physique que d'une affection morale. A la suite de cette déclaration, je me vis en butte à mille questions: cependant rien ne put m'amener à avouer la vérité; car à peine si je m'en rendais compte moi-même, et qu'on l'eût comprise, elle eût moins éveillé la compassion et la sympathie que provoqué des reproches. Si j'avais fait une peinture de mon esprit, j'eusse dû en même temps révéler ces symptômes d'orgueil et de sensibilité qui, faute de pouvoir réaliser les visions romanesques de mon imagination, m'avaient inspiré la résolution présomptueuse de ne me fier qu'à moi pour le soin de mon bonheur. En conséquence, j'étais déterminée à dissimuler ces sentiments qui me dominaient; et tandis que j'attribuais à la faiblesse de mes nerfs et à des maux de tête ma pâleur et mon air languissant, chaque jour mon intelligence croissait en force et en énergie par son continuel exercice. L'année suivante, comme je lisais pour la seconde fois l'ouvrage d'Helvétius: „De l'Esprit", je fus frappée d'une idée que je crois à propos de citer parce que mon jugement l'a confirmée plus tard: je me dis que si ce livre n'était pas fini d'un autre volume qui contînt une

théorie mieux adaptée aux opinions reçues et à l'ordre de choses existant, les principes qu'il émettait n'auraient pas d'autre effet que de troubler l'harmonie et peut-être de briser les liens qui unissent les parties diverses de la société civilisée.

La politique m'intéressa dès mes plus tendres années [1]). Mon insatiable curiosité

[1]) La princesse me racontait qu'étant tout enfant encore elle obtint quelquefois de l'indulgente bonté de son oncle la permission de regarder d'anciens papiers relatifs à des négociations et à des traités, et que rien ne pouvait la rendre plus heureuse. Dans le nombre, il se trouvait des documents très curieux, très intéressants: il y en eut deux surtout dont le souvenir se grava plus particulièrement dans sa mémoire et qui étaient tout-à-fait de nature à frapper l'imagination d'une enfant et même à éveiller les réflexions de personnes plus âgées. L'un des documents était une lettre du Schah de Perse adressée à Catherine 1ère à l'occasion de son avénement au trône. Après les premières lignes en forme d'introduction et de compliments, la lettre continuait à peu près en ces termes: „J'espère, ma bien-aimée soeur, que Dieu ne vous a pas donné le goût des liqueurs fortes. Moi qui vous écris j'ai les yeux comme des rubis, le nez comme une escarboucle et les joues brûlées d'un feu ardent. Dévoré par ce malheureux penchant, je me vois forcé de dépenser mes jours et mes nuits sur un lit de misère." Le goût bien connu de l'Impératrice

tourmentait à ce sujet tous les étrangers, artistes, hommes de lettres, diplomates qui venaient chez mon oncle. Je les questionnais sur leur pays respectif, sur ses lois, sur la forme de son gouvernement: la comparaison que leurs réponses faisaient souvent naître dans mon esprit m'inspirait un ardent désir

---

pour l'eau de vie donne à cette lettre un piquant tout particulier. L'autre lettre rapporte le fait suivant que je reproduis avec les propres expressions de la princesse. La Cour de Russie envoya une ambassade en Chine (je ne sais plus sous quel règne) pour féliciter le chef de cet Empire dans une occasion semblable à celle que j'ai rapportée plus haut. Mais la réception ne fut pas des plus gracieuses, et nos compatriotes s'en revinrent passablement choqués du résultat de leur mission. Cependant le Gouvernement russe, jugeant qu'il serait d'une mauvaise politique de reconnaître un pareil manque d'égards, envoya d'autres personnes chargées de porter des remerciements pour la réception flatteuse qu'on avait faite à l'ambassade et de faire en même temps des ouvertures pour un traité de commerce. Voici quelle fut la réponse de l'Empereur chinois: „Vous êtes bien ridicules de vous glorifier si prodigieusement de la réception que nous avons faite à vos envoyés. N'avez-vous jamais entendu dire que lorsque nous allons à cheval par nos rues, nous ne pouvons empêcher même le plus vil mendiant de lever ses regards sur nous?"

(Note de l'Editeur.)

de voyager. A cette époque toutefois je n'avais pas et je croyais même que je n'aurais jamais le courage de tenter telle entreprise: ayant devant les yeux des présages de chagrin et de mécompte, consequences trop habituelle d'une sensibilité excessive, je me jugeais déjà ce que je serais un jour et je m'épouvantais à l'idée de malheurs dont je ne m'imaginais pas avoir la force de supporter le choc. M. Shouvaloff, favori de l'Impératrice Elizabeth, désirait passer pour le Mécène du jour; ayant appris par la plupart des lettrés qui faisaient visite à mon oncle et que le favori voulait flatter dans l'intérêt de sa réputation personnelle, ayant appris, dis-je, que j'aimais passionnément la lecture, il offrit de me communiquer toutes les nouveautés qu'il tirait régulièrement de France. Ce fut pour moi une ressource précieuse et qui me causa une satisfaction infinie, surtout l'année suivante quand, après mon mariage, j'allais habiter Moscou. Là, les bibliothèques publiques contenaient à peine plus d'ouvrages français que je n'en avais lu, et dans le nombre il y en avait que possédait ma petite bibliothèque de neuf cents volumes environ, à la collection des-

quels j'avais consacré exclusivement les ressources de mon argent de poche. Cette année-là, j'ajoutai à mes richesses l'Encyclopédie et le Dictionnaire de Moréri; et jamais les parures les plus brillantes et les plus coûteuses ne me causèrent la moitié du plaisir que me donna cette acquisition. L'attachement que je ressentais pour mon frère le comte Alexandre me fit, durant son absence à l'étranger, entretenir avec lui une correspondance très régulière. Je lui envoyais deux fois par mois toutes les nouvelles de la cour, de la ville et de l'armée que je pouvais recueillir; et que mon style soit devenu depuis bon ou mauvais, il n'est pas moins certain que le caractère en fut fixé par cette espèce de journal que j'écrivis alors pour un frère bien-aimé.

Pendant les mois de Juillet et Août de cette année 1759 dont je parle en ce moment, et tandis que mon oncle, ma tante et ma cousine étaient en visite auprès de l'Impératrice à Czarkosèlo, je restai seule par suite d'une indisposition sans conséquence, prétexte qui favorisait mon goût dominant pour l'étude et la retraite. A l'exception de l'Opéra Italien où j'avais été conduite

une ou deux fois, jamais je ne m'étais montrée en public; les seules maisons où je fisse visite étaient celle de la princesse Galitzin dont je possédais toute la faveur, de même que j'étais chère à son mari, respectable et spirituel vieillard, et la maison de Mme de Samarin, femme d'un gentilhomme attaché au service de mon oncle. Un soir, étant allée voir cette dernière dame qui était indisposée, je consentis à rester pour le souper, et en conséquence je renvoyais mon carrosse en donnant l'ordre qu'il revînt à onze heures et amenât ma femme de chambre qui me reconduirait au logis. Il faisait une délicieuse soirée d'été quand le carrosse revint; et comme la rue où demeurait Mme de Samarin était paisible et peu fréquentée, la soeur de cette dame me proposa de m'accompagner à pied jusqu'à l'extrémité de la dite rue: j'y consentis très volontiers et ordonnais au cocher d'aller en avant et de nous attendre à cet endroit. Nous avions fait quelques pas à peine lorsqu'une grande figure, sortant d'une rue voisine, s'approcha de nous: à travers mon imagination et par la faible clarté qui régnait, cette figure m'apparut avec des proportions gigantesques. In-

volontairement je tressaillis de surprise et demandais à ma compagne qui ce pouvait être: alors, pour la première fois de ma vie j'entendis prononcer le nom du prince Daschkow. Il me sembla qu'il connaissait bien la famille de Samarin. Il entra en conversation avec nous et se mit à nous accompagner. Parfois il m'adressait la parole, mais sur un ton de timidité polie qui me prévint grandement en sa faveur. Depuis, j'ai eu le plaisir d'attribuer cette singulière rencontre et surtout l'impression favorable que nous éprouvâmes mutuellement, à un dessein particulier de la Providence qui nous avait destinés l'un à l'autre. Nous connaître par les moyens ordinaires, c'eût été à peu près impossible; et s'il en eût été autrement, si son nom eût été jamais prononcé chez mon oncle, une affaire dans laquelle il avait été malheureusement mêlé serait venue à ma connaissance et eût formé un obstacle à notre mariage. Grâce à l'événement tel qu'il se produisit, l'ignorance devint notre mutuel auxiliaire et laissa naître et grandir ces impressions premières qui mènent à l'irrévocable échange du coeur et de l'affection. Bientôt le prince reconnut que son

bonheur était attaché à notre union; et dès qu'il en eut obtenu de moi la permission, il pria le prince Galitzin de faire des démarches en sa faveur auprès de mon oncle et de mon père; en même temps il demandait le secret sur ses espérances jusqu'à ce qu'il eût vu sa mère à Moscou et obtenu son consentement et sa bénédiction. Ma famille ne fit aucune opposition; et quant à la princesse sa mère qui l'avait souvent pressé mais en vain jusque alors de se marier, lorsqu'elle fut informée de ses désirs elle les approuva cordialement, bien qu'il eût refusé dernièrement une personne qu'elle avait choisie, et donna son plein consentement à notre mariage.

Un soir, avant que le prince eût été à Moscou faire à sa mère cette visite de devoir, l'Impératrice Elizabeth vint souper chez nous après la représentation de l'Opéra Italien où mon oncle et M. Shouvaloff seuls l'avaient accompagnée. Comme on nous avait instruits d'avance de son intention, je restai pour recevoir Sa Majesté. Le prince Daschkow était avec moi. L'Impératrice nous montra à tous deux une attention marquée et pleine de bonté. Dans le cours de la

soirée, elle nous fit passer dans une autre pièce: là, elle nous dit avec l'accent d'intérêt d'une bonne marraine qu'elle connaissait notre secret et nous souhaitait tout le bonheur possible. Elle parla avec une mesure parfaite des devoirs respectueux du prince envers sa mère et lui dit, en nous ramenant vers la compagnie, que le feld-maréchal comte Bouterlin avait reçu l'ordre de lui accorder un congé pour le temps de son voyage. L'accent de bonté, de tendresse maternelle avec lequel Sa Majesté s'exprimait et l'intérêt qu'elle daignait nous témoigner me pénétrèrent tellement, que je ne pus cacher mon émotion. Ce qu'observant, l'Impératrice m'appliqua une petite tape sur l'épaule et m'ayant baisé la joue: „Remettez-vous, ma chère enfant, dit-elle; autrement, tous vos amis croiraient que je vous ai grondée.“ Jamais je n'oublierai cette scène d'où naquit mon éternel attachement pour cette gracieuse et toute bonne souveraine.

Pendant le même hiver, le Grand-Duc, depuis Pierre III, et la Grande-Duchesse qui porta plus tard à si juste titre le nom de la Grande Catherine, vinrent également souper et passer une soirée chez mon oncle. Déjà

plusieurs des amis de mon oncle m'avaient peinte à la Grande-Duchesse comme une jeune fille qui consacrait tout son temps à l'étude, et ils avaient parlé de moi dans les termes de la plus bienveillante partialité. L'estime dont elle m'honora dans la suite résulta évidemment de cette préparation, et elle m'inspira en retour un enthousiasme et un dévouement qui me jetèrent dans une sphère d'action à laquelle, vers cette époque, je songeais et aspirais si peu, et exercèrent une influence plus ou moins grande sur le reste de ma vie. Je ne craindrai pas d'affirmer qu'au moment dont je parle il n'y avait pas deux femmes dans l'empire, excepté la Grande-Duchesse et moi, qui s'occupassent le moins du monde de lecture sérieuse: de là, entre nous une attraction mutuelle; et quand ses manières charmantes étaient irrésistibles pour ceux auxquels elle avait dessein de plaire, que ne devait pas être leur effet sur une jeune créature comme moi, à peine âgée de quinze ans et si disposée à en subir le pouvoir?

Dans le cours de cette soirée mémorable, la Grande-Duchesse n'adressa qu'à moi la parole; sa conversation m'enchanta. L'élé-

vation de sentiments et les connaissances étendues qu'elle déploya, semblaient montrer à mes yeux un être privilégié par la nature au-dessus de tous les autres, si privilégié qu'il dépassait les idées les plus exaltées que j'avais pu me former jusque alors sur la perfection. La soirée s'écoula rapidement; mais l'impression qu'elle me laissa fut ineffaçable, et il sera facile de la retrouver dans plusieurs des événements que j'aurai à rapporter.

Dès que le prince fut de retour de Moscou, il ne perdit pas un moment pour se présenter à ma famille; mais une grave maladie qui nous fit trembler pour la vie de ma tante, força de remettre notre mariage au mois de Février. On profita d'un moment d'amélioration dans l'état de la malade pour le célébrer le plus simplement possible; et aussitôt que le danger eut disparu, nous partîmes pour Moscou.

Ici un monde nouveau s'ouvrait devant moi: nouvelles relations, nouvelle existence. Je parlais très imparfaitement le russe; et pour comble d'embarras, ma belle-mère ne parlait point d'autre langue. Les membres de la famille de mon mari étaient pour la

plupart des gens âgés; et bien qu'ils me témoignassent beaucoup d'indulgence, en raison de leur attachement pour le prince et de la satisfaction que leur causait son mariage, je ne pus cependant m'empêcher de remarquer que je leur eusse plu davantage si j'eusse été plus moscovite. En conséquence, je résolus de ne pas perdre de temps pour m'appliquer à l'étude de ma langue natale, et j'eus la satisfaction d'y faire assez de progrès pour obtenir les éloges et l'approbation de ces respectables parents auxquels je continuai de témoigner une tendresse respectueuse qui en retour me valut leur amitié, même quand depuis longtemps tous liens de famille avaient cessé de subsister entre nous.

CHAPITRE II.

Naissance d'une fille. — Affaiblissement de la santé de l'Impératrice Elizabeth. — Le prince appelé à St. Pétersbourg. — Maladie. — Retour du prince. — Scène émouvante. — Naissance d'un fils. — Singulière correspondance conjugale. — Voyage à St. Pétersbourg. — Visite au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse. — Anecdote sur le Grand-Duc. — Bassesse de ses goûts et de ses habitudes. — Ses compagnons favoris. — Contraste entre lui et la Grande-Duchesse. — Progrès de l'intimité entre la Grande-Duchesse et la princesse. — Anecdotes et événements de cour. — Prochaine fin de l'Impératrice. — Entrevue extraordinaire et conversation avec la Grande-Duchesse. — Dévouement de la princesse.

Ce fut le 21 Février, un an après notre mariage, que naquit ma fille. Au mois de Mai, nous accompagnâmes ma belle-mère dans ses propriétés de Troitskoe. Les livres et la musique n'avaient perdu pour moi aucun de leurs charmes, et avec ces ressources le temps s'écoulait doucement. En Juillet le prince Daschkow et moi fîmes une excursion à ses terres d'Orell; de là, nous retournâmes à Moscou. Comme son congé tirait à sa fin, nous écrivîmes à mon père, alors à St. Pétersbourg, en le priant d'employer son crédit pour obtenir une prolongation.

L'Impératrice Elizabeth devenant âgée et languissante, les courtisans commencèrent à porter leur attention sur son successeur. Cette situation avait donné depuis quelque temps au Grand-Duc un contrôle plus absolu qu'auparavant sur le régiment des Gardes Préobraginsky qu'il commandait et où le prince Daschkow était capitaine en second. Une demande fut donc nécessairement soumise à son Altesse Impériale pour obtenir une prolongation de cinq mois dans le congé du prince; délai que mon mari sollicitait pour l'extrême désir qu'il avait de rester auprès de moi jusqu'à la fin de ma seconde grossesse. Avant de lui accorder cette faveur, le Grand-Duc témoigna le désir de le voir à Pétersbourg; peut-être avait-il l'idée de lui faire quelque compliment particulier, du moins tel fut le sentiment de mon père; il l'appela donc en toute hâte. La pensée de cette séparation me rendit inconsolable; le chagrin de l'absence m'accablait si cruellement d'avance, que j'avais cessé de jouir, même en sa société, de mon bonheur accoutumé. Ma santé commença à en souffrir; et le 8 Janvier, jour où le prince quitta Moscou, il me survint une fièvre, accom-

pagnée de délire. Comme le mal n'avait eu d'autre cause que l'agitation de l'esprit, j'attribuai ma prompte guérison à l'obstination avec laquelle j'avais repoussé toutes les ordonnances de la médecine. Au bout de quelques jours, il ne me restait d'autre trace du mal qu'une excessive langueur. Je versais fréquemment des larmes; et j'eusse écrit sans cesse au prince, ne fût-ce que pour lui donner des nouvelles de ma tristesse, si l'attention tout affectueuse avec laquelle sa soeur cadette veillait sur ma santé eût permis que je la sacrifiasse à un aussi dangereux plaisir.

Dans cette description de ce que j'éprouvai, de ce que je souffris, je ne dois pas oublier que je n'avais pas tout-à-fait dix-sept ans, et que pour la première fois je me voyais séparée d'un mari passionnément aimé.

Quant au prince, leurs Altesses Impériales n'épargnèrent rien pour rendre agréable le temps où il devait rester à Pétersbourg. Elles l'engageaient fréquemment aux parties en traîneau qu'elles faïsaient à Oranienbaum. Malheureusement, le froid qu'il eut à endurer trop longtemps dans ces excursions amena une sérieuse attaque d'esquinancie, dont les

conséquences eussent pu être fatales à nous deux. Au jour fixé pour son retour à Moscou bien que souffrant de son mal, mais ne voulant pas tromper l'attente pleine d'anxiété de sa mère et de sa femme, il quitta Pétersbourg et, voyageant jour et nuit, il ne descendit pas de voiture avant d'être arrivé à Moscou. En atteignant les barrières de la ville, il se trouva, que l'inflammation de sa gorge avait fait de tels progrès que redoutant la terreur dont nous serions saisies en le voyant apparaître, incapable comme il l'était alors d'articuler un mot, il exprima d'une manière aussi intelligible, qu'il le pût son désir d'être conduit chez M^me^ Novasiltskoff, sa tante: là, il espérait employer quelque remède temporaire qui l'aidât à retrouver sa voix et rendît moins alarmant l'ensemble de sa physionomie. En voyant dans quel état il était, sa tante insista pour qu'il se mît immédiatement au lit; et ayant mandé un médecin qui déclara qu'on ne pourrait sans imprudence le laisser sortir, elle garda les chevaux de poste pour que le lendemain matin, dans le cas, où il serait suffisamment rétabli, il arrivât devant la porte de sa mère, comme si rien n'avait eu lieu.

Pendant ce temps, se passait une scène dont le souvenir me fait frémir encore.

Ma belle-mère et sa soeur la princesse Gagarin qui m'avaient assistée à la naissance de ma fille, étaient ce même soir réunies dans mon appartement avec la sage-femme, prêtes à me rendre au premier moment le même service; quand ma femme de chambre, enfant étourdie et qui avait à peu près mon âge, saisit l'instant où je quittais la chambre pour quelques minutes et me dit brusquement que le prince Daschkow était à Moscou. Je pressai un cri qui par bonheur ne fut pas entendu dans la chambre voisine, tandis que cette créature inconsidérée continuait de raconter qu'il était descendu chez sa tante et avait donné l'ordre formel que son arrivée fût tenue dans un profond secret.

Pour pouvoir se faire une idée de mon désespoir en ce moment, il faut se rappeler qu'alors, comme je l'ai dit déjà, je ne comprenais pas le bonheur sans l'objet de ma tendre affection, et que mes sentiments, naturellement ardents et impétueux, prenaient vîte l'alarme sans pouvoir être aisément maîtrisés. Je fis cependant tous les efforts possibles pour me dominer; et quand je

revins vers la princesse ayant composé de mon mieux mon visage, je lui persuadai que l'époque de ma délivrance devait être un peu plus éloignée que nous ne nous l'étions imaginé et en conséquence je la pressai ainsi que ma tante de se retirer dans leur appartement et de prendre quelque repos. Je leur promis solennellement de les faire appeler s'il en était besoin.

A peine furent-elles sortis, que je me glissai jusqu'à la sage-femme et lui ordonnai, pour l'amour du ciel, de me suivre. Il me semble voir encore se dilater ses yeux rouges, tant elle les ouvrit démesurément en les fixant sur moi. La bonne femme crut que j'avais perdu la raison et elle entama dans son patois silésien un interrogatoire qui me parut ne devoir jamais finir. „Non; que pourrait-elle répondre à Dieu pour le meurtre de pauvres innocents?“ Je l'interrompais coup sur coup; à la fin et désespérée de ses refus, je lui avouai mon secret, déclarant qu'à moins de voir le prince de mes propres yeux, je succomberais sous la crainte qu'il n'eût été victime de quelque accident sérieux; et ajoutant que si elle n'avait pas la charité de m'accompagner jusque chez ma tante, je

protestais qu'aucun pouvoir au monde ne m'empêcherait d'y aller seule. L'épouvante vainquit enfin sa résistance; mais quand je lui dis que nous irions à pied, pour éviter le bruit que feraient le traîneau et les chevaux sous les fenêtres de la princesse, je crus qu'elle prendrait racine sur le parquet où elle se tenait debout, tandis qu'il me fallait de nouveau triompher de ses scrupules en lui représentant le danger d'être découvertes si nous sortions autrement, et les conséquences de la terreur que cela causerait. A la fin, elle céda à mes instances et avec l'aide d'un vieillard qui vivait dans la famille et psalmodiait des prières à ma belle-mère, elle essaya de me faire descendre l'escalier. Mais nous avions fait à peine une demi-douzaine de pas quand je sentis mes douleurs revenir avec une telle violence que mes deux compagnes, pensant qu'il n'y avait pas de temps à perdre en capitulation, employèrent tous les moyens possibles pour me contraindre à retourner sur mes pas. Ce fut maintenant à mon tour d'être inexorable. Je me cramponnai opiniâtrément à la rampe, et ni force ni menaces ne purent m'en arracher.

Nous descendîmes enfin l'escalier non sans

peine, et après de nombreuses atteintes de douleurs, de plus en plus alarmantes à mesure que nous traversions deux rues nous atteignîmes la porte de ma tante.

Le ciel sait comment cela s'accomplit comment je pus grimper une grande quantité de marches qui menaient à l'appartement de mon mari. Tout ce que je puis dire c'est que, en entrant, je le vis pâle et étendu sur son lit. Je ne fis que jeter sur lui un coup d'oeil et tombai sans connaissance sur le parquet. En cet état, je fus rapportée chez moi dans une litière par quelques-uns des domestiques de ma tante et réintégrée dans mon appartement sans que mon absence momentanée eût éveillé aucun soupçon. La violence de mes douleurs me rendit seule à la vie. Il était alors onze heures; j'envoyai chercher ma belle-mère et ma tante; une heure après, mon Michel était né. Mon premier mouvement fut d'informer le prince de ma délivrance; et sans être aperçue je dis tout bas à ma femme de chambre d'envoyer le bon vieillard au prince avec ces excellentes nouvelles.

Souvent j'ai tressailli au souvenir de cette soirée et de la scène que, depuis ce temps,

le prince Daschkow m'a racontée. Il crut être en butte à une des illusions fiévreuses de son cerveau quand j'apparus à ses yeux telle qu'une vision, avec mes Esprits conducteurs la garde-malade rechignée et le vieillard clochetant: mais au bout d'un moment, la terrible réalité ne fut que trop évidente pour ses sens lorsqu'il me vit gisante sur le sol et comme inanimée. Oubliant son propre mal à l'aspect de mon péril et furieux contre les gens de la maison qui avaient divulgué son secret, il s'élança de son lit, et il m'eût suivie jusqu'à la maison si sa tante, alarmée de la confusion qui régnait chez elle ne se fût montrée soudain et ne l'eût conjuré avec des larmes et des supplications d'avoir quelque égard pour sa vie aussi bien que pour la mienne, en écoutant ses conseils et s'y soumettant. L'anxiété du prince dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre mon apparition et l'arrivée du vieillard fut aussi excessive que l'extravagance de sa joie, à la nouvelle de ma délivrance. S'élançant du pied de son lit où il s'était étendu précédemment, il prit le bon vieillard dans ses bras et le serra avec transport, pleurant et dansant tour à tour; il lui donna une

bourse pleine d'or et demanda qu'on fît venir un prêtre pour chanter solennellement des actions de grâces, se promettant bien d'y assister, car rien ne pouvait lui persuader qu'il était lui aussi un invalide. Bref, la maison fut toute la nuit livrée à une vacarme de joie. Chez nous, tout resta parfaitement tranquille jusqu'à six heures. C'était le moment où la princesse avait l'habitude d'entendre la messe, quand le prince Daschkow fit atteler les chevaux de poste à sa voiture et se fit conduire à notre porte. Malheureusement, sa mère n'était pas sortie. Entendant la voiture qui s'arrêtait, elle s'élança pour recevoir son fils sur l'escalier. Son visage pâle et sa gorge enveloppée révélèrent aussitôt son état; et s'il ne l'eût reçue dans ses bras, une autre scène tragique n'eût pas manqué de se produire. L'adoration, c'est le mot exact, que professaient pour lui sa mère et sa femme était poussée si loin qu'elle eût pu devenir une source de malheurs domestiques; et c'est ce qui faillit arriver. Dans la confusion du premier moment, le prince, au lieu de ramener sa mère à son appartement, la conduisit dans le mien, de sorte que notre bonheur fut un peu gêné

par la présence de ce témoin qui assistait à notre „revoir“. Dès que la princesse fut revenue de son saisissement, elle ordonna qu'on dressât pour son fils un lit dans le cabinet de toilette du prince, pièce qui touchait à ma chambre; et avec une précaution pleine de prudence, elle défendit absolument tout rapport entre nous, de peur que son mal ne fût contagieux. Je ne pus pas m'empêcher de déplorer cette séparation, toute convenable qu'elle était à bien des égards, car j'eusse bien voulu servir moi-même de garde-malade à mon mari et avoir de minute en minute par mes propres yeux la preuve des progrès de sa guérison. Cependant l'amour toujours inventif, nous suggéra un moyen de communication. Sitôt que nous pouvions dérober un instant à la surveillance de nos amis, nous ne l'employions pas à autre chose qu'à nous écrire mutuellement de petits billets, éloquents de tendresse. Des esprits plus raisonnables et plus froids les eussent certainement dédaignés comme autant de folies et d'enfantillages, mais moi je plaindrais sincèrement le manque de coeur de ces critiques-là.

Depuis cette époque, quarante longues

années se sont passées dans le deuil que m'a causé la perte du prince: cependant, comme j'ai eu le malheur de survivre à un époux que j'adorais, je ne voudrais pas pour rien au monde négliger le souvenir d'aucune circonstance, quelque légère qu'elle soit, qui pourrait jeter une agréable lueur sur sa vie si courte mais si précieuse. Le Mercure que nous employions pour porter notre correspondance était une vieille femme dont la charge consistait à me veiller la nuit; plus d'une fois elle se glissa d'une chambre à l'autre tandis que avec ses yeux plus qu'à demi fermés elle commettait bien innocemment une fraude. Au bout de trois jours toutefois notre Mercure, peut-être par un excès de commisération pour la fatigue de mes yeux, se fit dénonciatrice et révéla notre secret à ma belle-mère qui nous gronda pour notre imprudence et menaça en plaisantant de nous retirer plumes et encre. Heureusement, une crise favorable ne tarda pas à se produire dans la maladie de mon mari; sa guérison marcha rapidement, et il lui fut permis de venir s'asseoir auprès de mon lit pendant l'ennuyeuse durée de mon rétablissement. Nous ne retour-

nâmes pas à la campagne, ayant l'intention de partir bientôt pour Pétersbourg. Le jour de ce départ fut souvent fixé et souvent remis par le prince, en égard aux tendres prières de sa mère. Enfin nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Pétersbourg le 28 Juin, date qui, douze mois après, devait être si mémorable, si glorieuse pour mon pays.

Ce voyage fut pour moi un véritable enchantement. Je désirais revoir mes parents, dont les manières et les usages différaient tellement de ce que j'avais été habitué à trouver à Moscou, et étaient bien mieux d'accord avec mes inclinations particulières. Je souhaitais ardemment par exemple, de faire une nouvelle visite à la maison de mon oncle où j'avais appris à admirer la politesse et l'élégance raffinée de la société qui y venait, ainsi que le goût tout européen qui avait présidé à son ameublement et à sa décoration assez magnifiques pour lui assigner à juste titre le rang de résidence princière. A mesure que nous traversions la ville, chacun des objects qui se représentaient à ma vue faisait naître dans mon coeur un plaisir nouveau. Jamais Pétersbourg ne

m'était apparu aussi beau, aussi souriant, aussi imposant. La vivacité de mes pensées donnait à toutes choses de l'animation, tandis que par instinct je baissais les glaces de la voiture, espérant voir soit un ami soit un parent dans chacun de ceux qui passaient, et saluant même les objets les plus vulgaires du regard de la vieille amitié. J'avais la fièvre dans l'esprit avant d'avoir atteint notre porte; et à peine eus-je chez moi disposé pour ma fille une chambre à côté de la mienne, que je courus à la maison de mon père et à celle de mon oncle, oubliant complétement qu'à cette époque de l'année mon père et mon oncle étaient à leur campagne.

Le lendemain, mon père vint nous voir et il nous fit part d'un récent ordre de Cour, portant que ceux d'entre les officiers des Gardes Preobraginsky qui avaient été invités à Oranienbaum par le Grand-Duc et la Grande-Duchesse eussent à s'y rendre avec leurs femmes: or nous étions désignés. Cette nouvelle m'affecta très péniblement; car j'avais déjà conçu de l'antipathie pour la gêne de la vie des cours, et en ce moment l'idée de me séparer de ma fille me faisait éprouver

la plus grande répugnance. Cependant mon père ayant eu la bonté de nous offrir sa maison qui était sise entre Pétersbourg et Oranienbaum, nous nous y établîmes volontiers, et, le lendemain de notre arrivée, nous allâmes faire notre cour à LL. AA. II. Au moment de notre présentation, le Grand-Duc, je me le rappelle, s'adressa ainsi à moi: „Bien que vous soyez déterminée, je pense, à ne pas vivre dans ce palais, j'espère vous voir tous les jours, et je compte que vous passerez plus de temps avec moi qu'en la compagnie de la Grande-Duchesse.“ — Je ne répondis rien qui fût digne de remarque; mais j'éprouvais fort peu de dispositions à répéter mes visites plus souvent qu'il n'était nécessaire pour sauver les apparences et éviter d'offenser le prince. A cet égard, il fallait absolument faire quelques sacrifices pour assurer, quant au présent, la facilité que je pouvais avoir de jouir de la société de la Grande-Duchesse et de cultiver son amitié et son estime dont chaque jour je recevais de nouvelles preuves bien marquées. Cependant on n'avait pas été sans remarquer les prétextes variés et fréquents que j'étais obligée d'employer pour me soustraire aux

plaisirs de son Impérial époux; la préférence décidée que je témoignais avait été observée. C'est ce que le Grand-Duc me donna à entendre quand, me prenant un jour à l'écart, il m'étonna par une remarque où se peignaient son ingénuité et la bonté de son coeur, mais qui, en attendant, était exprimée en termes infiniment plus clairs et précis que n'en offrait le ton habituel de sa conversation. Je sais seulement, à quel point j'en fus surprise, ignorant encore qui lui avait adroitement fourré cette idée dans la cervelle pour les besoins de la circonstance: „Mon enfant, dit-il, veuillez bien vous rappeler qu'il vaut infiniment mieux avoir affaire aux honnêtes esprits lourds comme votre soeur et moi, qu'aux grands esprits qui sucent le jus de l'orange et ensuite jettent l'écorce." J'affectai de ne comprendre ni l'importance ni l'application de ces paroles et me bornai, pour réponse, à lui rappeler combien sa tante l'Impératrice avait clairement exprimé son désir que nous n'eussions pas moins d'empressement pour la Grande-Duchesse que pour S. A. I. le Grand-Duc. Ici je saisirai l'occasion de rendre justice à ma soeur la Comtesse Elizabeth qui comprenait assez

bien la différence de nos caractères pour n'attendre pas de moi les marques de déférence que sa position lui valait de la part du reste de la cour. Ainsi que je l'ai fait observer, il était impossible de se soustraire à tous les plaisirs offerts par le Grand-Duc. Ces divertissements avaient lieu dans une espèce de camp où l'amusement favori du Grand-Duc était de fumer avec ces généraux holsténois. Ces officiers avaient été pour la plupart caporaux et sergents au service de Prusse; c'étaient des espèces de misérables, fils de cordonniers allemands et qui étaient sortis de la lie du peuple; une collection de généraux déguenillés qui n'étaient pas indignes du choix d'un tel chef. Les soirées se terminaient par un bal et un souper donnés dans un salon qu'on avait revêtu de branches de sapin et qui avait reçu un nom allemand en rapport avec le goût de sa décoration ainsi qu'avec cette sorte de phraséologie à la mode auprès de la compagnie; phraséologie tellement mêlée de termes germaniques, qu'une certaine connaissance de cette langue était absolument nécessaire à quiconque ne voulait pas devenir un objet de risée pour cette auguste société.

D'autres fois le Grand-Duc donnait ses fêtes dans une petite maison de campagne située à peu de distance d'Oranienbaum et qui, en raison de sa médiocre étendue, ne pouvait recevoir qu'un nombre borné d'invités : là, le punch et le thé, joints aux vapeurs du tabac et au ridicule jeu de c a m p i s servaient de distractions contre la triste monotonie de la soirée. Quel contraste frappant avec l'esprit, le goût, le bon sens et la convenance qui caractérisaient les fêtes de la Grande-Duchesse! Toutes les sympathies que j'y rencontrais ne pouvaient manquer de fortifier la prédilection qu'elles m'inspiraient; et si je remarquais avec plaisir combien s'augmentait l'estime de la Grande-Duchesse à notre égard, je n'étais pas non plus sans m'apercevoir qu'il n'y avait personne de plus sincèrement dévoué à ses intérêts que le prince Daschkow et moi.

L'Impératrice habitait le palais de Peterhoff, où une fois par semaine la Grande-Duchesse avait la permission de voir son fils le Grand-Duc Paul. En revenant de faire cette visite elle avait l'habitude de s'arrêter chez nous et elle nous invitait à l'accompagner jusqu'à sa demeure pour y passer

le reste de la soirée. Je recevais d'elle de petits billets quand une cause quelconque empêchait nos fréquentes réunions d'avoir lieu; et ce fut ainsi que naquit une correspondance intime et confidentielle qui se poursuivit après que la Grande-Duchesse eut quitté la campagne, et qui, à défaut de sa société, fortifia et anima encore un dévouement auquel il n'y avait pas d'autres limites que mon amour pour mon mari et mes enfants.

Pendant une des fêtes données au palais par le Grand-Duc, la Grande-Duchesse se trouvant à la table où étaient assises quatre-vingt personnes, la conversation vint à tomber sur un M. Tschelischtscoff, enseigne dans les gardes, soupçonné d'être l'amant de la comtesse Hendrikoff, nièce de Sa Majesté. Le Grand-Duc, très échauffé par le vin, jura, exactement à la manière d'un caporal prussien, qu'il faudrait lui trancher la tête, et que ce serait donner un bon avertissement à ses camarades pour avoir osé vivre dans l'intimité avec une parente de sa Souveraine. Tandis que les sycophantes holsténois exprimaient par des mouvements de tête et des gestes leur profonde admiration pour la sagesse du maître, je ne pus

m'empêcher de répondre à Son Altesse Impériale que trancher ainsi une tête me semblait un acte par trop tyrannique; car le crime en question fût-il prouvé, un châtiment si terrible serait hors de proportion avec l'offense. — „Vous n'êtes qu'une enfant, répliqua-t-il; et vos paroles en sont une preuve; autrement, vous sauriez que s'abstenir de condamner à la peine capitale c'est encourager l'insubordination et toute espèce de désordre." — „Mais, Monsieur, dis-je, Votre Altesse Impériale parle d'un sujet et sur un ton fort alarmants l'un et l'autre pour la compagnie présente; car, à l'exception de ces honorables généraux, nous tous qui en ce moment avons l'honneur de siéger en votre présence nous n'avons vécu que sous un règne où jamais on n'a entendu parler d'un pareil châtiment." — „Quant à ça, répondit le Grand-Duc, cela ne signifie rien, ou plutôt c'est la véritable cause du manque actuel de discipline et d'ordre; mais croyez-m'en, vous n'êtes qu'une enfant et vous ne comprenez rien à ce sujet." Chacun des assistants était silencieux; et la conversation, si l'on peut lui donner ce nom, resta entre nous deux. „Je suis prête à

reconnaître, Monsieur, lui dis-je, que je suis tout-à-fait incapable de comprendre votre raisonnement: mais ce que je sais bien, c'est que votre auguste tante vit encore et occupe le trône. „Les yeux de tous les convives se tournèrent immédiatement vers moi; le Grand-Duc, j'en fus heureuse, ne fit aucune réponse, mais il tira sa langue, plaisir qu'il se donnait vis-à-vis des prêtres dans l'église, ce qui m'indiqua qu'il n'était pas de mauvaise humeur et m'épargna de nouvelles repliques. Comme il y avait parmi nous plusieurs officiers des gardes et du corps des cadets dont le Grand-Duc avait ostensiblement la direction, cette conversation se répandit le lendemain dans Pétersbourg avec la rapidité de l'éclair et elle me valut une grande notoriété à laquelle, dans mon extrême ignorance du monde et des cours, je n'attachais qu'une très mince valeur. Je fus très sensible à la manière flatteuse dont la Grande-Duchesse en parla, comme je l'étais à tout ce qui recevait son approbation et était l'objet de sa préférence; mais, à cette époque, j'ignorais le danger qu'il y a à dire la vérité aux souverains, audace qu'ils peuvent pardonner peut-être, mais que leurs courtisans,

j'en suis sûre, ne pardonnent jamais. Ce fut cependant ce petit incident, joint à quelques autres preuves semblables d'une sincérité intrépide, qui me conquit une reputation de présence d'ésprit et de fermeté de caractère, et c'est à cela que j'attribue l'empressement et même l'enthousiasme avec lequel le prince Daschkow, ses amis et camarades des gardes m'accordèrent immédiatement après leur confiance entière.

Depuis longtemps la santé de l'Impératrice allait déclinant. Aux approches de l'hiver, on n'avait plus qu'un bien faible espoir de la conserver. Je partageais le chagrin que la plupart de mes parents, et principalement le Grand-Chancelier, éprouvaient à ce sujet; non-seulement parce que j'aimais Sa Majesté, mais encore parce qu'au souvenir des scènes dont j'avais été témoin à Oranienbaum, si peu de temps auparavant, je savais combien peu mon pays avait à espérer du Grand-Duc successeur de l'Impératrice, plongé comme il l'était dans la plus dégradante ignorance, insoucieux du bonheur de sa patrie et dirigé par des principes qui ne s'élevaient pas au-dessus de l'honneur vulgaire d'être une créature du roi de Prusse qu'il avait l'habitude,

au milieu de ses camarades holsténois, de désigner sous ce titre: „Le roi mon maître."

Vers le milieu de Décembre, on annonça que l'Impératrice n'avait plus que quelques jours à vivre. En ce moment j'étais assez gravement indisposée; il m'avait même fallu prendre le lit: mais insensible à tout autre danger que ceux qui pourraient menacer la Grande-Duchesse quand la souveraine régnante n'existerait plus, je me levai à minuit le 20 de ce mois, et m'étant enveloppée de fourrures, je me fis conduire au palais de bois sur la Moïka, où résidaient alors Sa Majesté et le reste de la famille impériale. Étant descendue de ma voiture à quelque distance du palais, je m'acheminai vers un petit vestibule de derrière dans l'aile qu'occupaient leurs Altesses Impériales. J'espérais parvenir sans avoir été remarquée jusqu'aux appartements de la Grande-Duchesse. Par le plus heureux hasard qui m'épargna peut-être quelque méprise fâcheuse, car je ne connaissais nullement cette partie du palais, je rencontrai la première femme de chambre de la Grande-Duchesse, Catherine Ivanovna. Je me fis reconnaître d'elle et la priai de me conduire immédiatement

auprès de son Altesse Impériale. „Elle est au lit", répondit Catherine. — „N'importe, dis-je; l'affaire qui m'amène est urgente; il faut que je lui parle cette nuit." La femme de chambre qui me connaissait bien et savait quel attachement je portais à sa maîtresse, n'hésita pas davantage et, bien que l'heure fût peu convenable, elle me conduisit à l'appartement de la Grande-Duchesse. Celle-ci n'ignorant pas que j'étais souffrante et par conséquent ne jugeant pas vraisemblable que je m'exposasse au froid d'une nuit si rigoureuse et que, de plus, j'affrontasse la difficulté de me faire admettre dans le palais, put à peine en croire ses oreilles quand elle m'entendit annoncer. „Pour l'amour de Dieu! s'écria-t-elle, si réellement elle est ici qu'on la fasse entrer tout de suite." — Je la trouvai au lit; mais avant qu'il m'eût été possible de prononcer un mot: „Ma très chère princesse, dit-elle, attendez que vous vous soyez réchauffée pour m'apprendre ce qui vous amène à une heure aussi extraordinaire. En vérité, vous ne vous souciez pas assez de votre santé qui est si précieuse pour le prince Daschkow et pour moi." Alors elle m'ordonna d'entrer dans le lit, et après

avoir bien enveloppé mes pieds, elle me permit enfin de parler. „Madame, lui dis-je, dans l'état présent des choses, quand il ne reste plus à l'Impératrice qu'un petit nombre de jours, peut-être même un petit nombre d'heures à vivre, je ne puis supporter davantage l'idée de l'incertitude où l'événement qui s'approche mettra vos intérêts. Est-il impossible de prendre quelques précautions contre un péril imminent et de détourner ces nuages qui sont prêts à fondre sur votre tête? Au nom du Ciel, mettez en moi votre confiance; j'en suis digne, et je le prouverai davantage encore. Avez-vous formé un plan, ou bien pourvu à votre sûreté? Daignez me donner vos ordres et me diriger."

La Grande-Duchesse, le visage baigné de larmes, pressa ma main contre son coeur. „Ma bien chère princesse, répondit-elle, je vous suis reconnaissante au-delà de ce que je pourrais exprimer: c'est avec la plus parfaite confiance, avec la plus parfaite franchise que je vous déclare ceci: je n'ai formé aucune espèce de plan, je n'entreprendrai rien, et je crois que la seule chose qui me reste à faire, c'est d'accepter avec courage les événements tels qu'ils se présenteront. Ainsi je me remets entre les

mains du Tout-Puissant, et c'est dans sa protection que je place mon unique espérance." — „Alors, Madame, lui dis-je, ce sera donc à vos amis à agir pour vous. Quant à moi, j'ai assez de zèle pour les enflammer tous; et quel est le sacrifice que je ne sois prête à faire?" — „Au nom du Ciel, princesse, me dit-elle, ne songez pas à vous exposer au danger, dans l'espérance de conjurer des maux qui, de fait, sont sans remède. Si à cause de moi vous attiriez le malheur sur votre tête, j'en éprouverais un regret éternel." — „Tout ce que je puis dire quant à présent, Madame, lui répondis-je, c'est que je ne ferai aucune démarche qui puisse compromettre votre sûreté. Quel que soit le danger, seule je resterai en évidence. Un aveugle dévouement pour votre cause dût-il me conduire jusqu'à l'échafaud, jamais vous n'en serez victime." La Grande-Duchesse poursuivait l'entretien, et elle me mettait en garde contre l'inexpérience de mon âge et l'exaltation de mon caractère quand, l'interrompant, je lui baisai la main et l'assurai que je ne voulais exposer ni l'une ni l'autre de nous en prolongeant davantage cette entrevue. Alors elle m'embrassa

cordialement; nous restâmes quelques moments dans une étreinte pleine d'émotion; puis je sortis du lit, et laissant la Grande-Duchesse tout agitée de ce qui s'était passé, je me hâtai avec autant de courage et de force que j'en possédais, de m'en retourner reprendre ma voiture.

Le prince que je trouvai en rentrant et qui venait seulement de me précéder, avait été surpris au plus haut degré, et c'est facile à concevoir, en apprenant que son invalide était sorti. Mais quand je lui dis où j'avais été, et quel motif avait eu cette visite; quand je lui répétai la résolution sérieuse que j'avais prise de contribuer au bonheur de mon pays en sauvant la Grande-Duchesse, il approuva l'énergie et le dévouement que j'avais montrés; il y applaudit dans les termes les plus chaleureux en y joignant ceux de la plus tendre sollicitude, car il craignait que dans cette circonstance je n'eusse sacrifié ma santé. Ce soir-là, il avait été voir mon père; et lorsqu'il me répéta une partie de la conversation qu'ils avaient eue ensemble; lorsque je compris, à travers la prudente mesure des paroles de mon mari, que ses sentiments et présages à propos du prochain

changement, étaient de ceux dont pouvait s'alarmer tout coeur patriotique, ma satisfaction fut complète, et je ne songeai pas davantage à la souffrance, à la fatigue, au danger que j'avais affrontés.

CHAPITRE III.

Mort de l'Impératrice Elizabeth. — Sentiments de l'armée à cette occasion. — Invitation du nouvel Empereur à la princesse. — Conversation extraordinaire avec l'Empereur. — Il manifeste son intention d'élever au trône la soeur de la princesse. — Une partie de cartes impériale. — Franchise de langage envers un Empereur. — Un guerrier de cour. — Pierre III dans la salle funéraire. — L'ambassadeur d'Angleterre M. Keith. — Souper chez le Grand-Chancelier. — Etranges assertions et déclarations de l'Empereur. — L'étiquette nouvelle. — Une nomination intempestive. — Scandale de cour.

Le 25 Décembre, jour de Noël, l'Impératrice Elizabeth rendit le dernier soupir. Cet événement produisit dans Pétersbourg une impression telle, que, nonobstant les réjouissances accoutumées qu'amène ce jour, une expression de chagrin et de crainte se lisait sur chaque physionomie. Quelques écrivains ont dit que la garde était livrée à divers sentiments;

on l'a même montrée courant avec joie vers le palais pour prêter le serment de fidélité au nouveau maître. Deux régiments de la garde, les Semenoffsky et les Ismaeloffsky, passèrent sous mes fenêtres, et d'après l'évident témoignage de mes sens je puis attester ce dont chaque habitant eût pu faire aussi la déclaration: à savoir que dans les mouvements de ces soldats il n'y avait ni empressement ni satisfaction. Loin de là: ils avaient, en passant, l'air sombre et abattu; un murmure confus, étouffé, circulait à travers les rangs: quand bien même la cause ne m'en eût pas été connue, il ne m'eût pas fallu d'autre attestation pour m'assurer que l'Impératrice n'existait plus.

Très indisposée encore, je gardais la chambre; et mon oncle le Grand-Chancelier était malade au lit quand, le troisième jour après son avénement l'Empereur surprit beaucoup mon oncle en lui faisant visite; et, à mon grand étonnement, aussi m'envoya un page pour me demander de venir passer la soirée au palais. Mon état de santé me servit de prétexte ce jour-là et le lendemain encore où l'invitation se renouvela. Deux ou trois jours après, ma soeur m'écrivit un billet

pour m'informer que l'Empereur n'était pas du tout content de mes refus, et qu'il ne croyait pas un mot de l'excuse que j'avais donnée. En conséquence, désireuse de prévenir des explications et des remarques dont les effets eussent pu être désagréables pour le prince mon mari, je me décidai enfin à accepter; et après avoir fait une visite à mon père et à mon oncle, je me rendis au palais. L'Impératrice, dont je ne pus avoir de nouvelles que par son valet de chambre, n'était, à ce que j'appris, visible pour personne. Pleine de tristesse et de crainte, elle n'avait quitté ses appartements que pour donner les ordres nécessaires et veiller à ce que le corps de la Souveraine défunte fût entouré des soins les plus respectueux.

Dès que je parus en sa présence, l'Empereur commença à aborder un sujet qui semblait lui toucher au coeur, et il le fit de manière à confirmer mes soupçons et mes alarmes en ce qui concernait l'Impératrice. Il parlait à voix basse et à demi-mots, mais en termes non équivoques, de l'intention où il était de la déplacer, — manière d'indiquer l'Impératrice — et d'élever au trône Romanovna, comme il disait en

désignant ma soeur. S'étant ainsi ouvert à moi, il se mit à me donner quelques avis utiles. „Ma petite amie, dit-il, si vous voulez bien écouter mes conseils, prenez un peu plus garde à nous; un temps pourra venir où vous auriez quelque bonne raison de regretter la négligence montrée à votre soeur: croyez-m'en, votre intérêt seul dicte mes paroles; vous n'avez pas d'autre moyen de vous poser dans le monde que d'étudier la pensée de votre soeur et de travailler à gagner son appui, sa protection."

Comme en ce moment il m'était impossible de faire une réponse convenable, j'affectai de ne pas comprendre un mot à ce qu'il avait dit, et je m'empressai de rejoindre ses invités au jeu de campis. A ce jeu, chaque personne a un certain nombre de vies, et c'est le survivant qui gagne. L'enjeu que chacun jette sur le tapis vert était de dix impériales, somme beaucoup trop exagérée pour ma bourse; d'autant plus que l'Empereur, lorsqu'il perdait, au lieu de résigner une de ses vies, selon les règles du jeu, tirait de sa poche une impériale et la jetait sur le tapis, manoeuvre habile par laquelle il gagna nécessairement. Sitôt la

partie finie, l'Empereur en proposa une seconde dont je le priai positivement de me dispenser. Il insista pour que je consentisse à jouer de nouveau, mais je refusai aussi obstinément. Alors il m'offrit de me mettre de moitié avec lui. Je refusai encore cela jusqu'à ce qu'enfin je fus obligé de déclarer, du ton d'une enfant dépouillée, (car il ne me traitait d'habitude qu'en enfant) que je n'étais pas assez riche pour qu'on me trichât; mais que si Sa Majesté voulait bien jouer comme tout le monde, on pourrait alors avoir quelque chance. L'Empereur qui était de bonne humeur laissa passer cette impertinence sans autre commentaire que quelques-unes de ses plaisanteries habituelles; après quoi, il me fut permis de m'échapper. Le cercle de Sa Majesté au jeu, ce soir-là aussi bien que la plupart des autres, se composait des deux Narishkins et leurs femmes, de M. Ismaïloff et sa femme, de la commtesse Elizabeth, de MM. Milgounoff, Goudovitch et Angern, premier aide de camp de l'Empereur, de la comtesse Bruce, et de deux ou trois autres dont j'ai oublié les noms. Tous ils me regardèrent avec étonnement; et lorsque ensuite je me retirai du cercle, j'entendis

qu'ils s'adressaient mutuellement cette exclamation, comme les généraux holsténois à Oranienbaum: „Que cette femme-là a d'esprit!"

Comme je traversais d'un pas rapide la suite d'appartements où le reste de la cour était réuni, je remarquai une telle métamorphose d'habillement chez chacune des personnes présentes, que tout ce monde me sembla costumé pour une mascarade. Je ne pus m'empêcher de sourire quand j'aperçus le vieux prince Troubetskoy qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, transformé tout à coup en homme de guerre et maintenant, pour la première fois de sa vie, en grand uniforme, serré comme un tambour, botté, éperonné, prêt pour un combat à outrance. Ce déplorable vieux courtisan qui avait la manie de simuler la souffrance et la décrépitude comme le font les mendiants, s'était dernièrement, dans un but à lui connu, donné une attaque de goutte et s'était fait si bien envelopper les jambes qu'elles étaient aussi grosses que son corps: mais du moment où le nouvel Empereur fut proclamé, le vieux prince s'élança de son lit, armé de pied en cap et aussitôt courut se ranger parmi les gardes Ismaeloffsky, dont il avait été nommé

lieutenant-colonel, molestant tous ceux qui se trouvaient sous ses ordres. Cette effrayante vision représentait un des intrépides guerriers de la cour de Pierre!

Tandis que des bouffonneries de cette sorte se produisaient à la cour du nouvel Empereur, les cérémonies d'usage en l'honneur de la souveraine défunte n'étaient pas oubliées. Le corps fut exposé durant six semaines, gardé tour à tour par toutes les femmes de qualité et visité chaque jour par l'Impératrice qui donna tant de preuves de respect sincère et d'attachement à la mémoire de sa tante et bienfaitrice, qu'elle intéressa vivement tous les assistants, et conquit leur coeur. Pierre III, au contraire, entrait rarement dans la chambre funéraire, et seulement, c'était chose évidente, pour montrer le vide de son esprit et l'inconvenance de son caractère. On le voyait, dans ces moments-là, chuchoter et sourire avec les dames de service, tourner les prêtres en ridicule et chercher querelle aux officiers, aux sentinelles même sur la discipline, sur l'important article de la toilette, sur le pli de leur cravate, sur la grandeur de leurs boucles et la coupe de leur uniforme.

Parmi les ministres étrangers en résidence alors à Pétersbourg, comme il y en avait peu qui jouissent de quelque considération dans la nouvelle cour, il n'y avait non plus que peu de dispositions favorables à l'Empereur. A l'exception du ministre de Prusse, le seul qui fût dans les bonnes grâces de Pierre III c'était l'ambassadeur anglais M. Keith. Le prince Daschkow et moi nous vivions dans les termes de la plus grande intimité avec ce respectable gentleman qui me témoignait autant de tendresse que si j'eusse été réellement sa fille, nom qu'il avait l'habitude de me donner. Vers cette époque, dans une de nos petites réunions où il n'y avait que nous et la princesse Galitzin, je me souviens que M. Keith, nous parlant de l'Empereur, fit observer d'un ton de regret que ce souverain avait inauguré son règne avec l'intention d'offenser son peuple, et qu'en le terminant il n'aurait gagné que le mépris de ses sujets.

Sa Majesté ayant un jour fait annoncer qu'elle avait l'intention de souper chez le Grand-Chancelier, — proposition médiocrement agréable pour mon oncle à peine en état encore de se lever, — nous fûmes

désignés, ma soeur la comtesse Bouterlin, le prince Daschkow et moi, comme devant être de la fête. L'Empereur arriva vers les sept heures et alla dans la chambre de mon oncle causer avec lui jusqu'au moment où l'on annonça que le souper était servi. Les amis de mon oncle y tinrent compagnie à Sa Majesté. Ma soeur la comtesse Bouterlin, la comtesse Stroganoff et moi, sous prétexte de faire les honneurs du repas, nous nous tînmes debout durant le souper, allant et venant dans la salle, ce qui plaisait infiniment à l'Empereur, fort peu ami, comme on sait, de l'étiquette. Le hasard fit que je me trouvai derrière le fauteuil de Sa Majesté au moment où elle adressait directement la parole au comte Merci, ambassadeur d'Autriche. L'Empereur racontait qu'il avait été chargé par son père, du temps où il était à Kiel, dans le Holstein, de diriger une expédition contre les Bohémiens qu'en un instant il avait mis en déroute avec un peloton de carabiniers et une compagnie de fantassins. Pendant le récit de cet exploit, je remarquai que l'ambassadeur d'Autriche avait plusieurs fois changé de couleur, sans doute par suite de l'embarras où il était

de comprendre si Sa Majesté parlait des Bohémiens vagabonds ou Gipsies qui vivent de rapines et de bonne aventure, ou bien des Bohèmes sujets de l'Impératrice-Reine. Ce qui peut-être ajoutait à son trouble, c'était un ordre récemment émané de la cour de Pétersbourg et d'après lequel les troupes russes allaient être séparées des troupes autrichiennes: mesure qui, de la part de l'Empereur, indiquait des intentions peu pacifiques à l'égard de cette souveraine. Debout comme je l'étais en ce moment derrière le fauteuil de l'Empereur, je me penchai en avant, et lui glissant à demi-voix en russe quelques mots conformes au caractère qu'il me connaissait et goûtait en moi, je le priai de ne pas débiter de pareils contes aux ministres étrangers: car s'il y avait eu à Kiel des Bohémiens vagabonds, son père eût employé pour les chasser des officiers de police et non Son Altesse qui, à l'époque indiquée, n'était encore qu'un enfant. „Vous êtes une petite folle, dit Sa Majesté, se tournant vivement vers moi, et vous vous plaisez à me taquiner.“ Je remarquai que l'Empereur avait bu copieusement, et l'observation que je jetai au milieu de son

histoire ne tira pas à conséquence, heureusement pour moi.

Un soir, j'assistais à une fête au palais. Quel fut l'étonnement de toute la compagnie quand Sa Majesté, en terminant une longue conversation sur son sujet favori, le roi de Prusse, invita tout haut M. Wolkoff, un des assistants, à affirmer combien de fois ils avaient ri ensemble des ordres secrets que l'Impératrice Elizabeth envoyait à ses armées en Prusse. Ce personnage, qui à cette époque n'était rien moins que le premier secrétaire du conseil suprême et qui, de concert avec le Grand-Duc, avait neutralisé l'effet qu'on attendait de ces ordres en en transmettant des copies secrètes au roi de Prusse, eut assez de pudeur pour se sentir confondu à un pareil appel, et faillit tomber de son siége à chaque mot prononcé par l'Empereur. Sa Majesté cependant, tout à fait incapable de comprendre cette impression, semblait se délecter au souvenir de ce qu'elle avait fait et s'enorgueillir d'avoir pu saisir l'occasion de rendre un aussi bon office aux ennemis de son pays.

Au nombre des changements récents qui furent introduits à la cour, il faut placer le

salut à la française, lequel fut substitué au salut à la russe, consistant dans une profonde inclination de la tête et du corps. Les efforts tentés par les vieilles dames pour déroidir leurs genoux, conformément à cette innovation, furent en général très malheureux, et parfois assez comiques; c'était pour l'Empereur un grand sujet d'amusement que d'assister à ces échecs. Aussi se faisait-il un devoir d'aller régulièrement à la chapelle de la cour, ou plutôt de se trouver à la fin du service religieux; car il était sûr alors de saisir une excellente occasion d'exercer sa bonne humeur en observant et imitant avec force grimaces les attitudes des dames dont les efforts pour lui plaire sur ce point étaient le moins couronnés de succès. Parmi ces dernières était la vieille Comtesse Bouterlin, belle-mère de ma soeur. Je me souviens qu'une fois elle eût fait une chute grave sans l'assistance empressée de quelques personnes qui se trouvaient à côté d'elle.

D'après les scènes que je viens de rapporter, on comprendra aisément que les pensées de l'Empereur ne s'appliquaient guère à son fils ni à rien de ce qui concernait

son éducation. Panin l'aîné, gouverneur de ce jeune prince, témoignait souvent à Sa Majesté le désir qu'elle voulût bien s'assurer des progrès de son fils en assistant à un de ses examens habituels; mais l'Empereur pour se dérober à ce devoir donnait cette excuse inadmissible: „Qu'il n'entendait rien à ces sortes de matières". Enfin, sur les instances réunies de ses deux oncles les princes de Holstein, il consentit à exaucer les voeux du gouverneur. En conséquence, le Grand-Duc fut interrogé en sa présence. Au bout de cet examen, l'Empereur dit tout haut à ses oncles: „Entre nous, messieurs, je crois que ce petit drôle connaît toutes ces choses beaucoup mieux que nous." Et alors, comme témoignage de l'approbation qu'il accordait au savoir que son fils avait déployé, il l'eût immédiatement nommé caporal dans les gardes sans les objections de M. Panin qui représenta gravement à Sa Majesté qu'un tel honneur tournerait la petite tête du prince qui se figurerait ainsi être déjà un homme. L'Empereur, qui ne s'apercevait point du ridicule qu'il se donnait, consentit à réserver ses intentions à l'égard de son fils, mais s'empressa de récompenser le

gouverneur en lui conférant le grade de général d'infanterie.

Pour sentir parfaitement ce qu'avait d'inouï une telle proposition s'adressant à M. Panin, il faut s'imaginer un pâle valétudinaire, ayant dépassé grandement l'âge moyen, n'aimant que ses aises, ayant toujours vécu dans les cours, très soigneux de sa mise, portant une perruque volumineuse avec trois nattes bien poudrées qui tombaient sur ses épaules, en un mot une fine fleur de courtisan du temps de Louis XIV. Le ton de caporalisme, exclusivement cher à Pierre III, était de toutes les choses du monde ce que M. Panin abhorrait le plus. Aussi, lorsque le lendemain cette dignité inattendue lui fut annoncée par M. Milgounoff, qui avait été chargé de cette haute communication, M. Panin déclara tranquillement que s'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à un honneur dont il se sentait si profondément indigne, il était résolu à se retirer immédiatement en Suède. L'Empereur apprit la nouvelle de ce refus avec une extrême surprise. „J'avais toujours cru, dit Sa Majesté, que Panin était un homme de sens; mais maintenant, je n'en penserai plus rien".

Cependant on trouva un compromis; et l'Empereur, qui voulait absolument l'honorer d'une espèce de promotion, lui accorda toutes les distinctions civiles que le grade en question comportait.

Ici je dois parler de la parenté qui existait entre le prince Daschkow et les Panins. Les deux frères de ce nom étaient cousins-germains de ma belle-mère, par conséquent cousins issus de germain; ou, en d'autres termes, selon notre manière d'exprimer cette parenté en Russie, oncles de mon mari. Cette sorte de lien de famille qui dans notre pays se perd rarement de vue, mais continue plutôt d'être reconnu sous les mêmes dénominations d'oncle et de neveu à travers plusieurs générations, s'était fortifiée et resserrée chez nous par les noeuds plus étroits encore de l'affection et de la reconnaissance. J'avais à peine connu jusqu'à l'époque de la révolution le frère aîné qui, au temps de mon enfance, avait été constamment chargé de missions à l'étranger: mais l'intimité qui s'établit alors entre nous, et qui pouvait si raisonnablement être attribuée à des motifs bien différents de ceux que supposèrent mes ennemis lorsque je fus devenue un objet

d'envie, fournit un texte aux traits envenimés de la calomnie sans que l'amour passionné qu'on me connaissait pour mon mari suffît pour la réduire au silence. Il y eut des gens qui accusèrent ce respectable vieil oncle d'être mon amant; d'autres, qui s'en allèrent disant partout qu'il était mon père; la plupart de ces derniers ne me relevèrent de la première imputation que pour flétrir la réputation de ma mère. S'il n'eût pas rendu des services réels à mon mari et à mes enfants, je crois qu'il eût été impossible, après de pareilles calomnies, de comprimer l'aversion qu'elles excitent naturellement pour une personne qui, même à tort, en a été le sujet et la cause. A parler franchement, je trouvais infiniment plus de plaisir dans la société de son frère le général dont la franchise militaire et le caractère mâle s'accordaient parfaitement avec la sincérité de ma nature; tant que vécut sa femme, à laquelle j'avais voué la plus vive affection, je le vis beaucoup plus que le ministre. Mais j'en ai dit assez sur ce chapitre qui m'afflige encore, même aujourd'hui, lorsque j'y pense.

CHAPITRE III.

Une circonstance embarrassante. — Mission confiée au prince Daschkow. — Conduite impopulaire de l'Empereur. — Paix avec la Prusse. — Réjouissances extraordinaires à cette occasion. — Banquet à la cour; outrage commis par l'Empereur. — Plaisante dispute entre l'Empereur et un de ses oncles. — Premiers symptômes de conspiration. — Le maréchal Razoumoffsky. — Mécontentement de la garde. — M. Panin, gouverneur du Grand-Duc. — Le prince Repnin. — Fête au palais d'été. — Nouveaux obstacles. — La princesse expose ses projets à M. Panin. — Elle lui nomme les personnes qui conspirent avec elle. — M. Oddars. — Faussetés à son sujet. — L'archevêque de Novogorod favorable à un changement. — Un accident et ses conséquences. — Anecdote extraordinaire sur l'Empereur. — Scène déplorable après une revue. — Genre de vie de Pierre III.

Au mois de Janvier 1762, il se produisit un fait d'une nature très désagréable et dont les conséquences furent très graves pour moi. Un matin, pendant la parade de la garde, tandis que le régiment s'avançait en bon ordre vers le palais, l'Empereur, s'imaginant que la compagnie conduite par le prince Daschkow n'avait pas manoeuvré au commandement, courut vers lui, et avec le ton et les manières d'un vrai sergent grossier lui adressa une réprimande pour

cette prétendue erreur. Le prince objecta respectueusement qu'il ne croyait pas être en faute; mais quand l'Empereur revint à la charge, le prince naturellement vif et chatouilleux sur la moindre offense faite à son honneur, répliqua avec une telle présence d'esprit et une telle énergie, que Sa Majesté, craignant je ne sais quelles suites à cette discussion, battît en retraite avec une précipitation au moins égale à la fougue qu'il avait mise à accourir.

La nouvelle de ce qui s'était passé me jeta dans un effroi qu'il est facile de comprendre. Que cette querelle, bien que venant du fait de l'Empereur, n'allât pas plus loin, c'était chose tout-à-fait improbable; les donneurs de conseils, par exemple, ne manqueraient pas d'inspirer des mesures de froide et inflexible revanche qui seraient fatales aux intérêts de l'armée, qui sait? peut-être à la vie de mon mari. Dans le dilemme présent le prince semblait n'avoir que le choix des maux: soit qu'il eût à braver le ressentiment de l'Empereur et lui fournir de nouveaux motifs en restant à Pétersbourg, soit qu'il se résignât à un exil volontaire jusqu'à ce que le courroux du souverain se

fût refroidi ou que les effets en fussent neutralisés par quelque changement politique. Indépendamment des motifs qui poussaient ses amis à lui recommander ce dernier parti, de mon côté j'en avais de trop puissants pour que je pusse combattre cette opinion par des arguments plus tendres. Depuis longtemps mon esprit avait envisagé en face les périls qui, sous le gouvernement actuel, paraissaient menacer les plus chers intérêts de notre pays. Déjà j'avais donné la preuve de l'agitation que me causaient ces pensées dans la visite que je fis à la Grande-Duchesse; et bien que les projets qui embrasaient mon cerveau ne fussent encore que très vagues, une idée dominante s'était fixée dans mon esprit et m'avait amenée, comme par inspiration, à m'imaginer que l'ère d'une révolution n'était pas éloignée. Quelles que pussent être les difficultés, quelque certain que fût le danger de l'exécution, j'était déterminée à prendre ma part de ces difficultés et de ce danger: mais la prudence, l'intérêt, la tendresse, tout concourait à me faire consentir pleinement à l'absence de mon mari. Le prince ayant acquiescé aux voeux de ses amis, il ne

s'agit plus que de trouver un prétexte plausible à son départ. Comme, à ce que j'appris, on n'avait pas encore envoyé signifier à tous nos ambassadeurs près les Cours étrangères l'avénement de Pierre III, je priai le Grand-Chancelier d'obtenir la nomination du prince à une de ces missions. On fit immédiatement droit à ma demande, et le prince Daschkow ayant reçu l'ordre de se rendre à Constantinople, ne perdit pas de temps pour se mettre en route. Après son départ, chaque courrier m'apporta une lettre du prince qui, une fois hors de Pétersbourg, poursuivit son voyage à petites journées. Il s'arrêta un temps considérable à Moscou, d'où il accompagna sa mère à Troitskoe, son domaine sur le chemin de Kiow, et là il resta encore jusqu'au commencement de Juillet.

Cependant l'Empereur continuait de mener son même genre de vie, et il semblait se faire un point d'honneur de causer du dégoût à son peuple. Quand la paix fut signée avec le roi de Prusse, pour lequel l'admiration de l'Empereur se traduisait chaque jour par quelque acte de folie ou quelque imitation ridicule, les transports de Pierre III

ne connurent pas de limites. Pour que rien ne manquât à la célébration de ce glorieux événement, l'Empereur donna un grand banquet où furent invités tous les nobles des trois premières classes et les ambassadeurs étrangers. L'Impératrice prit sa place accoutumée au milieu de la table, et l'Empereur s'assit, en face, à un coin, auprès du ministre de Prusse. Après le diner, il proposa trois toasts qui seraient accomplis au bruit du canon de la forteresse; le premier: „A la santé de la famille impériale!“ Le deuxième: „A celle du roi de Prusse!“ Et le troisième: „Au maintien de l'heureuse paix qui vient d'être conclue!“ Quand l'Impératrice eut bu à la santé de la famille impériale, Pierre III ordonna à Goudovitch son adjudant-général qui se tenait debout derrière son fauteuil, d'aller demander à Sa Majesté pourquoi elle ne s'était pas levée en portant ce toast. L'Impératrice répondit que la famille impériale se composant seulement de son époux, de son fils et d'elle-même, elle ne comprenait pas que Sa Majesté jugeât nécessaire qu'elle se fût levée. Goudovitch, ayant rapporté cette réponse, reçut l'ordre de retourner auprès de l'Impératrice et de lui déclarer

qu'elle était une folle [2]);, car elle devait bien savoir que ses deux oncles les princes de Holstein appartenaient aussi à la famille impériale. De peur que le messager n'affaiblît l'expression, l'Empereur la lança tout haut du bout de la table et de façon à ce qu'elle fût entendue de la majeure partie des convives. Sa Majesté, hors d'elle-même, confondue par l'indignité de cette insulte, fondit en larmes; mais bientôt, s'efforçant de se maîtriser et de mettre fin à la confusion générale que cet incident avait occasionnée, elle se tourna vers mon cousin le comte Strogonoff, le chambellan de service qui se tenait derrière son fauteuil et le pria de lui dire quelque badinage afin de distraire sa pensée de l'ennui présent. Le comte, homme de beaucoup d'esprit, qui mettait toujours le plus grand empressement à accomplir les désirs de Sa Majesté, eut soin d'étouffer sa propre émotion et se mit à parler aussi gaîment que possible sur des sujets de nature à la distraire et à écarter son chagrin; n'ignorant pas cependant com-

---

2) Le mot dura en russe est beaucoup plus fort que celui que nous employons ici. (Note de l'Edit.)

bien il avait d'ennemis auprès de l'Empereur et dans le nombre sa femme même qui ne manquerait pas de représenter comme un outrage les efforts auxquels il se livrait en ce moment. Aussitôt que la fête fut terminée, le comte reçut l'ordre de se retirer à sa maison de campagne près Kamennoi Ostroff, et de ne s'en point éloigner à moins d'une autorisation toute spéciale.

Les incidents de cette journée jetèrent une profonde sensation dans Pétersbourg; et tandis que le peuple entourait l'Impératrice de plus d'intérêt et d'affection, par un contraste qui ne pouvait manquer de se produire autant elle s'élevait dans le respect de tous, autant à proportion l'Empereur descendait dans le mépris général.

Une salutaire leçon ressort de ces causes unies à leurs effets et telles qu'elles ont pesé sur la destinée malheureuse de ce souverain. — On en peut conclure qu'il n'est pas moins fatal au pouvoir des rois de baisser dans l'opinion publique que d'exercer la plus capricieuse tyrannie; d'où vient que j'ai toujours considéré une monarchie tempérée où le souverain est subordonné aux lois et en quelque sorte comptable vis-à-vis du sen-

timent public, comme une des plus sages institutions humaines.

Une fois, l'Empereur vint voir mon oncle le Grand-Chancelier; il était accompagné des deux princes de Holstein et de sa suite accoutumée. Ce jour-là, jugeant que ma présence n'était pas convenable, je me servis très volontiers de cette excuse pour éviter de partager un honneur qui, à dire vrai, me semblait assez dénué de charme: d'autant plus que l'Impératrice qui sortait rarement si ce n'est pour prendre l'air, ne se mêlait jamais à aucune de ces parties. Cependant grande fut ma surprise le lendemain quand j'entendis parler de la scène tragi-comique qui avait eu lieu entre l'Empereur et l'un de ces mêmes oncles, le prince Georges de Holstein. Dans la chaleur d'une discussion où chacun d'eux soutenait son opinion avec acharnement, ils tirèrent leurs épées et ils se mettaient en devoir de se transpercer mutuellement quand le baron Korf, beau-frère de ma tante, se jeta à genoux entre les combattants et, pleurant comme une vieille femme, protesta qu'avant de se porter des coups ils devraient le frapper à mort. Grâce à cette intervention opportune du baron que

les deux parties aimaient beaucoup et qui était vraiment une digne créature, la rencontre n'eut pas d'autres suites qu'une vive alarme et que le trouble de mon oncle malade qui vit ma tante, sous la première impression de terreur, se précipiter dans son appartement en lui annonçant le début de l'affaire. On me raconta depuis bien d'autres scènes étranges qui eurent lieu entre l'oncle et son neveu avant que Sa Majesté partît pour aller inspecter à Cronstadt la flotte qu'on y armait dans une intention hostile au Danemark. C'était chez l'Empereur un projet qui depuis quelque temps occupait tellement son cerveau, qu'il n'avait pas cédé à toute l'éloquence et aux prières du roi de Prusse lui-même.

Depuis l'époque du départ de mon mari pour Constantinople, je n'avais épargné aucun effort pour faire admettre, pour animer et fortifier les principes et les sentiments qui pouvaient servir la cause que j'avais embrassée. Parmi les personnes les plus avancées dans ma confidence se trouvaient quelques amis et frères d'armes du prince Daschkow, Passik et Bredichin, tous deux capitaines dans les Preobrajinsky, et le major Raslovlief

et son frère, capitaine dans les Ismaeloffsky-gardes. Je n'avais pas eu occasion de voir souvent les deux derniers jusqu'au mois d'avril, où je jugeai nécessaire de m'assurer de l'opinion de la troupe. Cependant afin d'écarter tout soupçon je continuai de mener le même genre de vie, de visiter de temps en temps mes parents et mes amis; à tous égards je paraissais si fort occupée des choses qui intéressent d'habitude mon âge et mon sexe, que nul n'eût pu voir, à moins d'être admis dans le fond même de ma pensée, que j'étais complétement livrée à des projets liés aux destinées d'un empire.

Aussitôt que mes idées sur le plan d'une conspiration bien organisée eurent pris une forme définie et consistante, je m'appliquai à gagner à nos desseins et à y faire entrer autant que possible quelques-unes des personnes dont la considération et l'influence dans l'Etat pouvaient au moins prêter une sanction à notre entreprise. De ce nombre était le maréchal Razoumoffsky, commandant des Ismaeloffsky; cet officier était très aimé dans son corps, et quoiqu'il fût parfaitement vu à la cour, il était un de ceux qui pouvaient le mieux juger l'incapacité gouverne-

mentale du souverain, et par conséquent les périls de la situation. Il est vrai qu'il aimait son pays autant qu'une apathie naturelle lui permettait d'aimer quelque chose; mais florissant de santé, couvert de tous les honneurs qu'un prince peut accorder, plongé dans l'indolence, et prompt à fuir toute entreprise de ce genre dont l'issue est dangereuse ou douteuse, comment pouvait-il être travaillé dans le sens du projet en question? Tout ardu qu'était le dessein, je n'était pas femme à me laisser arrêter par des considérations d'obstacles ordinaires. Un jour que j'étais allée comme d'habitude faire visite à l'ambassadeur d'Angleterre, j'entendis raconter que les gardes avaient montré quelques dispositions à la révolte, et que la principale cause de cette fermentation était le bruit de la guerre contre le Danemark. Je m'informai auprès de M. Keith si les soldats avaient été poussés par des officiers d'un grade élevé. Il me dit qu'il ne le pensait pas; car il n'était pas vraisemblable que des généraux et des officiers supérieurs s'opposassent à une guerre où ils auraient si aisément occasion de se distinguer. „Ces rumeurs indiscrètes, ajouta-t-il, auront pour résultat quelques

condamnations militaires, quelques exils en Sibérie, et l'affaire en restera là."

Je profitai de la circonstance pour m'entendre avec les mêmes officiers du régiment de Razoumoffsky qui déjà étaient dans ma confidence: à savoir, les deux Rasloffleffs et M. Lassounsky, tous trois sur un pied d'intimité avec le maréchal, et surtout le dernier, qui passait pour exercer sur lui une influence considérable. Bien qu'ils ne pussent me flatter de l'espérance que j'obtiendrais sa coopération positive, je ne leur en recommandai pas moins d'avoir soin, dans leurs entretiens familiers avec le maréchal, d'insister sur les circonstances de la récente mutinerie et de glisser le pressentiment d'un changement probable; de parler d'abord en termes vagues et plus explicitement ensuite, d'après la mesure des progrès qu'ils auraient faits, de la conspiration ourdie; puis, quand la conspiration aurait pris de la consistance et que le moment d'agir approcherait, de rejeter graduellement toute feinte, de laisser voir ouvertement nos projets; car alors le maréchal serait entré trop avant dans notre secret pour pouvoir s'en faire le dénonciateur. Afin d'empêcher qu'il ne

se rétractât, il fallait lui mettre dans l'esprit, fis-je observer, que devenir notre confident c'était, de fait, devenir notre complice. Comme la part du danger serait égale pour tous, il ne serait pas moins de son intérêt que du notre qu'au moment où on l'y inviterait il se plaçât à la tête de son régiment. Tout fut fait selon mon désir, et au dénouement le stratagème fut couronné du succès le plus complet.

Une autre personne qu'il était pour nous de la plus haute importance de gagner, c'était M. Panin, le gouverneur du Grand-Duc. Il possédait en effet toute l'autorité, toute l'influence qui ressortent habituellement d'un poste aussi éminent. Durant le printemps je le vis chez moi, où comme le reste de mes parents il venait me faire visite aussi souvent que le lui permettaient ses devoirs à la cour. Dans ces occasions je me hasardais à lui parler des probabilités comme des conséquences d'une révolution qui pourrait nous donner un meilleur souverain: et à cet égard j'essayais, en quelque sorte incidemment, de lui faire émettre son opinion. Ce sujet paraissait l'intéresser; parfois même il accueillait favorablement l'idée d'un changement qui placerait sur le trône le jeune prince son élève

et établirait une forme de gouvernement d'après les principes de la monarchie suédoise.

Il n'était pas à présumer qu'une jeune conspiratrice pût tout d'un coup obtenir la confiance d'un politique prudent et calculateur comme M. Panin; mais malgré ma jeunesse, malgré mon sexe, la considération que me témoignaient d'autres personnes m'éleva dans son estime. Le prince Repnin, son neveu favori, que j'avais rencontré souvent chez la princesse Kourakin, me connaissait bien et aimait à me représenter à notre oncle commun comme un caractère formé par les plus austères principes de vertu, comme un esprit rempli d'enthousiasme, embrasé de patriotisme et incapable de ressentir une pensée personnelle ou un désir ambitieux pour sa famille.

L'impression favorable qui pouvait ressortir d'une telle peinture fut certainement fortifiée par un petit incident sans importance il est vrai, mais suffisant pour montrer la sincérité de mon apologiste qui dans un moment d'alarme causé par une extravagance de l'Empereur, me fournit une preuve de sa confiance en venant chercher auprès de moi conseil et assistance. A la fête dont j'ai

parlé plus haut et qui fut donnée à l'occasion de la signature de la paix avec la Prusse, en succéda une autre qui eut lieu au palais d'hiver où l'Empereur reçut sans cérémonie et à sa manière ses confidents particuliers, les généraux holsténois, l'ambassadeur de Prusse, quelques dames de la cour, et parmi d'autres personnes de notre bord M. Repnin. L'Empereur y donna libre essor à sa jovialité par toute sorte d'excès jusqu'à quatre heures du matin où il fut porté et mis en voiture dans un état de complète ivresse. Au sortir de cette scène, le prince Repnin se fit conduire tout droit chez moi. Tirée brusquement de mon sommeil par le bruit d'une personne qui frappait vivement à la porte de mon cabinet de toilette, j'éveillai aussitôt la bonne vieille qui couchait près de mon lit. Après avoir demandé, d'un ton de très mauvaise humeur, qui troublait ainsi son repos, elle revint me dire que mon cousin le prince Repnin insistait pour me voir. Je fis sauter mes couvertures et courus savoir ce qui pouvait l'amener à pareille heure. Il semblait extrêmement ému et sans autre préliminaire s'écria, avec l'accent de l'abattement le plus pro-

fond: „Tout est perdu, ma chère cousine; notre cause est perdue; votre soeur la comtesse Elizabeth a reçu l'ordre de S^te^ Catherine, et je suis menacé d'être envoyé auprès du roi de Prusse comme ministre adjudant, ou plutôt ministre valet de chambre!“ Frappée d'une circonstance qui était en quelque sorte un prélude à la chute de l'Impératrice, — car jusque alors l'ordre de S^te^ Catherine n'avait été conféré qu'à des princesses du sang, — je répondis après un moment de réflexion, qu'il ne fallait pas examiner de trop près ni envisager trop sérieusement les actes et les desseins d'une tête comme celle de Pierre III. En conséquence, j'invitai mon cousin à retourner chez lui et à y prendre quelque repos, mais à faire connaître le plus tôt possible à son oncle M. Panin les événements de la soirée.

Dès qu'il se fut éloigné, je me mis à réfléchir sérieusement sur les divers plans qui tour à tour avaient été conçus et rejetés par les conspirateurs. La plupart me semblirent autant de visions impraticables, autant de machinations sans principe arrêté, sans consistance comme moyens d'exécution. Il n'y avait d'entente formelle que sur un

seul point: c'est que le départ de l'Empereur avec son armée pour le Danemark pourrait être le signal du mouvement.

Il restait beaucoup à faire avant que le moment favorable se présentât; et l'époque en vue n'était pas éloignée. Je résolus donc de rejeter toute réserve, à la première entrevue que j'aurais avec M. Panin, et de lui avouer franchement et pleinement la nature et la portée de notre conspiration. Quand l'occasion s'en offrit, je parlai de moi-même du grave projet qu'on avait formé de tenter une révolution. Il écouta attentivement, et dans sa réponse insista beaucoup sur les formes qu'il faudrait donner à un tel événement, ainsi que sur la coopération du Sénat. Je ne niai pas que la sanction de ce corps n'eût ses avantages; mais, demandai-je, ne courrait-on pas de grands risques à essayer d'obtenir son concours? Il exigea et je tombai d'accord avec lui sur ce point, que l'Impératrice ne fût pas représentée comme ayant des droits au trône, mais qu'on se bornât à lui conférer la régence jusqu'à la majorité de son fils; mais je combattis ses scrupules sur les suites éloignées que pourrait entraîner une révolution. „Agissons

d'abord, lui répondis-je, et pas une personne sur cent n'assignera à cet événement d'autre cause que les abus écrasants dont le redressement n'était possible que par un changement dans le pouvoir." Alors je lui soumis les principaux noms de la liste de mes associés: les deux Rasloffleffs, Lassounsky, Passik, Bredichin, Baskakoff, Hetroff, le prince Bariatinsky et les Orloffs. Il témoigna beaucoup de surprise et d'effroi en trouvant combien je m'étais compromise, et cela sans m'être entendue, concertée d'avance avec l'Impératrice. Je justifiai ma réserve à cet égard comme un acte de prudence vis-à-vis de Sa Majesté à qui nous ne pouvions communiquer nos projets, dont l'issue était encore si douteuse, le succès si improbable, sans lui causer une perplexité et peut-être même l'exposer à un danger inutile.

D'après tout ce que dit mon oncle dans le cours de cet entretien, je compris qu'il ne manquait ni de courage ni de dispositions pour se joindre à nous, mais que son incertitude portait sur la conduite que nous devrions tenir. Avant de nous séparer et comme il ne fallait pas prolonger la conversation par des discussions superflues, je

lui recommandai de nous gagner Teploff qui venait précisément de sortir d'une forteresse où il avait été jeté par l'ordre de Pierre III. Son éloquence, son style populaire pourraient le rendre utile dans les premiers moments d'une révolution; mais ce qui donnait le plus d'importance à l'appui qu'on lui demanderait, c'était l'ascendant qu'il exerçait sur l'esprit de Razoumoffsky. En résumé, j'engageai M. Panin à ne pas proposer de lui-même de proclamer le Grand-Duc, mais à me laisser le soin de cette proposition; car émanant d'un gouverneur cher à son élève, elle pourrait faire prendre le change sur les motifs qui l'auraient dictée, tandis qu'elle ne donnerait aucun sujet de méfiance ou de soupçon en venant d'une personne connue pour être la meilleure amie de l'Impératrice. Je me proposais donc d'agir ainsi par la suite; mais heureusement mon dessein fut prévenu par cette bénigne Providence qui veillait sur les destinées de l'Empire.

Parmi les étrangers qui étaient venus chercher fortune à Pétersbourg se trouvait un Piémontais nommé Oddart qui, par la protection de mon oncle avait obtenu la position d'avocat dans le collége du Com-

merce. C'était un homme d'âge moyen, maladif, d'un esprit subtil et agissant, bien informé, fin et intrigant. Mais comme il ne connaissait ni la langue ni les productions ni les ressources intérieures de la Russie, il se jugeait peu propre à l'emploi qu'il remplissait et désirait en obtenir un autre au service de l'Impératrice. Il avait donc sollicité ma médiation. Je le recommandai à Sa Majesté en qualité de secrétaire; mais comme l'Impératrice bornait sa correspondance à ses parents, elle ne paraissait pas avoir besoin de mon protégé; d'autant plus, que par de justes motifs de prudence, elle était éloignée de prendre à ce titre aucun étranger auprès d'elle. Cependant j'obtins pour cet homme une position chez l'Impératrice, celle de surintendant d'un petit domaine que Pierre III avait affecté aux frais de sa toilette, ou plutôt celle d'inventeur des moyens par lesquels on pourrait tirer parti de ce bien.

Ce qui m'amène à parler de cet étranger, c'est qu'entre autres faussetés répandues sur la révolution il a été dit qu'il avait été mon principal agent et conseiller. On verra dans une des lettres de l'Impératrice que je le lui fis connaître, et il est également

vrai que je le recommandai, dans l'intérêt de sa santé, pour accompagner le comte Strogonoff quand ce dernier reçut de l'Empereur l'ordre d'aller habiter sa campagne: mais bien loin que M. Oddart fût dans ma confidence, je le vis rarement, et même je ne le vis pas une seule fois durant les trois semaines qui précédèrent la révolution. J'étais satisfaite de lui procurer des moyens d'existence; mais jamais en aucune occasion je ne lui demandai son avis; et je pense qu'il me connaissait trop bien pour oser me faire, de la part de M. Panin, les propositions que certains écrivains français ont, dans leurs pamphlets calomnieux et absurdes, jugé à propos de mettre sur son compte.

Mais sortons de cette digression. L'archevêque de Novogorod, prélat distingué par son savoir, estimé de toutes les classes du peuple et chéri du clergé, n'avait pas besoin qu'on lui apprît combien peu l'Eglise avait à espérer d'un souverain tel que Pierre III. Ses propres appréhensions à cet égard, depuis longtemps éveillées et qu'il ne prenait pas la peine de cacher, l'avaient rendu sinon complice (car sa haute dignité ne le lui eût pas permis), du moins partisan avoué de

nos desseins. Ce n'était pas pour nous une mince conquête: car indépendamment de ses autres titres au respect et à l'autorité, il possédait une puissance d'éloquence chaleureuse et persuasive qui enchaînait l'attention et subjuguait le coeur de tous ses auditeurs.

J'eus la satisfaction d'apprendre par le prince Wolchonsky, oncle de mon mari, à son retour de l'armée, qu'un esprit de mécontentement général s'était manifesté parmi les soldats qui jugeaient contraire à toute loi naturelle d'avoir à tourner leurs armes contre leur ancienne alliée Marie-Thérèse, en faveur du roi de Prusse dont ils avaient eu si longtemps à combattre les troupes. Je communiquai ce renseignement à M. Panin ainsi que les dispositions du prince, favorables au moins en apparence. Et depuis il devint évident pour moi que le prince était parfaitement prêt alors à nous aider de son concours.

Chaque jour notre parti voyait grossir ses rangs; mais notre plan ne progressait pas dans la même proportion. Durant cet intervalle, je passais la moitié de mon temps dans la solitude de ma campagne près Pétersbourg; et tandis que je me retirais ainsi de la société de tous mes amis sous le prétexte

d'avoir à surveiller quelques arrangements dans cette habitation, je cherchais à mettre mes idées en ordre et à combiner quelque plan bien pratique et bien solide qui fût en harmonie avec la nature et le but de notre complot.

La campagne dont je viens de parler est située à quelques verstes de la ville, près Krasnoi Kabac; elle faisait partie d'immenses terrains marécageux couverts autrefois d'épaisses forêts de bouleaux que Pierre III avait eu l'idée de diviser par lots entre plusieurs membres de la noblesse. Grâce au drainage et à une culture bien entendue, une grande partie de cette étendue improductive fut convertie par ses riches propriétaires en de belles et fertiles plaines. Le lot qui se trouvait en ma possession avait été accordé d'abord aux généraux holsténois; mais ceux-ci n'ayant pas assez de courage pour tenter d'amender ce terrain, le rendirent, à la requête de l'Empereur, et le laissèrent à la disposition du gouvernement pour quiconque voudrait se déterminer à l'accepter. Entre autres, le dit terrain me fut offert; mais comme mes ressources pécuniaires étaient bornées même pour les frais

les plus ordinaires, et comme j'étais déterminée à éviter toute dépense qui aurait pu peser sur mon mari, je n'éprouvai pas moins d'alarme à l'idée de devenir propriétaire de ce terrain que n'en avaient ressenti les généraux holsténois. Cependant mon père qui m'avait attiré cette offre, désirant beaucoup que je l'acceptasse me proposa de me faire bâtir en ce lieu une maison; et cette promesse dissipa en partie les scrupules qui m'avaient fait hésiter.

Il arriva que vers cette époque se trouvaient à Pétersbourg une centaine de paysans appartenant à mon mari, auxquels il était permis d'employer une certaine partie de l'année pour leur propre compte. Ces bons paysans, remplis de reconnaissance et d'attachement envers un maître aussi libéral qu'indulgent, offrirent de travailler quatre jours dans la nouvelle propriété, et ensuite de venir chacun à son tour et à chaque fête continuer leur oeuvre. Grâce au soin qu'ils prirent de creuser de petits canaux, le terrain exhaussé fut bientôt prêt pour recevoir une maison avec ses dépendances. Mais malgré l'intérêt que je commençais à éprouver pour le premier morceau de terre

que j'eusse pu jamais appeler ma propriété, je ne voulus pas donner un nom à ce domaine jusqu'à ce que je pusse le consacrer par le vocable du saint sous les heureux auspices duquel notre entreprise politique serait couronnée de succès.

Dans une de mes visites à cette campagne, mon cousin le comte Strogonoff m'accompagnait à cheval. Désireuse de m'assurer de quelques changements, j'assayai de marcher à travers ce que je croyais être une verdoyante prairie; mais par malheur je tombai jusqu'aux genoux dans une fondrière. Un refroidissement et une forte fièvre furent la conséquence de cet accident. Pendant ce temps je reçus une lettre très amicale de l'Impératrice qui d'une manière tout-à-fait plaisante fit retomber le blâme de cet accident sur la négligence de mon beau cavalier — le singe, comme elle avait l'habitude de l'appeler; nom auquel il avait autant de droits qu'en peut conférer la laideur unie à une excessive malice. Je voulus répondre à cette lettre, au plus fort de ma fièvre, et je parlai, j'imagine, de mes espérances révolutionnaires et de mes projets, mais dans un style si incohérant, si inintelligible,

avec un tel mélange de vers et de prose, de français et de russe, que l'Impératrice dans un des petits billets qu'elle m'écrivit plus tard, après mon rétablissement, faisant allusion à une chose que j'avais dite, me pria de lui apprendre pendant combien de temps j'avais été douée de l'esprit de prophétie. Pour les expressions de tendre et ardente amitié que ma lettre contenait, elle pouvait en comprendre et sentir l'importance; mais quant au jour où je donnerais un nom à ma propriété, elle avoua qu'il lui avait été impossible de saisir ma pensée. Vers cette époque, Sa Majesté m'écrivit souvent: elle semblait beaucoup plus tranquille, et moins émue des événements que ne l'étaient la plupart de ses amis dont les voeux en faveur d'un heureux et prochain changement étaient infiniment plus ardents que les siens.

Vers ce même temps il se produisit un fait qui en démontrant quelle était la capacité du jugement de l'Empereur, attira sur ce souverain plus de mépris encore que ne lui en avaient valu jusque là ses extravagances.

Sous le précédent règne, la nation Serbe, en grande partie du culte grec, aussi bien

que bon nombre de ses coréligionnaires qui avaient cherché un refuge en Hongrie et dans d'autres contrées soumises à la domination de l'Autriche, envoya une députation à la cour d'Elizabeth. Ces malheureux imploraient sa protection et sollicitaient la concession d'un territoire dans son empire afin d'échapper à la persécution du clergé catholique romain, tout-puissant sous Marie-Thérèse. Sa Majesté, quelles que fussent ses bonnes dispositions envers l'Empire germanique, trouvait dans la force bien autrement grande de ses sentiments religieux un motif pressant d'accéder à cette prière; ayant donc bien accueilli les députés, elle leur accorda quelques excellentes portions de territoire dans les provinces du sud de la Russie. Il leur fut alloué de l'argent pour les aider dans les frais de leur émigration et les mettre à même de former entre eux quelques régiments de hussards. Il advint qu'un de ces envoyés, nommé Horwat, homme artificieux et intrigant, s'étant insinué dans la confiance des nobles sous la surveillance desquels étaient placées les affaires de la colonie nouvelle, s'empara de l'argent consacré à ce service, et, bien loin

de l'appliquer aux besoins de quelques milliers de colons qui s'étaient rendus au lieu de leur destination, le confisqua, et se mit à traiter ses infortunés compatriotes comme autant d'esclaves qu'il était appelé à gouverner.

Ces pauvres opprimés portèrent leurs plaintes devant l'Impératrice qui envoya le prince Mechtchersky pour y faire droit; mais par suite de la maladie et de la mort d'Elizabeth, jointes à d'autres obstacles, l'affaire qui finalement avait été soumise au Sénat demeura sans solution. Aussitôt qu'il eut eu connaissance dud écès de l'Impératrice, Horwat se rendit en toute hâte à Pétersbourg: là, il fit cadeau de deux mille ducats à chacun des gentilshommes, de l'entourage de l'Empereur, qu'il supposait le plus en faveur et le mieux disposés à influencer pour lui Sa Majesté. Il comprit dans sa liste Léon Narishkin, sans autre raison que la grande réputation dont il jouissait comme bouffon; le général Milgounoff et le procureur-général Gleboff. Ces deux derniers parlèrent effrontément à l'Empereur du présent qu'ils avaient reçu, et il leur témoigna sa haute satisfaction pour la franchise de leur

aveu. „Vous êtes de nobles coeurs, dit-il, et si vous me donnez part au gâteau, je me transporterai moi-même au Sénat et rendrai une décision favorable à Horwat.“ Sa Majesté tint parole; et par cette décision elle sanctionna un acte qui priva la Russie de cent mille habitants, lesquels n'attendaient pour suivre la fortune de leurs compatriotes que la certitude de cette protection promise autrefois. Narishkin, pour son malheur, n'avait pas volontairement confessé le cadeau qu'il avait reçu; à cette nouvelle, l'Empereur lui ordonna de rendre la somme que Sa Majesté eut soin de s'approprier pour le punir d'un si méprisable manque de confiance; et, les jours suivants, elle n'eut pas de plus grand plaisir que de demander, par manière de plaisanterie, ce que Narishkin avait fait des deux mille ducats à lui donnés en cadeau par Horwat. Un pareil marché, qui chez un simple particulier semblerait une infamie, fit descendre le souverain à un niveau plus bas que le bouffon, et attira sur les deux parties le mépris et le ridicule dont les couvrirent toutes les classes de la société.

Tout-à-fait à la même époque, une farce

à peine croyable et dans laquelle l'Empereur remplit le principal rôle, fut jouée en présence de tout le régiment des Ismaeloffsky de la garde. Le maréchal Razoumoffsky fut appelé un jour à faire manoeuvrer son régiment devant l'Empereur, en vertu d'un ordre général qui invitait chaque commandant à faire ainsi preuve de son habileté. Après la revue, pendant laquelle le maréchal, bien qu'il ne possédât pas de grands talents militaires, s'était acquitté de sa tâche à la satisfaction de l'Empereur, celui-ci se retirait avec sa suite pour aller dîner, et son humeur était aussi bonne que possible, quand il vit son nègre favori (appelé, je crois, Narcisse) se battant à quelque distance et travaillant furieusement des poings et des pieds. D'abord, l'Empereur fut charmé de ce spectacle; mais quand il s'aperçut que l'antagoniste du nègre était le boueur du régiment, il changea tout-à-coup de contenance et s'écria d'un accent de consternation: „Narcisse est à jamais perdu pour nous;“ Le sens de ces paroles étant inintelligible, le maréchal Razoumoffsky lui demanda quelle était la cause de son affliction „Eh! quoi, dit l'Empereur, ne sentez-vous

pas, vous militaire, qu'il est impossible que j'aie désormais cet homme auprès de moi quand il a eu le malheur et la honte d'être en contact avec un boueur?" Le maréchal, feignant d'entrer dans les idées de l'Empereur, proposa, en donnant à sa physionomie le plus de solennité qu'il put, de laver l'honneur de Narcisse en couvrant le nègre des drapeaux du régiment.

Cette proposition qui semblait devoir rendre la vie à son favori, fut accueillie par l'Empereur avec le plus vif plaisir. Après avoir embrassé Razoumoffsky, il fit appeler Narcisse. „Ne sais-tu pas, dit-il au nègre, que tu es couvert d'infamie, que tu es à jamais perdu pour nous, par suite du malheur que tu as eu d'être touché par un boueur?" Le pauvre diable, encore écumant de rage et ne comprenant pas un mot de ce langage, commença à justifier sa conduite et à protester qu'il avait dû, écoutant son courage, punir le coquin qui l'avait attaqué. Mais quand, sur l'ordre de l'Empereur, on se mit en devoir de le faire passer par trois fois sous les drapeaux du régiment, Narcisse résista si énergiquement à cette opération qu'il fallut que quatre hommes le

tinssent jusqu'à ce que l'oeuvre de purification fût accomplie.

Ce n'était pas tout; car l'Empereur, voulant en outre que quelques gouttes du sang du nègre servissent à laver la tache de son honneur, ne fut pas content que la pointe d'un drapeau n'eût été appliquée à la tête de Narcisse. Les lamentations du pauvre nègre et ses plaintes contre son maître, aussi bien que l'incroyable absurdité de toute cette scène, mirent les officiers à la torture, obligés qu'ils étaient de contenir un fou rire, dont l'accès devenait irrésistible à la vue de la gravité extraordinaire de l'Empereur qui semblait considérer l'oeuvre en perpétration comme indispensable à la réparation de l'honneur de son favori non moins qu'au lustre de sa propre gloire impériale.

Mon père n'était pas en faveur à cette cour; et bien que l'Empereur eût donné quelques marques de respect à mon oncle le Grand-Chancelier, il ne se laissait pas le moins du monde influencer par ses avis politiques. Se comporter chaque matin, à la parade, en caporal-major; faire un bon dîner; boire du vin de Bourgogne; passer

les soirées avec des bouffons et en compagnie d'un certain cercle de dames; exécuter tous les ordres que lui donnait le roi de Prusse, voilà quel était le bonheur, quelle était la gloire de Pierre III; voilà l'abrégé du genre de vie qu'il mena durant les sept mois qui constituèrent son règne. La grande entreprise qu'il avait en vue était de reprendre au roi de Danemark un bout de terrain qu'il croyait être sien; et à cet égard son impatience était telle, qu'il s'était promis de ne pas s'arrêter dans l'entreprise jusqu'à ce qu'il l'eût menée à bonne fin.

CHAPITRE V.

La cour quitte Péterhoff. — Mécontentement de la garde. — Calme effrayant. — Le mémorable 27 Juin. — Arrestation d'un conspirateur. — Ses résultats inattendus. — Accident plus utile que les plans pour faire réussir une conjuration. — Vivacité d'action de la princesse Daschkoff. — Accélération de la catastrophe. — Visite du jeune Orloff à la princesse. — Heureuse prévoyance de la princesse qui avait fait préparer une voiture et qui presse l'Impératrice de se montrer immédiatement dans la capitale. — Succès de l'entreprise. — L'Impératrice Catherine proclamée chef de l'empire. — La princesse se rend au palais. — Leur entrevue. — L'Impératrice raconte sa fuite de Péterhoff. — L'Impératrice et la princesse en uniforme militaire. — Une femme sénateur. — Soins prudents de la princesse. — Revue des troupes. — Retour de l'Impératrice à Péterhoff.

Le départ de la cour pour Péterhoff et Oranienbaum, qui eut lieu vers le commencement de l'été, me rendit autant de loisir que j'en pouvais désirer; et comme par là je me trouvais délivrée des soirées de l'Empereur, je ne fus pas fâchée de rester en ville. Vers cette époque, un grand nombre d'entre les gardes craignant d'être tout à coup embarqués pour le Danemark, laissèrent paraître des symptômes manifestes de chagrin et d'effervescence; ils commençaient à faire circuler le bruit que la vie de l'Impératrice

était en danger, afin de presser le moment où leurs services pourraient être requis à Pétersbourg. En conséquence, j'autorisai quelques-uns des officiers qui étaient dans notre confidence, à apprendre à ces soldats qu'ils surveillaient de près et avaient peine à contenir, que j'étais en relations journalières avec l'Impératrice, et que je m'engageais à les avertir de l'instant favorable pour agir, à quelque temps qu'il arrivât.

A tous autres égards, les choses restèrent dans un calme sinistre jusqu'au 27 Juin, jour à jamais mémorable dans les annales de ma patrie, — jour durant lequel la lutte de l'espérance et de la crainte, de l'angoisse et du transport fit palpiter le coeur de chaque conspirateur. Quand je réfléchis aux événements de cette importante journée, à la révolution glorieuse qu'accomplirent sans un plan déterminé et avec des moyens si peu proportionnés à un tel résultat, des personnes dont les projets et les opinions relativement au but étaient aussi opposés et discordants que l'étaient leurs caractères mêmes; car la plupart d'entre eux se connaissaient à peine les uns les autres, et l'on ne pouvait guère songer à les classer ensemble, puis-

qu'ils n'avaient rien de commun qu'une idée dominante qui fut couronnée par l'événement de ce jour d'un plus ample succès qu'on n'en peut espérer d'ordinaire des plans les plus sages et le mieux concertés; quand je réfléchis à tout cela, il m'est impossible de ne pas reconnaître la main de la divine Providence qui guida et fit réussir une entreprise d'ailleurs si vague et si défectueuse. Si les chefs de complots voulaient bien avouer tout simplement combien ils doivent à la chance et à l'opportunité pour le succès de leurs projets, ils rabattraient beaucoup de leurs hautes prétentions sur la portée de leur mérite. Pour moi, j'avoue humblement que tout en ayant été la première à envisager en face l'issue probable de notre conspiration, c'est-à-dire la chute d'un souverain incapable de régner, cependant ni mes lectures historiques ni l'ardente imagination de mes dix-huit ans ne pouvaient m'offrir l'image de ces événements telle que la réalité la déroula en quelques heures sous nos yeux.

Dans l'après-midi du 27 Juin, Grégoire Orloff vint m'annoncer l'arrestation du capitaine Passik. Ce dernier, ainsi que Bredichin,

était venu la veille au soir m'avertir du danger que nous faisait courir l'extrême impatience des soldats et particulièrement des grenadiers qui, accordant pleine créance aux bruits en circulation relativement à l'Impératrice, parlaient ouvertement contre Pierre III et demandaient à grands cris à marcher contre les troupes holsténoises à Oranienbaum. Afin de calmer les appréhensions de ces deux gentilshommes qui paraissaient au comble de l'alarme, aussi bien que pour leur montrer combien peu je m'effrayais du péril qui se dressait devant nous, je les invitai à donner de nouveau à leurs soldats et comme venant de moi, l'assurance que j'avais tous les jours des nouvelles de l'Impératrice; qu'elle était en parfaite sûreté et vivait à Péterhoff sans aucune espèce de contrainte; qu'il était absolument nécessaire que la troupe se tînt tranquille et soumise aux ordres; qu'autrement, l'instant favorable pour agir n'arriverait jamais. Passik et Bredichin ne perdirent pas un moment pour transmettre ces injonctions à leurs soldats; mais dans la confusion et le tumulte qui régnaient, notre secret vint à la connaissance de Voicikoff, major dans les gardes Préobra-

ginsky; ce qui fut la cause de l'arrestation immédiate de Passik; cet incident en apparence de mauvais augure et en réalité du plus heureux, précipita la découverte mais aussi la réussite de notre complot.

Lorsque Orloff vint m'apporter la nouvelle de cette arrestation dont il ne connaissait pas plus le motif que les détails, M. Panin était avec moi: soit par suite de son flegme naturel et de son caractère enclin à la temporisation, soit parce qu'il voulait me cacher le péril qu'il entrevoyait, il sembla attacher à cet événement bien moins de sérieux et d'importance que moi et il en parla avec un grand sang-froid, ce n'était probablement, dit-il, que la conséquence de quelque infraction dans le service. Au contraire, je le considérai comme le signal des mesures décisives, et bien que je ne pusse faire partager cette idée à M. Panin, je priai Orloff de se rendre immédiatement aux barraques du régiment et là de prendre des renseignements sur l'arrestation de Passik, afin de savoir s'il était détenu comme criminel d'Etat, ou simplement arrêté pour un manquement à la discipline militaire. Dans le premier cas, Orloff devait revenir chez moi avec tous

les détails qu'il aurait pu se procurer, et dépêcher son frère à M. Panin avec une semblable commission.

Dès que Orloff fut parti, je renvoyai mon oncle Panin, sous prétexte que j'avais besoin de repos. Mais à peine se fut-il éloigné, que je me couvris d'un large vêtement d'homme; sous ce déguisement, je me rendis à pied à la maison de Rasloffleff.

Je n'avais pas fait encore beaucoup de chemin quand j'aperçus un homme à cheval, courant au grand galop et qui semblait se diriger vers moi. Je ne sais comment je me figurai que c'était l'un des Orloffs, n'ayant jamais connu aucun d'eux sauf Grégoire; mais j'étais tellement persuadée qu'il en devait être ainsi, que j'eus le courage de comprimer l'impétuosité de sa course en l'appelant de ce nom. Le cavalier s'arrêta court et ayant appris quelle était la personne qui s'était adressée à lui: „Je venais vous informer, princesse, dit-il, que Passik est arrêté comme prisonnier d'Etat; qu'il est gardé par quatre sentinelles à sa porte et deux à chaque croisée de la chambre. Mon frère est allé communiquer cette nouvelle à M. Panin, et je viens de l'annoncer

à Rasloffleff." — „Et ce dernier, dis-je, est-il très alarmé de la nouvelle?" — „Passablement, répondit-il; mais pourquoi, Madame, restez-vous dans la rue? Souffrez que je vous reconduise chez vous." — „Ici, répliquai-je, nous sommes moins observés que nous ne le serions dans ma maison, exposés à la curiosité des domestiques. Mais actuellement, il suffit de quelques mots. Allez dire à Rasloffleff, à Lassounsky, à Tchertkoff et à Bredichin de courir sans perdre une minute à leur régiment des gardes Ismaeloffsky et de rester à leur poste pour recevoir l'Impératrice aux faubourgs de la ville. Puis vous, Monsieur, ou bien l'un de vos frères, filez comme l'éclair jusqu'à Péterhoff et priez de ma part l'Impératrice de se monter immédiatement dans une chaise de poste qu'elle trouvera toute prête et de se faire conduire au quartier des Ismaeloffsky lesquels attendent le moment pour la proclamer leur souveraine et l'escorter dans sa capitale. Dites-lui que l'expédition est d'une telle importance, que je n'ai pas voulu retarder ce message, fût-ce de quelques moments, pour revenir l'écrire chez moi; mais que, en pleine rue, je vous ai conjuré de courir

et de hâter son arrivée par un avis donné de vive voix. J'irai peut-être, ajoutai-je, au-devant d'elle."

Quant à la chaise de poste dont j'ai parlé, je dois dire ici que, la veille au soir, après la visite de Passik et de Bredichin, jugeant probable, sur le récit qu'ils m'avaient fait de l'impatience des soldats, que ceux-ci n'attendraient pas qu'on leur donnât l'ordre d'agir, j'avais écrit à Mme Schkourin, femme du valet de chambre de l'Impératrice, la priant d'envoyer à son mari, à Péterhoff, sa voiture attelée de quatre chevaux de poste. Je lui marquais mon désir que cette voiture pût être mise à la disposition de l'Impératrice, dans le cas où la présence de Sa Majesté à Pétersbourg serait tout-à-coup nécessaire. Je savais en effet combien il serait difficile, sinon impossible, dans une telle occurrence, de se procurer une des voitures de la cour sans que le fait parvînt à la connaissance de M. Ismaeloff, grand-maître de la maison Impériale, l'un de ceux peut-être qui se prêteraient le moins à la fuite de Sa Majesté. M. Panin, qui continuait de considérer la catastrophe d'une révolution comme aussi éloignée qu'incer-

taine, s'amusa beaucoup de cet acte de prévoyance, où il ne vit qu'une mesure de précaution un peu trop précipitée. Quoi qu'il en soit, si cette précaution eût été négligée, Dieu seul sait si jamais nos espérances se fussent réalisées.

Après avoir renvoyé Orloff, je retournai chez moi, dans une agitation de coeur et d'esprit qui ne me disposait guère à prendre du repos. J'avais commandé pour le soir un costume d'homme à ma taille; mais le tailleur ne l'avait pas envoyé encore. Ce fut pour moi un grand désappointement comme si, faute d'un costume d'homme, mes plans devaient échouer et mes mouvements être gênés. Afin de me soustraire aux soupçons ou à la curiosité de mes gens, je me mis au lit. Une heure après, je tressaillis au bruit d'un coup retentissant appliqué à la porte de la rue. M'élançant de mon lit et passant dans la pièce contiguë, j'ordonnai qu'on fît entrer, quelle que fût la personne qui me demandait. Un étranger parut et s'annonça lui-même comme le plus jeune des Orloffs. Il venait, dit-il, me demander s'il n'était pas trop tôt pour envoyer un message à l'Impératrice à qui l'on cau-

serait une alarme inutile par un appel prématuré à Pétersbourg.

Je ne pus en entendre davantage. Mon indignation ne connut pas de bornes, et je n'essayai pas de modérer la rage que j'éprouvais contre tous ces frères pour s'être permis (comme je le dis dans un langage peu gracieux) d'hésiter sur l'accomplissement des ordres que j'avais donnés à Alexis Orloff. „Vous avez déjà, lui dis-je, perdu le temps le plus précieux. Et quant à votre crainte d'alarmer l'Impératrice, laissez Sa Majesté venir évanouie à Pétersbourg plutôt que de l'exposer au risque de passer sa vie en prison ou de partager l'échafaud avec nous. En conséquence, dites à votre frère de courir en toute hâte à Péterhoff et d'amener en ville l'Impératrice sans perdre un moment, de peur que Pierre III n'ait le temps et la chance de recevoir quelque avis et, en la devançant, de prévenir l'événement que le Ciel même produit pour sauver notre pays aussi bien que l'Impératrice."

Il parut frappé de la vivacité de mon langage, et me quitta en me donnant l'assurance que son frère allait exécuter immédiatement mes ordres.

Lui parti, je tombai dans les plus sombres réflexions. Livrée à ces pensées accablantes, à peine se présentait-il à mon esprit une image qui ne fût de la nature la plus terrible. J'eusse voulu sortir et aller au-devant de l'Impératrice: mais le manque d'habits d'homme dont j'ai déjà parlé était comme un mauvais sort qui me condamnait à la solitude et à l'inaction dans ma chambre. Cependant mon imagination, toujours en travail, anticipait par moments le triomphe de l'Impératrice et tout le bonheur qui devait en résulter pour ma patrie; mais bientôt à ces douces illusions succédaient d'autres visions qui me faisaient frissonner d'horreur. Au moindre bruit, je tressaillais; Catherine — cette idole de mon coeur — m'apparaissait pâle, défigurée, mourante . . . C'était notre imprudence peut-être qui l'avait perdue!

Cette terrible nuit qui me sembla avoir la durée de toute une vie de souffrance, s'écoula enfin: mais comment décrire le transport avec lequel je saluai cette heureuse matinée où m'arriva la nouvelle que l'Impératrice était entrée dans la capitale et avait été proclamée chef de l'Empire par les Ismaeloffsky, qui l'accompagnaient

en ce moment à l'église de Kazan, suivis du reste de la troupe et des citoyens également pressés de lui prêter le serment de fidélité!

Il était six heures. J'ordonnai à ma femme de chambre de m'apporter des vêtements de gala, et je me hâtai de sortir pour me rendre au Palais d'hiver où je pensais que Sa Majesté devait avoir fixé sa résidence. Il serait difficile de dire combien j'eus de peine à en approcher. Le palais était tellement entouré; chacun des abords était si bien bloqué par les soldats qui étaient accourus de toutes les parties de la ville et s'étaient joints à la garde, que je fus obligée de descendre de ma voiture, et de tâcher de faire le reste du chemin à pied en perçant la foule. Mais je n'eus pas été plus tôt reconnue par quelques officiers et soldats, que je me trouvai enlevée du sol et rapidement portée par dessus la tête de tous ceux qui étaient devant moi; ce n'était qu'une acclamation; tous me saluaient comme leur amie commune, tous me donnaient mille bénédictions. Enfin j'arrivai saine et sauve dans une antichambre, avec le vertige dans la tête, une manchette déchirée, ma robe en lambeaux, toute ma toilette dans le plus

grand désordre: je fis donc une entrée triomphante en me précipitant à la rencontre de Sa Majesté. Bientôt nous fûmes dans les bras l'une de l'autre. „Dieu soit loué!“ tels furent les seuls mots que nous pûmes proférer dans le premier moment.

Alors elle me raconta sa fuite de Péterhoff; les appréhensions, les espérances qu'elle avait tour à tour éprouvées avant la crise. Je l'écoutais avec des battements de coeur, et je lui parlai ensuite des heures d'anxiété que je venais de passer, anxiété d'autant plus cruelle que je me sentais hors d'état, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, d'aller à sa rencontre et de suivre par mes propres yeux les phases de son destin et celles de la bonne ou de la mauvaise fortune de l'Empire. Nous nous embrassâmes de nouveau cordialement; et jamais mortel n'éprouva un bonheur aussi plein, aussi complet que l'était le mien en ce moment! Bientôt après, je fis observer à Sa Majesté qu'elle portait le ruban de Ste. Catherine, et n'avait pas pris encore celui de St. André, l'ordre le plus élevé en Russie et qu'aucune femme n'a le droit de recevoir, mais dont elle était la grande-maîtresse en sa qualité de sou-

veraine régnante. Je courus vers M. Panin lui emprunter son ruban bleu que je passai par dessus l'épaule de l'Impératrice, et ayant reçu d'elle les insignes de sa Catherine qu'elle venait de détacher, je les mis dans ma poche, sur le désir que m'en exprima Sa Majesté.

Après un léger repas, l'Impératrice proposa de marcher sur Péterhoff à la tête des troupes, et elle me désigna pour l'accompagner dans cette expédition. Ayant eu l'idée de se revêtir à cet effet d'un uniforme des gardes, elle en emprunta un au capitaine Talitzen; et moi, suivant son exemple, je fis le même emprunt au lieutenant Pouschkin, ces deux jeunes officiers étant à peu près de notre taille. Ces costumes, soit dit en passant, étaient l'ancien uniforme national des Préobraginsky de la garde, tel qu'il avait été porté depuis le temps de Pierre Ier, jusqu'au jour où il fut remplacé par l'uniforme prussien que Pierre III avait introduit. Et, c'est une circonstance digne de remarque, à peine ce matin l'Impératrice était-elle entrée à Pétersbourg, que les gardes, comme s'ils en avaient reçu l'ordre, ayant dépouillé leur costume étranger, re-

parurent du premier au dernier avec l'ancien uniforme de leur pays.

L'Impératrice s'étant retirée pour faire ses préparatifs de voyage, je retournai chez moi afin de faire subir à ma toilette les changements nécessaires pour accompagner Sa Majesté. Quand je revins au palais, l'Impératrice, à ce que j'appris, tenait un conseil au sujet des proclamations qui devaient être lancées. Elle était entourée de ceux des sénateurs qui se trouvaient alors dans la capitale, et assistée de Teploff qu'on avait appelé pour remplir les fonctions de secrétaire.

Comme la nouvelle de la fuite de l'Impératrice et des événements qui s'étaient accomplis à Pétersbourg, devait être maintenant parvenue à Oranienbaum, il me vint à la pensée que Pierre III, écoutant pour une fois quelque conseil ferme et sensé, pourrait faire un mouvement rapide afin de réprimer la révolte de ses troupes et paraître promptement devant St. Pétersbourg. Je résolus sous l'impression même du moment de communiquer aussitôt cette idée à l'Impératrice. Les deux officiers, de garde à la porte de la salle du conseil, surpris peut-

être par la vivacité avec laquelle je m'avançais sans la moindre hésitation, ou bien me supposant porteur de quelque passe privilégiée supérieure au contre-seing sans lequel ils avaient ordre de ne laisser entrer personne, ouvrirent la porte et me permirent de pénétrer dans la salle. Je m'approchai vivement de Sa Majesté et lui glissai à l'oreille la pensée qui m'avait fait accourir, la suppliant de prendre toutes les mesures possibles contre l'arrivée de Pierre III. Teploff fut aussitôt invité à rédiger un oukase et à en envoyer copie avec d'autres instructions à deux détachements qui reçurent l'ordre d'occuper les deux entrées de la ville du côté de l'eau, seuls points qui fussent dégarnis. L'Impératrice comprenant aisément la surprise que mon apparition causait à ces vénérables sénateurs dont pas un ne me reconnaissait sous mon costume militaire, leur apprit qui j'étais et leur dit en outre qu'elle était redevable à mon amitié, à mon dévouement toujours actif, de l'idée d'une précaution très nécessaire en ce moment et qu'on avait entièrement négligée. Alors, d'un accord unanime, les sénateurs se levèrent pour me saluer, marque de respect qui me

fit rougir et que j'était fort en peine de reconnaître, tant elle me semblait peu due à la personne qui avec la tournure d'un jeune homme en uniforme militaire s'était introduite dans leur sanctuaire et avait avec si peu de déférence pour eux chuchoté à l'oreille de l'Impératrice.

Bientôt après, quand le conseil fut terminé et qu'on eut donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la capitale, nous montâmes à cheval et sur notre route pour nous rendre à Péterhoff, nous passâmes en revue douze mille hommes de troupes outre les volontaires dont le nombre allait sans cesse croissant.

A Krasnoi Kabac, c'est-à-dire à dix verstes de Pétersbourg, nous fîmes une halte de quelques heures pour laisser reposer les troupes qui depuis douze heures étaient sur pied. Nous-mêmes nous avions besoin de repos; pour ma part, durant les quinze dernières nuits j'avais à peine fermé l'oeil. Quand nous entrâmes dans ces misérables petites chaumières, Sa Majesté me proposa de nous coucher avec nos habits dans l'unique lit qui se trouvait là. Ce lit, malgré sa saleté, était pour mes membres brisés un luxe que je n'eus garde de refuser. Nous nous

étions à peine installées dans ce lit, au-dessus duquel j'avais eu d'abord la précaution d'étendre un large manteau emprunté au colonel Carr, lorsque j'aperçus une petite porte derrière l'oreiller de l'Impératrice. Ne sachant sur quoi cette porte donnait, je demandai la permission d'aller m'assurer par moi-même s'il n'y avait aucun danger; et ayant reconnu que la dite porte ouvrait par un couloir étroit et sombre sur la cour extérieure, je plaçai deux sentinelles pour la garder, avec l'ordre de ne pas s'éloigner de cet endroit sans ma permission. Cela fait, je retournai auprès de l'Impératrice que je trouvai en train d'examiner quelques papiers; et comme nous ne pouvions dormir, elle me lut le texte des proclamations qu'elle voulait publier. Nous eûmes aussi le temps de délibérer sur ce qu'il restait à faire. Notre coeur était plein de joyeux pressentiments qui désormais avaient à peu près chassé toute crainte de danger.

CHAPITRE VI.

Mouvements de Pierre III. — Son indécision. — Son départ pour Cronstadt à l'effet de s'emparer de la flotte. — Il est prévenu par l'Impératrice. — Il fait des ouvertures d'abdication. — Conduite du Grand-Chancelier. — L'Empereur se rend prisonnier. — Il est mené au château de Ropsha. — Il déclare son abdication. — Grégoire Orloff. — Sédition des soldats comprimée par la princesse. — La princesse fait une découverte pénible au sujet d'Orloff et de l'Impératrice. — Retour à St. Pétersbourg. — Entrée dans la capitale. — Scène extraordinaire. — Entrevue de la princesse avec son père et sa famille. — Elle retourne au palais. — Elle reçoit l'ordre de Ste. Catherine. — Conversation avec l'Impératrice. — Récompense offerte à la princesse. — Scène comique dans le palais.

Cependant Pierre III, refusant de suivre les conseils du maréchal Munich, ne pouvait se résoudre à rien. Il allait et venait entre Péterhoff et Oranienbaum jusqu'à ce que, voyant qu'il n'en était pas plus avancé, il céda enfin aux instances de ses amis et partit pour Cronstadt afin de se rendre maître de la flotte. Mais l'Impératrice n'avait pas méconnu l'importance qu'il y avait pour elle à s'en assurer la possession. Déjà elle avait envoyé avec ses pleins pouvoirs l'amiral Talitzen qui voyant l'Empereur

s'approcher du rivage de Cronstadt, place dont il avait déjà pris le commandement, ne lui permit pas de débarquer. L'infortuné Pierre, forcé ainsi de s'en retourner à Oranienbaum, envoya le général Ismaeloff à l'Impératrice avec les ouvertures les plus humbles et l'offre d'abdiquer.

Le porteur de ces propositions nous rencontra en marche vers Péterhoff; et combien il différait de langage et d'attitude avec mon oncle le Grand-Chancelier qui s'était présenté devant l'Impératrice au moment même où nous quittions la ville! Ce dernier était venu présenter ses remontrances à l'Impératrice, au sujet de ses actes; mais comprenant l'inutilité de ses arguments, il se retira en refusant de prêter le serment de fidélité. „Soyez sûre, Madame, dit-il avec la dignité calme d'une grande âme, que jamais je ne chercherai à nuire à votre gouvernement ni par mes paroles ni par mes actions; et pour vous prouver combien cette déclaration est sincère, chargez un de vos officiers les plus dévoués du soin de surveiller ma maison; mais jamais, tant que l'Empereur continuera d'exister, je ne trahirai le serment que je lui ai prêté."

Il était impossible de ne point admirer la conduite de mon respectable oncle qui dans cette circonstance n'obéit qu'à une stricte règle de devoir envers un prince dont il n'avait jamais recherché la faveur et dont les actes avaient été loin de lui inspirer de la confiance en son gouvernement; car mon oncle les avait observés avec peine, et s'était plus d'une fois alarmé sérieusement des conséquences qu'ils pouvaient entraîner.

Sa Majesté renvoya le général Ismaeloff à Pierre III en le conjurant de conseiller à l'Empereur de se remettre à elle pour prévenir l'incalculable désordre qui pourrait naître d'une conduite différente, et lui promettant de ne négliger aucun effort pour rendre son existence aussi agréable que possible dans la résidence qu'il se choisirait à une certaine distance de Pétersbourg.

Au moment où nous atteignions le couvent de la Trinité, le vice-chancelier prince Galitzin arriva avec une lettre de l'Empereur. La foule qui nous accompagnait s'augmentait à chaque instant des gens qui accouraient de tous côtés vers nous.

Aussitôt après notre arrivée à Péterhoff, on nous annonça que Pierre III, accom-

pagné des généraux Ismaeloff et Goudovitch, était rentré au palais et qu'il offrait de se rendre. Il fut conduit sans être vu de personne dans un appartement écarté où on lui servit à dîner. Il choisit pour sa résidence future le château de Ropsha qui lui avait appartenu lorsqu'il était Grand-Duc. C'est là qu'il fut transporté immédiatement sous l'escorte d'Alexis Orloff qui avait pour commandants après lui le capitaine Passik, le prince Théodore Bariatinsky et M. Baskakoff, lieutenant dans les Préobraginsky; c'était à ce dernier que l'Impératrice avait confié la garde de la personne de l'Empereur.

Je ne vis point Pierre III en cette occurrence, bien que cela m'eût été facile; mais ceux qui le virent m'assurèrent qu'il paraissait médiocrement affecté du changement de sa fortune. Avant de quitter Péterhoff, il écrivit deux ou trois petits billets à l'Impératrice. Dans un de ces billets que j'eus occasion de lire, il énonçait son abdication en termes clairs et précis; et après avoir nommé quelques personnes de qui il désirait être accompagné, il parlait des approvisionnements nécessaires pour sa table, et dans le nombre il n'avait pas oublié de

stipuler une abondante allocation de vin de Bourgogne, de pipes et de tabac.

Mais en voilà assez sur le compte de ce prince infortuné que la nature avait formé pour la condition la plus vile, et que malheureusement la fortune plaça sur un trône. Bien qu'il ne fût pas positivement vicieux, sa faiblesse d'esprit, son défaut d'éducation, son penchant naturel pour tout ce qui était bas et grossier, eussent pu, s'il avait continué de régner, faire fondre autant de maux sur son peuple que les habitudes du vice le plus effréné.

Durant toute cette journée, et même toute la soirée précédente j'avais à peine goûté un moment de repos; mais mon cœur, mes affections étaient trop puissamment mêlés aux événements qui venaient de s'accomplir, pour que je ressentisse la moindre fatigue. Je n'en éprouvai qu'en cessant mon rôle actif. Toute cette soirée se passa pour moi en allées et venues, tantôt à une extrémité du palais, tantôt à une autre, tantôt parmi les gardes qui étaient postés aux diverses entrées. A ce propos, comme je m'en revenais de chez la princesse de Holstein, parente de l'Impératrice, rapportant une demande

qu'elle avait faite pour obtenir de voir Sa Majesté, quel fut mon étonnement d'apercevoir Grégoire Orloff couché de son long sur un sopha dans une des salles! (Il avait, à ce qu'il paraît, une contusion à la jambe.) Devant lui était une grande quantité de papiers qu'il était en train d'ouvrir. Dans le nombre je reconnus des papiers d'Etat, émanant du Conseil suprême tels que j'en avais vu dans les mains de mon oncle sous le règne de l'Impératrice Elizabeth. Je lui demandai, d'un ton de surprise, ce qu'il faisait là? „L'Impératrice, répondit-il, m'a ordonné d'ouvrir ces papiers." — „C'est impossible, répliquai-je; Sa Majesté ne peut vouloir qu'ils soient ouverts jusqu'à ce qu'elle ait nommé officiellement des personnes chargées de ce soin: et ni vous ni moi, j'en suis sûre, nous n'avons de titres suffisants pour remplir une semblable tâche."

Juste en ce moment nous fûmes interrompus par la nouvelle que les soldats, campés autour du palais s'étaient, sous l'aiguillon de la soif et pour réparer les fatigues de la journée rués dans les caves, et qu'ils travaillaient à vider les tonneaux de vin de Hongrie, prenant ce vin pour une sorte

d'hydromel, la boisson ordinaire du pays. Je sortis immédiatement pour leur faire des remontrances sur cette infraction au bon ordre; et, à ma vive satisfaction non moins qu'à ma grande surprise, (car dans ce désordre les mutins avaient entièrement méconnu l'autorité de leurs officiers), ma harangue fut couronnée d'un succès tel, que les soldats jetant sur le sol tout le vin qui restait dans leurs chapeaux, se mirent à rouler les barriques et à les remettre en place, se contentant d'aller étancher leur soif au plus proche ruisseau. Je leur distribuai tout l'argent que j'avais sur moi; et ensuite je retournai mes poches pour montrer aux soldats que mon désir de les récompenser était pour le moins égal à mes moyens. Je leur promis, en outre, qu'à notre arrivée à Pétersbourg les tavernes seraient ouvertes à deux battants et qu'ils y boiraient autant qu'ils voudraient aux frais de la Couronne. Cette sorte de rhétorique flattait singulièrement leurs goûts; ils se dispersèrent donc dans les meilleures dispositions d'esprit.

La circonstance que je rapporte ici me rappelle ce que j'ai lu dans plusieurs pamphlets où l'on disait que j'avais reçu de l'ar-

gent de l'Impératrice et des cours étrangères pour travailler à nos projets de révolution; et je profite de l'occasion présente pour démentir cette assertion. Jamais je ne demandai, jamais je ne reçus un seul rouble de Sa Majesté; et bien que des ouvertures de crédit illimité me fussent faites de la part de l'ambassadeur de France, je répondis toujours qu'à mon avis il ne fallait pas que des subsides étrangers servissent à faire réussir notre révolution.

Comme je passais, pour me rendre auprès de l'Impératrice, par cette même chambre où Grégoire Orloff était étendu sur le sopha, je remarquai machinalement une table garnie de trois couverts. Le dîner ayant été annoncé, Sa Majesté m'invita à le partager et m'emmena dans cette chambre. En y entrant je vis avec beaucoup de peine que la table avait été tirée vers le meuble sur lequel était couché Orloff. Ce sentiment parut si fortement empreint sur ma physionomie, que Sa Majesté en fit peut-être l'observation, car elle me demanda ce que j'avais. „Rien, répondis-je; sauf le manque de sommeil depuis quinze nuits et un excès de fatigue."

Alors elle m'engagea à me joindre à elle

pour chapitrer Orloff qui avait témoigné l'envie de quitter le service militaire. „Concevez donc, dit-elle, quel air d'ingratitude cela aurait si je lui permettais de se retirer.“ Je crois bien que ma réponse ne fut pas tout-à-fait ce qu'elle attendait; je me bornai à lui faire observer qu'ayant à disposer, en sa qualité de souveraine, de tant de moyens de récompense, il était inutile qu'elle contrariât ses voeux.

Pour la première fois il s'éleva dans mon esprit une conviction, à laquelle s'associèrent les idées les plus pénibles, les plus humiliantes. Il devint évident pour moi qu'il y avait une liaison entre eux.

Après notre repos et le départ de Pierre III, nous retournâmes à St. Pétersbourg. En route, nous restâmes deux heures à une maison de campagne appartenant au prince Kourakin: là l'Impératrice et moi nous nous reposâmes encore ensemble dans le seul lit que contînt la maison. De là nous nous rendîmes à Katerinhoff où notre arrivée fut saluée par un immense concours de gens qui étaient venus se ranger de notre côté, dans le cas où l'on aurait eu une affaire avec les Gardes holsténois, étrangers des

plus impopulaires, des plus odieux à la nation.

Mais il me serait impossible de décrire exactement, en termes à la hauteur du sujet, la scène qui suivit. Quand nous entrâmes dans la Capitale et la traversâmes en cortége triomphal, chaque rue, chaque croisée était comble de spectateurs dont les voix déchiraient l'air en appelant les bénédictions du ciel sur l'Impératrice, tandis que les musiques de tous les régiments et les cloches de toutes les églises sonnant à pleine volée, augmentaient le joyeux tumulte qui accompagnait la cavalcade. Les portes de ces édifices sacrés étaient grandes ouvertes; et dans le fond de la perspective des arceaux, on apercevait des groupes de prêtres debout à leurs autels illuminés, et prêts à consacrer l'allégresse publique par les cérémonies de la religion.

Quelque animée et imposante que fût la scène qui se passait autour de moi et dont je puis donner à peine une faible idée, elle était éclipsée par la vivacité de mes pensées. Pleine d'enthousiasme et de dévouement, je marchais à cheval à côté de l'Impératrice, réfléchissant aux bénédictions célestes qui

avaient couvert cette révolution que n'avait pas souillée une seule goutte de sang, et je voyais en ce moment dans cette oeuvre du ciel non-seulement une bonne souveraine, mais de plus une amie adorée, que le succès de ma tentative avait aidée à sortir d'un périlleux état de dépendance et à monter sur le trône pour commander à ma bien-aimée patrie.

En arrivant au vestibule du palais d'été, je me sentis épuisée par la rapide succession de tant d'événements; et désireuse au plus haut degré d'apprendre l'impression qu'ils avaient produite sur mon père et mon oncle, aussi bien que sur mon enfant, je priai Sa Majesté de me prêter à cet effet son carrosse de voyage qui nous suivait, et ayant obtenu cette faveur à la condition de revenir le plus tôt possible, je me rendis d'abord à la maison de mon oncle; c'était le point le plus rapproché. Je trouvai cet homme si respectable parfaitement d'accord avec lui-même, — c'est-à-dire calme et aussi digne que jamais. Il parla de la chute de Pierre III comme d'un événement auquel il s'était attendu; mais dans le cours de la conversation il insista principalement sur le danger

d'accorder une confiance trop aveugle à l'amitié des souverains qui, à bien des égards, dit-il, ne saurait être jugée avec vraisemblance durable et sincère. Il parlait ainsi, m'assura-t-il, d'après sa propre expérience: il avait vu que les plus purs motifs et la conduite la plus noble n'étaient point de sûrs préservatifs contre les effets empoisonnés de l'envie et de l'intrigue, même sous un souverain qui lui était reconnaissant de ses services et auquel il avait été dévoué depuis ses plus tendres années.

En quittant cet excellent oncle je me rendis à la maison de mon père. Je la trouvai, à ma grande surprise, occupée par un détachement d'une centaine de soldats. Ce fait provenait du zèle malencontreux d'un M. Kakavinsky, lequel avait été envoyé pour protéger la maison contre les attaques de gardes avinés dont les barraques étaient situées dans le voisinage immédiat; mais ayant conçu quelques craintes au sujet du nombreux domestique de mon père, le dit officier avait de sa propre autorité appelé tous ces soldats à son aide, bien qu'il sût en même temps qu'on n'en avait pas laissé en ville, quand l'Impératrice s'était rendue

à Péterhoff, plus que le compte absolument nécessaire pour la garde du palais et celle du Grand-Duc. Justement se présenta devant moi un homme que je reconnus pour être un sergent aux ordres de M. Valdkoffsky, lieutenant-colonel des gardes, le même à qui avait été confié le commandement des troupes à St. Pétersbourg. Cet homme venait demander une trentaine de nos soldats pour relever ceux de leurs camarades de service qui, grâce à l'extravagance de Kakavinsky avaient été de garde le double du temps ordinaire. J'exhortai donc Kakavinsky à se conformer immédiatement à cet ordre; et comme je traversais la maison, trouvant une sentinelle à la porte de chaque chambre, je lui représentai, combien il avait outrepassé les instructions de Sa Majesté qui l'avait placé en ce lieu pour protéger mon père et non pour le surveiller comme un coupable soupçonné de haute trahison. Puis m'adressant aux soldats, je leur dis qu'on leur avait bien à tort imposé cette corvée, et que s'il en restait dix ou douze d'entre eux, ce serait bien suffisant jusqu'à nouvel ordre.

Mon père me reçut sans aucune expres-

sion de colère ou de blâme. Il m'entretint du chagrin que lui avait causé la mesure dont je viens de parler, et de la médiocre satisfaction qu'il avait ressentie en recevant sous son toit ma soeur la comtesse Elizabeth. Afin de le mettre à l'aise sur le premier point, je l'assurai que la surveillance en question ne provenait que de l'absurdité de Kakavinsky qui avait mal compris les ordres, et lui affirmai qu'avant la nuit on retirerait les soldats jusqu'au dernier. Sur le second point, je le conjurai de réfléchir à la situation difficile de ma soeur, situation qui en ce moment faisait de la maison paternelle non-seulement son unique asile sûr, mais encore son asile naturel. Bientôt, ajoutai-je, la protection que vous lui accordez aujourd'hui aura cessé d'être nécessaire; et alors, si tel est votre désir mutuel, vous pourrez vous séparer sans blesser en rien les convenances.

Ma visite à mon père, de même que celle que j'avais faite à mon oncle, dut être courte; car j'avais promis de ne pas tarder à revenir auprès de l'Impératrice, et j'avais encore à me rendre chez moi pour voir ma fille et déposer mon costume militaire. Mon

père eut beaucoup de peine à se séparer de moi; et ce ne fut pas sans difficulté que j'obtins de lui la permission de voir ma soeur avant de quitter la maison. Il n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour elle, et ses sentiments à cet égard, quels qu'ils fussent, n'avaient guère été modifiés par le dédain qu'elle lui témoigna à partir des premières semaines du dernier règne qui fut si court, ni par l'abandon où cette conduite l'avait fait tomber à la cour.

A peine fus-je entrée dans la chambre de ma soeur, qu'elle commença à se lamenter amèrement sur les désastres de la journée et sur ses propres infortunes. Quant aux craintes personnelles qu'elle pouvait prouver, je m'appliquai à les bannir de son coeur, et bien qu'elle pût être certaine de mon affection et, de mon zèle à la servir, je la priai de songer à la noblesse et à la générosité de l'Impératrice, vertus assez grandes pour agir en sa faveur, même sans que je les invoquasse. Ma conviction sur ce point était bien fondée: car si l'Impératrice jugea l'absence de ma soeur nécessaire pendant l'époque du couronnement, du moins lui envoya-t-elle de fréquents messages en

l'assurant de sa protection. Ma soeur ne tarda point à se retirer à la campagne, dans une propriété que mon père possédait aux environs de Moscou; après le couronnement et le départ de la cour, elle revint dans cette ville où elle vécut jusqu'à l'époque de son mariage avec M. Paliansky: alors elle alla avec son mari fixer sa résidence à Pétersbourg. A la naissance de son fils aîné, l'Impératrice en personne le tint sur les fonts de baptême; et plusieurs années après, sa fille fut, à ma demande, nommée fille d'honneur.

Ayant quitté ma soeur, je m'empressai d'aller chez moi embrasser ma petite Nastasia. Ces trois visites me prirent tellement de temps, que je ne pouvais plus songer à différer mon retour au palais en m'arrêtant pour changer de costume. Comme j'allais sortir, ma femme de chambre me retint pour me dire qu'elle avait trouvé dans la poche de la robe que j'avais ôtée un ruban rouge et une plaque de diamants. C'étaient, je m'en souvins, les insignes de l'ordre de Ste Catherine appartenant à l'Impératrice: je les emportai donc pour les lui rendre.

Comme j'entrais dans l'antichambre qui menait à l'appartement de Sa Majesté, j'aperçus Grégoire Orloff et Kakavinsky; ils en sortaient. Au premier regard que je jetai sur l'Impératrice, il devint évident pour moi qu'Orloff était mon ennemi; car nul que lui n'eût introduit cet homme en présence de Sa Majesté. Elle me reprocha d'avoir parlé en français à cet officier, devant les soldats que je voulais renvoyer de leur poste. Ma réponse fut courte, et ma physionomie exprima la nature des sentiments que m'inspirait une pareille réception. „Il s'est, dis-je, écoulé peu d'heures depuis que Votre Majesté est montée sur le trône, et dans ce court espace de temps j'ai reçu de vos soldats de telles preuves de confiance, que rien de ce que j'ai pu dire n'a été capable de les blesser, en quelque langue que j'aie parlé." Et pour couper court à toute conversation, je lui remis le ruban rouge que j'avais apporté. „Doucement, dit-elle; vous devez assurément reconnaître que vous n'aviez pas le droit de renvoyer les soldats de leur poste." — „C'est vrai, répondis-je. En dépit de la requête de M. Valkoffsky, j'eusse dû permettre à ce niais de Kakavinsky

d'agir à sa guise et de laisser Votre Majesté sans une garde suffisante pour la sûreté du palais." — „Allons, allons, dit-elle, en voilà assez. Mon observation s'appliquait à votre précipitation, mais ceci est pour vos services, ajouta-t-elle en passant le ruban de Ste Catherine par dessus mon épaule. Au lieu de le recevoir à genoux, je répliquai: „Votre Majesté me pardonnera si je dis que le temps est venu où la vérité sera nécessairement bannie de sa présence; mais permettez-moi de vous représenter que je ne saurais recevoir cette décoration: si c'est une parure, elle n'a pas de prix à mes yeux; si c'est une récompense, elle est sans valeur pour celle dont les services tout estimés qu'ils sont de quelques personnes, ne furent jamais et jamais ne seront achetés." Elle m'embrassa affectueusement. „Au moins, dit-elle, l'amitié a des droits, et qu'il me soit donné en cette occasion de partager ses plaisirs." Je lui baisai la main en signe d'acquiescement.

Ainsi j'étais devant elle en uniforme avec le ruban rouge sur l'épaule sans la plaque, un éperon à une botte, et j'avais l'air d'un jeune garçon de quinze ans.

Sa Majesté me dit que par son ordre un lieutenant des gardes avait été envoyé déjà vers le prince Daschkoff pour presser le plus possible son retour à Pétersbourg. Une telle preuve d'estime, donnée dans un tel moment, me fit un si vif plaisir que j'en oubliai immédiatement la mortification que je venais d'éprouver. L'Impératrice ajouta: „D'après mes ordres, un appartement a été disposé pour vous dans le palais; demain, tout sera prêt pour vous recevoir." Je priai Sa Majesté de me permettre de ne point profiter tout de suite de ses bontés, désirant attendre l'arrivée de mon mari pour prendre ensemble possession de cet appartement.

Au bout d'une heure environ et chacun ayant pris congé de l'Impératrice, je me hâtai de retourner chez moi, et après avoir partagé le souper de ma petite Nastasia, je me mis bien vite au lit: mais sous l'agitation que m'avaient causée tant d'événements, et avec la surexcitation morale et physique, j'étais hors d'état de pouvoir jouir d'un sommeil profond et paisible; je passai donc la nuit dans des demi-sommes fiévreux, au milieu de rêves désordonnés et avec des tressaillements nerveux.

J'ai oublié de rappeler et mettre à sa place une petite conversation que j'eus avec l'Impératrice, à notre retour de Péterhoff à St. Pétersbourg. Sa Majesté, le comte Razoumoffsky, le prince Wolchonsky et moi, étant descendus de cheval, étions montés en voiture, pour quelque temps, afin de nous reposer un peu. L'Impératrice, avec son air de bonté toute particulière, se tourna vers moi et me dit: „Que pourrai-je faire jamais pour vous témoigner ma reconnaissance de vos services?" — „Votre Majesté, répondis-je, peut faire assez pour me rendre la plus heureuse de toutes les créatures: être une mère pour mon pays et me continuer son amitié." — „Tout cela, dit-elle, n'est que mon devoir; mais je désire diminuer la dette de la reconnaissance que j'ai contractée envers vous." — „J'espérais, repris-je, que les services rendus par l'amitié ne seraient jamais considérés comme un fardeau." — „Bien, bien, dit-elle en m'embrassant, vous pouvez m'imposer tout ce que vous voudrez; mais je ne serai pas contente que vous ne m'ayez dit, (et que ce soit tout de suite,) ce que je puis faire pour vous être agréable." — „Eh bien, dis-je, Votre Majesté peut

ressusciter mon oncle qui est vivant et bien portant." — „Que signifie cette énigme?" demanda-t-elle.

J'étais un peu honteuse de m'être laissée aller à solliciter une faveur. Je priai donc Sa Majesté d'interroger le prince Wolchonsky sur le mot de l'énigme. „Je pense, dit ce dernier, que la princesse Daschkoff fait allusion au général Levontieff, oncle de son mari, qui a servi avec distinction contre la Prusse. Il a perdu la septième partie de ses terres, ainsi que le quart de ses autres biens par les intrigues de sa femme qui, selon la loi, n'avait droit à aucune part dans ces deux sortes de biens si ce n'est après le décès naturel de son mari." L'Impératrice qui n'ignorait pas combien Pierre III aimait à contribuer à la ruine de ceux d'entre les officiers qui avaient combattu avec zèle contre le roi de Prusse, saisit d'un coup d'oeil l'injustice commise et promit de la réparer. „L'un des premiers ukases que je signerai, dit-elle, aura pour effet de produire sa résurrection." — „En agissant ainsi, dis-je à mon tour, Votre Majesté me donnera une grande et belle récompense; car le général Levontieff est le frère unique et le véritable

ami de la princesse Daschkoff, ma belle-mère." J'étais heureuse, bien heureuse, je me réjouissais sincèrement de cette occasion qui m'était accordée de témoigner de la tendresse à la famille de mon mari, surtout en ce moment et lorsqu'en agissant ainsi j'échappais à la nécessité d'accepter une faveur personnelle, ce qui eût répugné absolument à mes principes.

Le lendemain, M. Panin reçut le titre de comte avec la pension 5000 roubles; le même chiffre de pension fut assigné au prince Wolchonsky et au comte Razoumoffsky. Le reste des conspirateurs de première classe, 600 paysans chacun et 2000 roubles de pension; ou bien, au lieu de paysans, une somme de 24,000 roubles. A ma grande surprise, je trouvai mon nom sur cette liste, mais j'étais bien déterminée à ne rien accepter, à ne faire aucun choix entre les dons: ce désintéressement m'attira les reproches de tous ceux qui avaient trempé dans la révolution. Cependant mes amis ne tardèrent pas à prendre un autre ton; et enfin pour arrêter les clameurs générales et surtout pour ne pas offenser l'Impératrice, je me décidais à un compromis. Je dressai un

compte des dettes de mon mari montant à près de 24,000 roubles, et j'autorisai les créanciers à toucher cette somme au cabinet de l'Impératrice.

Le quatrième jour après la révolution, M. Betskoy sollicita quelques moments d'audience, ce qui lui fut accordé. Je me trouvais seule avec Sa Majesté lorsqu'il entra; nous fûmes également étonnées de le voir se jeter à genoux, conjurant l'Impératrice d'avouer à quelle influence elle attribuait son avénement au trône. „Je dois mon avénement, répondit-elle, au Dieu tout-puissant et au choix de mes sujets." — „Alors, dit-il d'un ton de désespoir, il n'est pas juste que je conserve plus longtemps cette marque de distinction. „Et il se mettait en devoir de détacher de son épaule le ruban de St. Alexandre dont il était décoré, quand l'Impératrice l'engageant à ne pas agir ainsi, lui demanda d'expliquer sa pensée. „Je suis, répondit-il, le plus malheureux des hommes, puisque Votre Majesté ne reconnaît pas en moi la seule personne à laquelle elle doive sa couronne! N'est-ce pas moi qui ai travaillé l'esprit des gardes? N'est-ce pas moi qui ai semé de l'argent parmi le peuple?"

Toutes deux nous pensâmes qu'il avait perdu la raison et nous commencions à ressentir quelque inquiétude lorsque l'Impératrice avec sa finesse accoutumée, trouva un expédient comique pour se délivrer de cette réclamation extravagante et flatter au plus haut degré la vanité de M. Betskoy. „Je reconnais, dit-elle en interrompant gravement sa harangue, je reconnais combien je vous ai d'obligations; et puisque c'est à vos services que je suis redevable de ma couronne, aux soins de qui pourrais-je mieux confier la combinaison de ce que je doïs porter lors de mon couronnement? En conséquence, c'est à vous que j'en remets le soin; c'est sous votre juridiction que je place tous les joailliers de mon Empire."

M. Betskoy tomba dans un transport de joie et, après mille remercîments, il se précipita hors de la chambre, pressé sans doute d'aller répandre la nouvelle qu'il avait reçu une récompense égale à son mérite. Il est inutile de dire comme nous rîmes de bon coeur de cet incident qui ne témoigna pas moins de l'ingénieuse adresse et de la finesse d'esprit de l'Impératrice que de l'absurdité et de l'extravagance de Betskoy.

CHAPITRE VII.

Nouvel état de choses à la cour de l'Impératrice. — Anecdotes curieuses sur l'Impératrice Anne. — Le fameux comte Bestoucheff revient d'exil. — Il est présenté par l'Impératrice à la princesse Daschkoff. — Inexactitude des écrivains français au sujet de la révolution. — Le feld-maréchal Munich et M. Leshtock. — Mort tragique de Pierre III. — Ce que ressentit l'Impératrice à cette occasion. — Son innocence de toute participation à la catastrophe. — Preuves à cet égard. — Lettre écrite par Alexis Orloff, immédiatement après le meurtre. — Retour du prince Daschkoff. — Sa nomination dans le régiment des cuirassiers de l'Impératrice. — Sa popularité dans l'armée. — Souvenirs personnels de l'Impératrice Catherine. — Anecdotes la concernant. — Son extraordinaire versatilité d'esprit. — Affaire de Michel Pouschkine. — Sa bassesse de caractère et son ingratitude envers la princesse. — Fin de sa carrière.

En ce moment la cour de Pétersbourg offrait un intérêt tout particulier: les personnages nouveaux qu'avait révélée la révolution et les divers hommes illustres exilés du temps de l'Impératrice Anne [3]), sous la

---

3) Le nom de l'Impératrice Anne rappelle quelques curieuses anecdotes que l'Editeur a recueillies de la bouche même de la princesse; elles concernent cette souveraine et méritent de trouver place ici.

Chacun sait que durant le règne de Pierre Ier, ce tyran avait coutume de punir les nobles qui l'avaient mécontenté par un rescrit impérial leur ordonnant d'être

régence de Biron et pendant le règne d'Elizabeth, rappelés par l'ordre de Pierre III arrivaient tous les jours. Plusieurs d'entre eux, avaient occupé les premiers postes de l'Etat,

---

fous. A partir de ce moment, la malheureuse victime, bien que douée d'intelligence, devenait aussitôt le point de mire des sarcasmes de toute la cour. Le fou avait le privilége de dire tout ce qu'il lui plaisait, sauf les ruades et les coups de fouet qu'il lui fallait essuyer sans oser se donner le plaisir des représailles; tout ce qu'il faisait était tourné en ridicule; on se jouait de ses plaintes; on ricanait de ses bons mots, on les commentait, comme les merveilleuses preuves de l'intelligence d'un insensé. L'Impératrice Anne mit le comble à cette abominable cruauté; mais quelquefois elle y apportait une originalité qui ne laissait pas que d'amuser. Un jour, pour punir certain prince G..... d'une faute légère, elle décréta qu'il deviendrait poule. En conséquence, elle ordonna qu'une grande corbeille en forme de nid, bourrée de paille et garnie d'oeufs, fût placée en évidence dans une des pièces principales de son palais. Le prince fut condamné, sous peine de mort, à s'asseoir sur ce nid et à se rendre ridicule au plus haut degré en imitant le gloussement d'une poule qui pond.

Cette même Impératrice aimait beaucoup la comtesse Tchernicheff, et la faisait souvent appeler afin de jouir de sa conversation piquante. Cependant cette pauvre dame tomba gravement malade, et ses jambes enflèrent tellement que c'était pour elle un martyre que de

et possédaient les secrets des règnes précédents; leurs malheurs étaient associés aux souvenirs d'époques déjà éloignées et faisaient d'eux un objet de curiosité non moins

---

rester debout. L'Impératrice ne comprenant pas qu'il fût possible à une sujette d'être fatiguée en présence de sa souveraine et ne se souciant pas de se priver du plaisir qu'elle trouvait dans la société de la comtesse, vit longtemps ses souffrances sans lui offrir le plus mince adoucissement. Un jour toutefois, s'apercevant qu'elle était au moment de s'évanouir et qu'elle faisait de vains efforts pour se soutenir, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, s'imposant cependant les apparences et le ton de la gaîté, l'Impératrice prit pitié de sa pauvre favorite et dit: „Tu peux t'appuyer contre cette table et Arma Ivanovna (la première femme de chambre de Sa Majesté) se tiendra debout devant toi, et te servira d'écran, afin que je ne puisse pas voir ton attitude."

Dans une autre occasion, la même Impératrice témoigna un grand désir d'assister à la danse russe et elle ordonna à quatre des beautés principales de St. Pétersbourg de l'exécuter en sa présence. La mère de la princesse Daschkoff, alors à son zénith et qui était renommée pour sa grâce comme danseuse, était du groupe désigné. Mais quelques flattées que fussent ces quatre personnes de l'honneur que leur avait fait Sa Majesté en les distinguant parmi leurs compagnes, elles se trouvèrent néanmoins si intimidées et elles tremblaient tellement sous le regard sévère de l'Im-

qu'une source vivante d'instruction. Ainsi, après bien des années d'obscurité passées hors de la politique, ils étaient tout-à-coup rendus à la lumière et à la notoriété.

Enfin le ci-devant Grand-Chancelier Bestoucheff apparut à son tour. Je lui fus présentée d'une manière toute particulière par l'Impératrice. Elle me désigna à son attention en termes qui mirent les Orloffs à la torture. „Voici, dit-elle, la jeune princesse Daschkoff. Croiriez-vous que c'est à la fille du comte Robert Worontzow que je dois le trône?"

J'avais vu à peine Bestoucheff un instant il y avait quatre ans de cela, et encore de loin et dans un groupe. J'avais été frappée de l'expression de sa physionomie, ou plutôt de la fausseté toute subtile de cette expres-

---

pératrice que, perdant toute présence d'esprit, elles oublièrent les figures de la danse, et parmi la confusion générale, furent soudain électrisées par l'approche de Sa Majesté qui s'était levée de son fauteuil dans un accès de rage et s'avançant vers elles d'un air de dignité, donna à chacune des quatre danseuses un bon coup sur l'oreille en leur commandant de recommencer à l'instant même; ce qu'elles firent, plus mortes que vives.

sion; je m'informai, et ce fut alors que j'entendis pour la première fois le nom de ce personnage célèbre. Je rapporte cette circonstance parce que dans certains récits qu'on a écrits sur la révolution j'ai été accusée d'avoir conspiré avec Bestoucheff contre Pierre III, encore que je n'eusse pas plus de quatorze ans, à l'époque de son bannissement. Il y a dans les ouvrages de certains écrivains français un tel mépris de la vérité, une telle ignorance des faits, qu'ils semblent conspirer à dépouiller l'histoire de toute valeur et de toute utilité en remplissant à l'envi leurs pages de calomnies absurdes et de faussetés ineptes.

Parmi les fantômes qui se montraient dans cette résurrection générale, il y eut deux hommes non moins remarquables: le feld-maréchal Munich et M. Leshtock. Je me rappelais les avoir vus dans mon enfance chez mon oncle qui leur était extrêmement attaché. — Le premier, alors âgé de quatre-vingt quatre ans, portait un air courtois et chevaleresque qui n'était pas peu relevé par les manières rudes de quelques-uns de nos conspirateurs. Il n'avait rien perdu de la fermeté caractéristique de son

esprit, et il jouissait encore du plein exercice de toutes ses facultés. Sa conversation m'intéressait au plus haut point, et je me sens fière de pouvoir rappeler que je pus la goûter souvent, grâce à sa bonté et à la faveur dont il m'honorait. Je considérais ces deux hommes comme la chronique vivante des anciens temps; et quand je réfléchissais à ce double monde du passé et du présent, mon intelligence s'élargissait, bien que mon inexpérience me trompât en m'offrant la puérile espérance de trouver dans chaque coeur humain un temple consacré à toutes les vertus.

Mais au milieu des pensées nouvelles que faisait naître l'intérêt des événements, mon esprit fut soudain ramené à une effrayante réalité qui me pétrifia de consternation et d'horreur: Je veux parler de la fin tragique de Pierre III! Je fus si pénétrée d'indignation à la nouvelle de cette catastrophe qui souillait notre glorieuse révolution, que tout en repoussant l'idée que l'Impératrice eût pu le moins du monde s'associer au crime d'Alexis Orloff, je ne pus prendre sur moi de mettre le pied au palais avant le lendemain. J'y trouvai l'Impératrice avec l'air

abattu; elle portait les signes évidents d'une pénible préoccupation d'esprit. Voici quelles furent les paroles qu'elle m'adressa: „L'horreur que me cause cette mort est inexprimable; c'est un coup qui me renverse.“ — „Madame, lui répondis-je, c'est une mort trop soudaine pour votre gloire et pour la mienne.“

Je n'avais plus d'autre pensée; et dans le cours de la soirée, j'eus ce qu'on appellerait l'imprudence de dire dans l'antichambre et devant un grand nombre de personnes, que j'espérais bien qu'Alexis Orloff sentirait maintenant plus que jamais que nous n'étions pas faits pour respirer le même air; et que j'avais l'orgueil de croire que désormais il n'oserait pas s'approcher de moi, même comme simple connaissance. A partir de ce jour, tous les Orloffs devinrent mes ennemis implacables; et quant à Alexis, en dépit de son insolence naturelle, je lui dois la justice de reconnaître que depuis lors vingt ans s'écoulèrent sans qu'il ait osé en aucune occasion m'adresser un seul mot.

Quiconque aurait l'indignité de soupçonner l'Impératrice d'avoir commandé le meurtre de son époux ou simplement de s'y être prêtée, trouvera une preuve irrécu-

sable de l'injustice de pareilles préventions dans une lettre qui subsiste encore et que Catherine reçut d'Alexis Orloff. Cette lettre est écrite de la propre main d'Orloff, quelques instants après l'horrible meurtre qui venait d'être accompli. Malgré l'ivresse où il était plongé, son style et l'incohérence de ses idées prouvent assez sa terreur et ses appréhensions sinistres, en même temps qu'il sollicite son pardon dans le langage le plus suppliant.

Cette lettre importante fut conservée avec grand soin par Catherine II, parmi d'autres documents précieux, dans une cassette dont Paul, après la mort de l'Impératrice, confia l'examen au prince Besborodka. Le prince lisait ces papiers en présence du nouvel Empereur. Quand il eut achevé la lecture de la lettre d'Alexis Orloff, Paul faisant le signe de la croix s'écria: „Dieu soit loué! Les quelques doutes que j'avais sur ce sujet relativement à ma mère sont maintenant dissipés!“ L'Impératrice et M^elle^ Nelidoff étaient présentes; et l'Empereur ordonna que la lettre fût lue aussi aux Grands-Ducs et au comte Rostoptschin.

Pour ceux qui révéraient le nom de Ca-

therine II, rien ne pouvaient être plus consolant qu'une telle découverte; et bien que ma conviction n'eût jamais manqué de preuves, aucune circonstance dans ma vie entière ne me causa une plus vive satisfaction que la certitude de l'existence de ce document. Il réduisait désormais au silence la plus odieuse calomnie dirigée contre la gloire d'une souveraine qui, à travers toutes ses légèretés, était incapable de concevoir même l'ombre d'un pareil crime.

La joie que je ressentis à l'arrivée du prince Daschkoff ne saurait se décrire. C'était comme un renouveau dans mon existence après tant d'événements heureux, excédé comme je l'étais par une agitation incessante, par une fatigue à la fois physique et morale. Sa Majesté célébra immédiatement le retour de mon mari par un acte des plus flatteurs, des plus gracieux pour le prince: elle le promut au commandement d'un régiment de cuirassiers, dont elle était elle-même le colonel.

Ce régiment qui, sous l'Impératrice Elizabeth aussi bien que sous Pierre III, avait tenu le premier rang dans la garde, ne comptait que des officiers allemands. Par

conséquent, le choix d'un Russe pour le commander ne pouvait manquer d'être agréable à toute l'armée. Le prince se rendit si populaire parmi les officiers et les soldats dans l'organisation de ce corps, que bientôt le régiment obtint la faveur des jeunes nobles Russes qui s'empressèrent de solliciter des commissions pour y entrer; et comme le prince n'épargnait rien en chevaux et équipements, le régiment devint, au bout de peu de temps, le plus beau, le mieux tenu qu'on pût citer.

Le prince Daschkoff et moi allâmes occuper immédiatement les appartements que Sa Majesté avait fait disposer pour nous dans le palais. Nous dînions tous les jours avec elle; et comme après son dîner elle ne prenait jamais rien, le souper était servi chez nous, et nous y invitions chaque soir dix ou douze de nos amis.

Mes jours d'illusion sur l'amitié des souverains sont au moment de finir; qu'on me permette donc d'insister quelques instants encore sur le souvenir de ces heures d'intimité que l'esprit fascinateur de l'Impératrice savait souvent varier avec la vivacité de l'enfance elle-même.

J'étais passionnée pour la musique, mais l'Impératrice, était loin de me ressembler à cet égard; et le prince Daschkoff, bien qu'il eût quelque goût pour cet art, n'y était pas plus habile que la souveraine. Néanmoins elle aimait à m'entendre chanter; et quelquefois, quand cela m'arrivait, elle faisait secrètement un signe au prince Daschkoff et proposait gravement un duo qu'elle appelait la musique des anges et qu'ils entonnaient de concert sans qu'aucun d'eux connût une seule note. Un soudain éclat des sons les plus criards, les plus ridicules et les plus discordants commençait à retentir: l'un des chanteurs secondait l'autre avec de scientifiques haussements d'épaules et toute la solennité des airs demi-complaisants et les grimaces des musiciens. De cet exercice elle passait parfois au concert des chats et imitait de la façon la plus drôle, la plus amusante le ron-ron des pauvres quadrupèdes, ayant toujours soin d'y mêler des paroles demi-comiques, demi-sentimentales, qu'elle inventait pour les besoins de la circonstance; ou même, crachant comme un chat amoureux et faisant le gros dos, elle attaquait la première personne qu'elle rencontrait et mi-

aulait si terriblement qu'au lieu de la grande Catherine on n'avait plus sous les yeux et dans la pensée que les tours d'un grimacier.

Je crois en vérité qu'il n'y avait personne au monde, et certainement aucun souverain, qui l'égalât pour la magique versatilité de son humeur, pour l'inépuisable variété de ses ressources et, par-dessus tout, pour l'enchantement de ses manières qui eussent suffi à donner de l'éclat aux paroles les plus vulgaires et aux sujets les moins importants.

Comme ces Mémoires, dans lesquelles les actes de ma vie sont légèrement esquissés, doivent être aussi le miroir de l'esprit qui eut sur eux tant d'influence, je ne saurais omettre de rapporter comment, dans une circonstance autre que celle dont j'ai parlé déjà, j'éprouvai de la part de Sa Majesté une marque de déplaisir à laquelle il fut attaché plus d'importance et qui dans le moment donna lieu à une foule de commentaires malveillants. Mais en cela comme en toute occasion semblable, j'exposerai sans la moindre réticence tout ce que je sais; ainsi, quoi que puissent avoir écrit ceux dont les assertions n'avaient pas d'autre

autorité que les bruits du jour, on verra clairement que jamais je n'ai encouru la disgrâce de Sa Majesté. On a parlé en sens contraire de la minime récompense pécuniaire que je recevais pour mes services: mais qu'on me permette de rappeler que l'Impératrice me connaissait à fond et savait bien que l'intérêt personnel n'exerçait aucune influence sur les sentiments de mon coeur. Et j'étais si loin, en effet, de recevoir la moindre influence de considérations de ce genre, qu'en dépit même de la contagion parmi les courtisans d'une cupidité qui parfois convertit en ennemis ceux-là mêmes auxquels j'avais rendu d'importants services, et que malgré les fréquents exemples d'ingratitude humaine que je rencontrai dans toutes les phases de ma vie, j'ai toujours été prête, quand l'occasion s'en offrait, à faire en faveur d'autrui les plus grands sacrifices sur mes propres deniers, quelque bornée que fût pendant longtemps ma fortune.

Au nombre de ces exemples d'ingratitude qui contristèrent le plus mon coeur, je dois mettre la conduite d'un jeune homme nommé Michel Pouschkine. Comme ce fut cette

affaire qui provoqua chez l'Impératrice le mécontentement momentané dont j'ai parlé tout à l'heure, je la raconterai avec détail.

Ce jeune homme, dont le père avait exercé pour le gouvernement un emploi qu'il avait perdu ensuite pour cause d'inconduite, était lieutenant dans le même régiment que le prince Daschkoff. Le prince lui avait souvent prêté de l'argent pour le tirer de quelques embarras pécuniaires. Sa vivacité d'esprit, les charmes de sa conversation faisaient rechercher sa société par tous les jeunes gens à la mode: ce qui, joint aux habitudes de familiarité qui existent entre officiers et camarades, amena sans trop de réflexion le prince Daschkoff à le considérer comme un ami. A la demande du prince, un peu avant notre mariage, je m'employai à faire sortir Pouschkine d'une affaire difficile et désagréable dans laquelle il se trouvait impliqué vis-à-vis M. Heinber, le principal banquier français à Pétersbourg. Au lieu de payer une certaine somme qu'il devait à ce dernier, Pouschkine l'avait mis à la porte et poussé violemment hors de chez lui. Après un pareil outrage, une poursuite judiciaire avait été immédiatement dirigée

contre Pouschkine; M. Heinber était chaudement appuyé par le marquis de L'Hôpital, ambassadeur de France. Comme je voyais sans cesse le marquis chez mon oncle, je fis des instances auprès de lui afin qu'il arrêtât le procès, et j'obtins même qu'il poussât plus loin la conciliation en écrivant un billet au prince Menchikoff, commandant de Pouschkine, pour l'informer que l'affaire Heinber avait été arrangée à l'amiable, et pour demander par conséquent qu'il n'en fût plus question.

Nous prenions un tel intérêt à l'avenir de ce jeune homme qu'un jour, sous le règne de Pierre III, l'Impératrice m'ayant parlé de son fils et d'une proposition qu'avait faite M. Panin de placer auprès du Grand-Duc en qualité de compagnons quelques jeunes gens distingués et possédant surtout bien les langues et les littératures étrangères, je n'hésitai pas à nommer à Sa Majesté Michel Puschkine comme étant à bien des égards digne d'occuper cette position. Quelques semaines après, Pouschkine tomba dans une intrigue d'une nature scandaleuse; et bien que pour ma part ce jeune homme me plût médiocrement, cependant, à l'instigation

de mon mari j'intéressai l'Impératrice en sa faveur, et je parvins à le soustraire aux suites dangereuses de cette affaire.

Bientôt après cet événement et quelques semaines avant que Sa Majesté monta sur le trône, j'étais un soir avec elle à Péterhoff, quand M. Panin lui amena son fils le Grand-Duc. Dans le cours de la soirée, M. Panin émettant quelques observations sur l'excessive timidité et même sur la sauvagerie du jeune prince, défaut qu'il attribuait à sa vie retirée, et au manque d relations entre lui et des jeunes gens de son âge, rappela l'idée qu'il avait eue de lui donner quelques compagnons qui lui convinssent, et en désigna plusieurs et dans le nombre Pouschkine que le prince Daschkoff avait recommandé à cet effet à son oncle, avant de quitter Pétersbourg.

En entendant ce nom, Sa Majesté fit aussitôt observer que, la dernière imputation dirigée contre le caractère de M. Pouschkine fût-elle mal fondée — et elle le désirait, — cependant la publicité de l'affaire où M. Pouschkine s'était trouvé impliqué avait été telle que si le moindre soupçon à cet égard restait attaché à sa conduite c'en

était assez pour le rendre complétement impropre aux fonctions dont il s'agissait.

Je ne pus qu'approuver son objection; et ayant rappelé à Sa Majesté que notre recommandation avait de beaucoup précédé le fâcheux éclat de cette affaire, je priai néanmoins l'Impératrice de vouloir bien penser que M. Pouschkine avait pu être faussement accusé et considérer combien il serait cruel que ce jeune homme perdît toute espérance, toute perspective d'utiliser ses talents et cela sur un simple soupçon plus que sur des preuves de mauvaise conduite.

Voilà quelle fut la nature des obligations que M. Pouschkine contracta envers le prince Daschkoff et moi, et ce qui suit montrera ce qu'il donna en retour.

Quand l'Impératrice fut sur le trône et tandis que nous habitions le palais, Pouschkine demanda un jour à nous voir et parut tellement abattu que je ne pus m'empêcher de le remarquer et de lui en demander la cause. Il me parla de la sombre perspective de ses affaires qui devenaient, dit-il, de plus en plus mauvaises; nonobstant ma promesse de l'aider de mon crédit, il avait perdu toute espérance d'être placé auprès de la personne

du Grand-Duc. Je lui dis tout ce que la compassion peut inspirer pour relever ses idées, l'assurant que s'il faisait bien de ne pas s'attacher davantage à la poursuite de cette position, ce n'était pas une raison pour se décourager; que Sa Majesté ne manquerait pas de le juger plus apte à remplir un autre emploi, et que je ne me relâcherais pas dans mes efforts en sa faveur. Après avoir fait ainsi de mon mieux pour le consoler et lui donner de l'espérance, j'avais au moins lieu de penser qu'il verrait plutôt de la bienveillance qu'autre chose dans la part que j'avais prise à son malheur, quelle que pût être la conséquence de mes efforts. Il ne m'avait pas quittée depuis cinq minutes, qu'il rencontra M. Zinovieff auquel, avec le même visage triste, il raconta ses infortunes dont l'origine, dit-il, provenait des mauvais renseignements que j'avais donnés sur son compte en accréditant dans l'esprit de Sa Majesté l'accusation de scandale élevée contre lui et par suite en le faisant déclarer indigne d'être admis comme compagnon auprès du Grand-Duc. Zinovieff lui offrit de le conduire immédiatement chez Grégoire Orloff avec qui il était intime. L'offre fut

chaudement acceptée, et Pouschkine fut présenté comme un homme qui avait le plus pressant besoin de la protection du favori. Orloff ayant demandé de quoi il s'agissait, Pouschkine, avec toute l'éloquence dont il était doué, lui raconta son histoire ainsi qu'il l'avait fait précédemment auprès de Zinovieff. Voyant en lui un instrument qu'il pourrait faire servir à ses desseins pour me calomnier, Orloff épousa sa cause, et lui promit un succès qui prouverait que Sa Majesté était loin de l'envisager sous les couleurs que je lui avais prêtées.

Ce même soir, à une heure avancée, une lettre fut remise au prince Daschkoff; et quel fut notre étonnement de trouver qu'elle émanait du même Pouschkine et qu'il l'avait écrite en manière d'excuse pour s'être laissé conduire par Zinovieff chez Orloff, où avait eu lieu une conversation dont il se rappelait à peine les termes, mais qui, pensait-il, pouvait entraîner des suites désagréables pour moi. Or, reconnaissant les innombrables obligations qu'il nous avait à tous deux, il considérait comme un acte d'équité de désavouer tout ce qu'il avait dit à Orloff, et se déclarait prêt à rédiger en ce sens un

témoignage écrit, que le prince pourrait envoyer chercher dès le lendemain matin.

La bassesse de cette proposition m'inspira tant de dégoût, que le meilleur parti à prendre me sembla être de n'y point répondre. Cependant le prince Daschkoff trouva qu'il y aurait quelque dureté à lui refuser ce moyen de justification.

Le lendemain matin, lorsque, selon mon usage, j'allai présenter mes respects à l'Impératrice, le sujet fut immédiatement mis sur le tapis. Sa Majesté me demanda „Dans quel but je m'étais imaginé d'aliéner la confiance d'un sujet en insinuant qu'il avait perdu son estime? pourquoi je rendais si malheureux M. Pouschkine?"

Surprise d'une telle accusation, indignée de l'ingratitude qui me l'avait attirée, j'eus peine à retenir l'explosion de mes sentiments. Je me donnai toutefois la satisfaction de répondre qu'ayant souvent laissé voir à Sa Majesté le désir que j'avais d'être utile à ce jeune homme, il me suffisait de livrer à son jugement la condamnation de tant de bassesse: mais que je ne pouvais m'empêcher de lui demander, à elle qui était toute lumière et bonté, comment il était possible

qu'un langage consolateur, mon seul crime dans le cas présent, eût été torturé au point de devenir un sujet de reproche? Quant à aliéner la confiance d'un sujet, loin de là, j'avais aimé à me persuader que si ce jeune homme manquait à obtenir le poste en question, du moins il pourrait recevoir quelque preuve de la faveur de Sa Majesté, et avoir l'occasion de servir par ses talents le gouvernement de l'Impératrice.

Notre conversation en resta là; mais je pense que Sa Majesté fut satisfaite de l'explication, bien que pour ma part je restasse froissée et piquée d'un reproche hâtif et immérité.

Lorsque je revis mon mari: „Votre jugement, me dit-il, était meilleur que le mien en ce qui concerne ce drôle de Pouschkine. Mon valet de chambre a été chez lui ainsi qu'il l'avait demandé, et cet homme a eu la bassesse de refuser le papier qu'il avait promis, craignant le danger qui pourrait résulter pour lui d'un aveu écrit de sa propre main."

—„Il ne nous reste plus, répondis-je, qu'à oublier cet être faux et artificieux qui n'était pas digne de votre estime."

Dans la suite, la conduite de Pouschkine justifia cette opinion et fut d'accord avec la bassesse de caractère qu'il avait montrée en cette circonstance: car, ayant été placé à la tête du Collége des manufactures par le crédit des Orloffs, le seul usage qu'il sut faire d'une marque aussi grande de confiance fut de fabriquer des billets de banque faux, crime qui le fit exiler en Sibérie où il termina ses jours.

CHAPITRE VIII.

Couronnement de l'Impératrice. — Voyage à Moscou. — Mort du fils de la princesse Daschkoff. — Conduite tenue par les Orloffs envers la princesse. — Humiliation qu'on tente de lui infliger. — Elle est nommée dame d'honneur de l'Impératrice. — Affliction domestique. — Mort de la princesse Nastasia. — Intrigue des Orloffs pour amener l'Impératrice à se remarier. — Cette intrigue est mise à néant par la fermeté du Grand-Chancelier. — Conduite de l'Impératrice dans cette circonstance. — Orloff créé prince de l'Empire germanique. — Arrestation de M. Hetroff. — Son énergique opposition au mariage de l'Impératrice avec Orloff. — Naissance d'un fils de la princesse Daschkoff. — Lettre extraordinaire de l'Impératrice au prince Daschkoff. — Attitude du prince dans cette occasion. — Maladie alarmante de la princesse. — L'Impératrice et le Grand-Duc Paul marraine et parrain du fils de la princesse. — Retour de la cour à St. Pétersbourg.

Je reviens à des affaires d'un intérêt plus général. Vers cette époque, le couronnement de l'Impératrice était l'object de l'attention publique. Au mois de Septembre, la cour partit pour Moscou. J'accompagnai Sa Majesté dans sa voiture durant le voyage, et le prince Daschkoff fut aussi de la suite. Les acclamations de joie qui dans chaque ville, dans chaque village saluaient l'approche de l'Impératrice ne pouvaient que nous être bien douces et bien agréables.

A quelque milles en avant de Moscou, nous nous arrêtâmes à Petroffsky, campagne appartenant au comte Razoumoffsky. Les fonctionnaires publics y étaient réunis; et il y avait aussi quantité d'habitants de la ville, lesquels attendaient l'arrivée de Sa Majesté.

Le prince Daschkoff ne perdit pas un instant pour faire visite à sa mère, et il ne nous revint que le lendemain matin; comme je ne pouvais supporter davantage l'impatience où j'étais d'embrasser mon petit Michel que j'avais confié depuis un an aux soins de ma belle-mère, je priai l'Impératrice de m'accorder la même faveur et de me permettre de la quitter jusqu'au lendemain soir. Elle dit tout ce qu'elle put imaginer pour me dissuader de faire cette course, me rappelant la fatigue que j'avais eu à supporter et m'objectant la nécessité de prendre quelque repos; mais je ne pus remettre plus tard qu'à l'après-midi l'accomplissement de mon désir. Après le dîner quand je fus prête à partir, Sa Majesté appela le prince Daschkoff et moi dans une autre pièce et avec autant de précaution que de tendresse m'apprit que mon enfant, mon petit Michel, était mort!

Cet événement m'affligea à tel point, qu'il me rendit insensible à tout autre sujet qu'à ma douleur. Je courus à la maison où mon Michel avait succombé; je ne pouvais plus revenir à Petroffsky ou m'en aller prendre possession de l'appartement qui m'avait été préparé au palais. Ma disposition d'esprit, mes pensées ne m'eussent pas permis de me trouver mêlée aux cérémonies de la grande entrée dans Moscou; et bien que depuis son arrivée j'eusse fait chaque jour visite à l'Impératrice, j'évitai toutes les fêtes publiques qui furent données à cette occasion, et continuai de résider dans la maison de la vieille princesse Daschkoff dont la sympathie et l'indulgence me donnaient une triste consolation.

Ce fut cependant le moment que les Orloffs choisirent avec leur adresse accoutumée pour chercher les moyens de m'humilier. Ils dirigeaient le cérémonial du couronnement; et comme Pierre Ier avait adopté l'étiquette allemande qui assignait aux grades militaires la distinction exclusive, ils se délectèrent à me voir figurer en public, non comme amie et conseil de l'Impératrice, — car l'ordre de Ste Catherine dont

j'étais décorée ne conférait pas une préséance, — mais comme femme d'un colonel, ce qui était le dernier rang qui fût admis à la cérémonie dans la cathédrale.

Une estrade avait été élevée dans l'église pour les spectateurs de cette classe: chacun y était assez en évidence pour que les Orloffs pussent avoir libre carrière dans leurs projets contre moi. Tous mes amis me dissuadèrent fortement d'y paraître. Je les remerciai de leur intérêt, mais en les assurant que si dans un semblable moment, quand tous mes voeux d'amitié et de patriotisme allaient se réaliser, je pouvais me laisser conduire par des considérations particulières, cet orgueil même que mes ennemis voulaient mortifier m'éleverait aux yeux de la multitude comme une personne qui donnait de la dignité aux circonstances, au lieu d'en recevoir d'elles. Hélas! qui eût pu en un tel moment s'arrêter devant le vide d'une question d'étiquette!

Comme je saluai le 22 Septembre, jour du couronnement, avec bien d'autres sentiments que ceux d'une préséance personnelle! J'entrai de bonne heure chez l'Impératrice. Une indisposition du Grand-Duc le privait

de l'accompagner. Je la suivis de près dans le cortége qui se rendit à la cathédrale où je m'assis humblement parmi les gens obscurs à qui leur grade semblable au mien ne permettait pas d'avoir une meilleure place. Peut-être les sentiments qui remplissaient mon coeur n'étaient-ils pas compris de ceux qui classaient mes pensées d'après l'almanach militaire de l'année: mais toute jeune que j'étais, pour moi le critérium du juste et de l'injuste était celui-là même auquel j'avais rapporté tout succès; et si j'ignore ce que c'est qu'une humiliation, c'est que je n'en vois, je n'en comprends que dans la dégradation du caractère.

Quand la cérémonie du couronnement fut terminée, Sa Majesté retourna au palais et se plaça sous le dais impérial.

Alors eut lieu une grande promotion. Parmi les premières nominations à des emplois publics, le prince Daschkoff fut créé gentilhomme de la Chambre, ce qui, en lui assignant le rang de brigadier, ne le privait pas de son régiment; et je fus nommée dame d'honneur de Sa Majesté.

Moscou présentait le spectacle d'un gala sans interruption. La joie publique parais-

saison complète, et presque tout l'hiver se passa en fêtes et réjouissances.

Il n'en était pas ainsi pour nous: une douleur domestique nous défendit de prendre part à ces plaisirs. La plus jeune soeur de mon mari, la princesse Nastasia tomba malade; et malgré la force de sa constitution qui ne servit qu'à prolonger ses souffrances, elle finit par périr victime de l'ignorance de son médecin. La pénible tendresse que j'éprouvais pour cette aimable jeune femme qui, durant le dernier période de sa maladie, voulut à peine me permettre de la quitter soit le jour soit la nuit, jointe à la faiblesse de ma propre santé depuis longtemps délicate et à un état de grossesse avancée, me donna un tel éloignement pour le monde que j'évitais de voir quiconque était indifférent à ce pénible tableau. De son côté, le prince Daschkoff, partagé entre une mère désolée et une soeur mourante, qu'il aimait tendrement, n'avait ni le loisir ni le goût de se montrer en public, et n'étant pas plus disposé que moi à recevoir des visiteurs, il avait donné l'ordre que nul ne fût admis, sauf nos plus proches parents.

Ainsi, en ce moment, ce qui se passait à la cour ne parvenait guère à notre connaissance. J'en excepte ce qui était de notoriété générale, comme l'histoire de la pétition adressée par Bestoucheff à Sa Majesté, au sujet d'un second mariage.

Cette oeuvre de charlatanisme qui, rédigée sous forme de manifeste national, conjurait Sa Majesté d'exaucer les voeux et de calmer les inquiétudes de ses sujets dévoués en se choisissant un époux digne de son alliance impériale, rencontra une opposition qui la mit à jour dans l'attitude ferme et loyale de mon oncle, le Grand-Chancelier. Quand Bestoucheff lui apporta l'adresse, revêtue de la signature de quelques nobles, mon oncle le supplia de ne point troubler le peu de repos que lui laissaient ses souffrances, ne fût-ce qu'en énonçant un projet si rempli de folie et si gros de dangers. Bestoucheff cependant se mettait en devoir de procéder à la lecture de son écrit; mais mon oncle indigné se leva de son fauteuil et quitta la chambre en protestant avec force contre la déraison d'une pétition pareille.

Immédiatement le Grand-Chancelier demanda sa voiture et, malade comme il l'était,

il se fit conduire au palais, bien résolu à ne pas perdre un moment pour se présenter lui-même devant l'Impératrice et réclamer contre une pétition qu'il savait bien avoir été composée à l'instigation de Grégoire Orloff, afin d'appuyer ses prétentions. Il sollicita une audience qui lui fut aussitôt accordée. „Ce qui m'amène en présence de Votre Majesté, dit-il, c'est une ouverture extraordinaire que m'a faite le comte Bestoucheff qui par un absurde mémoire qu'il a rédigé voudrait vous amener à croire que la nation désire un maître pour vous et pour elle. Une telle insinuation est un outrage au bon sens des sujets de Votre Majesté. J'en suis certain vos sujets trouveraient beaucoup plus de raisons contre que pour un mariage qui donnerait à vous pour mari et à la nation pour maître un Grégoire Orloff."

Voici en quels termes répondit l'Impératrice: „Jamais je n'ai autorisé ce vieil intrigant à agir comme il le fait; et quant à vous, je vois dans la franchise et la loyauté de votre conduite trop d'attachement à ma personne pour en méconnaître le mobile."

Mon oncle répliqua en déclarant qu'il avait accompli seulement ce que lui commandait son devoir; et que c'était uniquement à Sa Majesté qu'il appartenait de réfléchir et de prévenir un coup aussi alarmant, aussi fâcheux. Après cela, il s'éloigna.

Tandis que la fermeté déployée par le Grand-Chancelier lui valait l'admiration générale et ajoutait au respect dont sa popularité était entourée, elle était cependant attribuée par Bestoucheff à une entente préalable avec l'Impératrice; oui, disait Bestoucheff, l'Impératrice s'était concertée avec lui sur le rôle qu'il devait jouer, afin de se débarrasser des importunités d'Orloff. Insinuation tout-à-fait dénuée de fondement: car l'état de souffrance de mon oncle le forçait de garder constamment la chambre et le rendait incapable d'aucune application aux affaires. Mais, par-dessus tout, la dignité de son caractère eût dû le mettre à l'abri de l'imputation de s'être prêté à jouer un rôle dans une pareille comédie.

Vers ce même temps Grégoire Orloff était élevé au rang de prince de l'Empire germanique: c'était un pas vers ce trône auquel il aspirait; et pendant que le Grand-

Chancelier travaillait ainsi à dévoiler les artifices des partisans d'Orloff, d'autres ne se gênaient pas pour exprimer leur indignation devant ses prétentions insolentes et pour chercher à précipiter sa chute. De ce nombre était M. Hetroff, l'un des plus désintéressés parmi ceux qui avaient conspiré contre Pierre III. Ses manières distinguées et sa beauté ne contribuaient pas médiocrement à enflammer la jalousie que son désintéressement avait excitée déjà dans l'esprit des Orloffs. Un de ses cousins, M. Rgeffsky qui, d'après les rapports qu'il avait eus avec les deux parties pendant la révolution, était resté dans leur confidence, et qui embrassait soit une cause soit l'autre en tant qu'il y trouvait son intérêt, dénonça lâchement à Alexis Orloff le projet que Hetroff avait conçu de préparer une ferme réponse à la pétition de Bestoucheff et d'y faire apposer les signatures de tous ceux qui avaient contribué à mettre Catherine sur le trône; en même temps, Rgeffsky avertit le favori de la vengeance que ces derniers préparaient contre lui pour avoir dédaigné leurs avis. En conséquence, Hetroff fut arrêté. Interrogé par Alexis Orloff qui, dit-on, le traita

avec la dernière effronterie et même avec violence, il déclara courageusement qu'il voudrait être le premier à plonger son épée dans le coeur de Grégoire Orloff, quelque certain qu'il fût que sa propre mort suivrait cet acte, plutôt que de se soumettre à l'humiliation de le reconnaître pour son souverain et d'assister au malheur de l'Empire, seul résultat qu'auraient eu les récents efforts du patriotisme.

Dans un interrogatoire qui eut lieu ensuite avec plus de publicité et que dirigea M. Souvaroff, père du fameux maréchal de ce nom, on demanda à Hetroff s'il ne s'était pas concerté avec moi, et quelle était mon opinion sur le sujet qui avait provoqué son arrestation. Il répondit ainsi: „J'ai pris trois fois la liberté de faire ma visite à la princesse Daschkoff; j'avais l'intention de solliciter son avis; mais ses préoccupations de famille étaient de nature à ne lui permettre de voir personne. Si j'avais été admis chez elle, je lui eusse exposé pleinement ma manière de penser, et je suis convaincu qu'en retour je n'eusse rien entendu sortir de ses lèvres qui ne fût inspiré par un pur patriotisme et une dignité sincère."

Le lendemain même, M. Souvaroff ayant rencontré mon mari à la cour, lui communiqua confidentiellement cette belle déclaration de l'accusé. En reconnaissance de quelques obligations qu'il avait au père du prince Daschkoff, M. Souvaroff dit qu'il s'estimait heureux de lui faire connaître un aussi agréable résultat de l'interrogatoire officiel.

Je reviens à nos affaires privées. A l'occasion de la mort de ma belle-soeur, nous engageâmes la princesse douairière Daschkoff à s'éloigner du théâtre d'une aussi grande douleur et à aller habiter la maison de son frère le général Levontieff. Quant à moi, je continuai de demeurer en ville, toute malade, tout accablée sous le poids de mes pensées, sous le regret de l'inutilité de mes derniers efforts.

Quelques semaines après, le 12 Mai (vieux style) naquit mon fils; et le jour suivant, mon mari fut pris d'une attaque d'esquinancie, mal auquel il était très sujet. Les choses étaient en cet état lorsque, trois jours après, une lettre fut apportée au prince Daschkoff, de la part de l'Impératrice, par Teploff son secrétaire.

Mes oncles, les deux Panins, étaient à la maison quand Teploff arriva. Soit que Teploff ne désirât pas, en cette circonstance, se trouver avec eux, soit qu'il eût reçu l'ordre de remplir sa commission en tête à tête, toujours est-il qu'il demanda à parler au prince Daschkoff dans la rue, pour raisons qu'il lui expliquerait.

Le prince qui avait établi son lit dans la chambre voisine de la mienne, se leva sans faire le moindre bruit; et à mon insu, s'étant enveloppé de sa grande pelisse, descendit dans la rue où il reçut des mains de M. Teploff une lettre de l'Impératrice dont voici la teneur:

„Je désire ardemment que la princesse Daschkoff ne me fasse pas oublier ses services en oubliant elle-même son devoir. Rappelez-le-lui, prince, puisque j'apprends qu'elle se donne l'indiscrète liberté de me menacer dans ses conversations."

Je ne sus rien de cette affaire jusqu'au soir où j'appris que les Panins étaient en conférence secrète dans la chambre à coucher de mon mari et remarquai en outre une expression de sérénité affectée sur la physionomie de la princesse Alexandra, ma belle-

soeur, au moment où elle traversait ma chambre pour passer dans celle de son frère. Il y avait dans toutes ces circonstances quelque chose de mystérieux qui m'alarma au plus haut degré; je tremblais que la maladie du prince n'eût pris une tournure dangereuse. Je demandai donc à voir mes oncles, qui vinrent à mon chevet et que, pour calmer mes appréhensions, je suppliai d'avouer le motif réel de leur visite et de me faire connaître en substance le sens de la lettre de Sa Majesté.

Je l'avouerai, je ressentis moins l'injustice de cette imputation extraordinaire que je n'éprouvai d'indignation de ce que Teploff avait forcé mon mari à sortir de son lit, l'exposant à un si grand danger. Cependant je témoignai le désir de voir cette lettre. Le général Panin me dit que le prince Daschkoff avait traité la lettre comme il l'eût fait lui-même en pareille occasion, c'est-à-dire qu'il l'avait déchirée en cent morceaux et y avait répondu avec la plus grande chaleur.

Je me sentis beaucoup plus calme qu'on n'eût pu s'y attendre en cas semblable, et je fus bien loin d'éprouver du ressentiment envers l'Impératrice: car sachant combien je comptais d'ennemis autour d'elle, j'avais

déjà préparé mon esprit à soutenir le choc d'attaques comme celle-ci. C'est pourquoi avec toute la mesure possible je priai le comte Panin de demander à Sa Majesté quand elle voudrait qu'eût lieu la cérémonie du baptême de mon enfant, dont elle avait offert d'être marraine. Ce que j'en faisais, c'était pour savoir si elle se rappellerait cette promesse au milieu des accusations mensongères qui m'avaient exposée à encourir sa disgrâce.

Aussitôt après le départ de mes oncles, le prince Daschkoff vint dans ma chambre; mais en dépit des rapports favorables qu'on m'avait faits et des tendres efforts de mon mari pour dissiper mes craintes, je fus tellement épouvantée en voyant l'altération de ses traits, que même lorsqu'il fut retourné se mettre au lit (et je ne lui avais pas permit de prolonger sa visite), je ne pus fermer l'oeil que bien au-delà de l'heure accoutumée. Enfin je tombai dans un sommeil fiévreux, d'où je fus tirée en sursaut par les cris et les chants effrénés d'une troupe avinée qui passait sous mes fenêtres; ces individus venaient de déboucher dans ma rue en sortant du souper orgiaque des Orloffs dont la

maison, malheureusement pour moi, était située dans le voisinage immédiat de la nôtre. L'horreur que j'éprouvai en m'éveillant jeta un tel désordre dans toute ma constitution, qu'après avoir presque perdu l'usage de mes sens au sein de la terreur que j'éprouvais, je m'aperçus que ma main et mon pied gauche étaient paralysés. De crainte que le danger ne fût pressant, j'envoyai ma garde chercher le chirurgien du régiment du prince Daschkoff. Notre confiance était acquise à ce praticien. Je recommandai à la garde de l'amener sans déranger le repos de mon mari. Quand le chirurgien fut arrivé et qu'il eut reconnu la gravité de mon état, il perdit courage et requit l'assistance d'un médecin et la présence du prince Daschkoff. Cependant je résistai sur l'un et l'autre point jusqu'à six heures du matin; alors, me croyant au moment de mourir, je fis demander le prince, et lui ayant recommandé nos enfants, je le conjurai de faire de leur éducation le premier et le plus grand de ses soins; puis l'embrassant pour la dernière fois — je le pensais du moins, — je m'efforçai de prendre congé de lui pour toujours.

Son maintien, l'expression de sa physionomie tandis qu'il recevait mes adieux à peine articulés, sont encore empreints dans mon coeur; et cet instant, bien qu'il semblât le dernier, fut un instant de bonheur complet. Cependant il plut à Dieu d'éloigner de moi un calice que je contemplais avec une calme résignation, et de prolonger une vie qui devait être dépouillée de tout charme par la perte de l'époux adoré auquel j'ai eu le malheur de survivre.

L'Impératrice, remplissant sa promesse, tint avec le Grand-Duc Paul mon fils sur les fonts de baptême. L'enfant reçut le nom de son parrain. Mais ni avant ni après la cérémonie, on n'envoya demander de nouvelles de ma santé.

Bientôt après, la cour retourna à Pétersbourg. Mon rétablissement fut extrêmement lent, et je restai à Moscou, où je prenais des bains froids sans beaucoup de profit, jusqu'au mois de Juillet. Le prince Daschkoff ayant été forcé alors de rejoindre son régiment à Pétersbourg et Dorpat où il tenait garnison, je me rendis à notre campagne, située à sept verstes de Moscou.

M^elle^ Kamensky et ses soeurs partagèrent

ma solitude jusqu'en Décembre. Trouvant alors ma santé à peu près remise, je partis, en compagnie de la première de ces jeunes personnes, pour rejoindre le prince à Pétersbourg où il avait loué une maison à mon intention.

CHAPITRE IX.

Mort d'Auguste, roi de Pologne. — Conséquences politiques de cet événement. — Intérêts rivaux des Puissances européennes. — Intrigues. — Le prince Daschkoff appelé à la tête de l'armée de Pologne. — Le prince Wolchonsky. — Maladie de la princesse. — Elle se retire à la campagne. — Mirovitch. — La princesse odieusement impliquée dans les trames de Mirovitch contre Catherine. — L'Impératrice revient de Riga. — Ses soupçons. — Explications. — Caractère de Mirovitch. — Destinée du jeune Ivan. — Procès et exécution de Mirovitch. — Accusations fausses contre Catherine relativement à Mirovitch. — Le comte Rgefsky. — Services importants rendus par le prince Daschkoff. — Nouvelle de sa mort, survenue à la suite des fatigues excessives d'une marche. — Effet de cette nouvelle sur la princesse. — Maladie dangereuse. — Délabrement des affaires de la princesse. — Mesures prises en conséquence. — La princesse retourne à Moscou.

Comme j'écris mon histoire personnelle et non l'histoire du temps, il serait hors de

propos de faire plus que de jeter un simple regard sur les événements publics dont j'aurai occasion de parler.

Vers cette époque, la mort d'Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, ouvrit un large champ à la lutte des intrigues de l'Europe. La Maison de Saxe désirait conserver pour elle la couronne de Pologne. Le roi de Prusse avait un intérêt différent à sauvegarder. Quelques-uns des nobles Polonais, gagnés aux voeux des princes saxons, par des présents et des promesses, soutenaient les prétentions de cette Maison; d'autres au contraire, mus par des sentiments plus patriotiques, et voyant d'un oeil méfiant la dangereuse politique qui, au mépris des principes de la Constitution, avait presque fait de la Pologne un fief héréditaire pour la Maison de Saxe, étaient les avocats déterminés d'une élection nationale. La cour de Vienne, extrêmement désireuse d'obtenir la confiance et l'amitié de l'Impératrice de Russie, se mêla dans la question et se déclara en faveur d'une élection; peut-être avait-elle quelque vue secrète pour un des princes Czartorinsky, Catherine n'ayant pas révélé encore son désir de soutenir la can-

didature de Poniatowsky au trône vacant. Aussitôt que l'Impératrice eut fait connaître ce désir en conseil, le prince Orloff trouva des raisons pour s'opposer à ce choix; tandis que le comte Zachery Tchernicheff ministre de la guerre, d'accord avec son frère le comte Ivan qui observait l'influence croissante d'Orloff, s'étant mis de son côté, sans toutefois le faire ouvertement, employèrent tous les moyens possibles, sauf la révolte manifeste, pour paralyser les mouvements des troupes et entraver ainsi l'accomplissement du désir de Sa Majesté.

Enfin, lorsque approcha le jour où devait être tenue la Diète, Sa Majesté, jugeant qu'il convenait qu'elle mît à la tête de ses forces en Pologne un chef qui soutînt avec zèle ses intérêts balancés par la brigue d'Orloff, fit choix à cet effet du prince Daschkoff. En conséquence, elle lui donna des ordres secrets, et elle disposa les choses avec un si profond mystère que le prince avait quitté Pétersbourg avant que personne se fût douté de la mission dont il allait s'acquitter.

Extrêmement flatté de cette preuve de confiance, le prince apporta à remplir les

ordres de l'Impératrice le plus grand dévouement, le plus d'activité possible, et il finit par triompher de tous les obstacles qu'il rencontra sur son chemin. Le prince Wolchonsky, qui commandait en chef les troupes envoyées d'abord en Pologne pour soutenir la cause populaire, avait reçu l'ordre de ne point s'avancer au-delà de la ville de Smolensky. Mon mari eut au contraire pour instructions de marcher sur Varsovie, avec un corps d'une force suffisante pour toutes les éventualités de l'expédition; de plus, il n'avait à rendre compte des pleins pouvoirs à lui confiés qu'à l'Impératrice et à son premier ministre le comte Panin, jusqu'à ce qu'il eût atteint le but de sa marche; de cette façon, il n'aurait pas d'objections et de difficultés à subir de la part de ses généraux et brigadiers, dont quelques-uns étaient plus anciens de grade que lui.

L'anxiété, l'agitation d'esprit que me causaient à la fois l'absence de mon mari et l'état de souffrance de ma petite Nastasia, amenèrent une rechute dans ma maladie; on dut me prescrire un changement d'air; mais comme les lettres du prince Daschkoff que m'apportait chaque courrier étaient de

la plus haute importance pour mon bonheur, et que pour cette raison je désirais ne pas trop m'éloigner des environs de Pétersbourg, j'acceptai volontiers l'offre que me fit mon cousin le prince Kourakin, d'aller occuper une de ses maisons de campagne, cette Patchina maintenant si belle, si magnifique, qui après la mort de son propriétaire, fut achetée par l'Impératrice. A cette époque, ce domaine n'était pas rapproché de Pétersbourg, comme il l'a été depuis par la route qui a abrégé considérablement la distance.

J'y demeurai avec mes deux enfants et Mlle Kamensky dans une profonde retraite jusqu'au jour où l'Impératrice revint de Riga. Rarement je sortais de la maison, si ce n'est pour aller à cheval prendre l'air tout-à-fait aux environs; et afin de faire le moins de dépense possible et de me soustraire aussi le plus possible aux visites durant l'absence de mon mari, je n'occupai qu'une aile de cette spacieuse habitation, celle où se trouvait un bain froid pour mes enfants. J'offris la meilleur partie de la maison au général Panin, qui venait d'être nommé sénateur et conseiller d'Etat. Il y

demeura quelque temps, puis il accompagna l'Impératrice dans son voyage de Riga. Pendant le séjour qu'il fit auprès de moi, il eut à voir chaque matin quantité de personnes que lui attiraient les fonctions dont il était chargé; mais bien que nous vécussions sous même toit, nous étions complétement séparés, et nous avions chacun nos portes distinctes aux deux extrémités de la maison.

Comme ses heures de travail matinal précédaient celle où je m'éveillais, jamais je n'eus occasion de voir ou d'entendre les personnes qui venaient le demander; jamais, par exemple, mes rêves ne furent interrompus par l'idée que Mirovitch fût de ce nombre; Mirovitch qui depuis fit tant parler de lui par son fol et criminel projet de placer sur le trône de Russie le jeune Ivan qui dès son enfance avait été tenu captif dans la forteresse de Shlusselbourg. Les visites de cet homme dans la maison que j'habitais ouvrirent un vaste champ aux soupçons qui s'élevèrent contre moi, et elles exposèrent à de nouvelles injustices mon caractère et mes principes soit méconnus soit défigurés à dessein. J'en ressentis un

profond chagrin, oubliant que j'avais trop fait pour l'Impératrice et trop peu pour moi pour ne m'être pas rendue l'objet de l'envie et le but de la calomnie.

Peu de temps après que la cour fut revenue de Riga, je retournai à Pétersbourg. Dès que le général Panin qui était également rentré en ville, se fut installé dans sa maison, il y fut rejoint par son aimable femme qui précédemment résidait à Moscou. J'avais une sincère et digne amie dans cette femme respectable; je passai avec elle la plus grande partie de mon temps; car son mari était souvent forcé de s'absenter, et ses devoirs à la cour l'occupaient beaucoup. Elle joignait à une nature pleine de douceur des qualités qui eussent fait envie à son sexe; mais sa mauvaise santé, conséquence d'une affection pulmonaire qui avait fait d'alarmants progrès depuis le jour où je l'avais laissée à Moscou, la confinait dans un petit cercle d'intimes dont malheureusement elle ne continua pas longtemps à faire les délices et l'admiration.

Un jour, mon oncle le général Panin me parlant de Mirovitch, m'apprit que la catastrophe qui décida du sort du malheureux

Ivan avait été annoncée à l'Impératrice, pendant son séjour à Riga, par une lettre d'Alexis Orloff: Sa Majesté, me dit-il, lut cette lettre avec une grande émotion, et en ayant communiqué le contenu à Yellagin son premier secrétaire, elle fit remarquer le post-scriptum où il était dit qu'on avait vu fréquemment Mirovitch entrer dans la maison de la princesse Daschkoff à une heure très matinale. Yellagin certifia à Sa Majesté qu'il devait y avoir une erreur. Il est impossible, dit-il, que la princesse Daschkoff qui vivait dans une si profonde retraite, ait eu des conférences avec un homme tel que Mirovitch, qu'elle eût nécessairement considéré comme un fou, pour peu qu'elle l'eût connu.

Le sentiment de justice et d'honneur qui poussa Yellagin à embrasser tout d'abord ma défense ne se borna pas là. Yellagin se rendit immédiatement chez le général Panin pour lui exposer l'affaire et apprendre de lui ce qui avait pu fournir matière à l'assertion d'Orloff. Mon oncle expliqua pleinement ces visites mystérieuses; il le chargea d'instruire l'Impératrice qu'on avait pu en effet voir souvent Mirovitch venir dans ma

maison; mais que l'objet qui l'y attirait se rapportant au Sénat, c'était à lui seul Panin que Mirovitch avait affaire; et que si Sa Majesté désirait avoir de plus amples informations sur le caractère de cet insensé, personne plus que lui n'était à même d'en fournir, car il avait eu longtemps Mirovitch en qualité d'adjudant dans son régiment. M. Yellagin ne perdit pas une minute pour faire son rapport. L'Impératrice manda mon oncle auprès d'elle; et si elle fut bien aise de m'entendre totalement disculper, sa satisfaction dut être un peu diminuée par le portrait que le général lui traça du misérable Mirovitch: car tandis qu'il le représentait comme un homme sans éducation, présomptueux à travers son ignorance et entreprenant faute de mesurer les conséquences de ses actions, il était impossible que l'Impératrice ne reconnût point dans ce portrait l'image frappante de Grégoire Orloff.

Je ne pouvais voir sans chagrin et même sans pitié l'influence inqualifiable exercée sur l'esprit de l'Impératrice et qui faisait planer les plus injustes soupçons sur les meilleurs patriotes, sur les plus fidèles partisans de Sa Majesté. Quand Mirovitch fut exécuté,

bien loin de déplorer son sort comme complice, je bénis mon heureuse étoile qui m'avait permis de ne jamais voir un homme dont le souvenir toujours vivant eût glacé mon imagination en lui offrant l'image du premier criminel qui, à ma connaissance, eût été puni de mort en Russie. Son procès, qui fut instruit avec la plus grande publicité dans le sein du Sénat, devant tous les présidents et vice-présidents de province et tous les généraux de division présents à Pétersbourg, ne laissa aucun doute en Russie sur la réalité des faits et sur les motifs de la conduite de Mirovitch. Comme la dernière révolution s'était effectuée avec tant de rapidité et si peu d'obstacles, ce cerveau brûlé de Mirovitch jugea qu'il serait peu difficile de détrôner une souveraine; et pour devenir le héros du jour, il se mit en tête d'entreprendre la restauration d'un prince qui fut la victime déplorable de sa sottise et de sa démence.

On a dit, on a affecté de croire de plusieurs côtés en Europe, que toute cette affaire n'avait été ni plus ni moins qu'une horrible intrigue ourdie par l'Impératrice qui aurait engagé Mirovitch à jouer le rôle qu'il remplit,

et l'aurait ensuite sacrifié. Pendant mes premiers voyages, en 1770, je ramenai souvent dans le cours de la conversation le sujet de cette conspiration, afin de disculper Catherine de l'injustice et de la noirceur d'une pareille accusation. Partout et principalement en France, je remarquai que les nations, voyant d'un oeil jaloux la prépondérance croissante de la Russie, semblaient trouver leur intérêt commun à faire passer dans le domaine de la vérité, comme une sorte de contrepoids politique, toutes les calomnies débitées contre une souveraine active et éclairée. Je me rappelle qu'étant à Paris et causant de ce sujet, je témoignai mon étonnement (ainsi que je l'avais fait précédemment, à Spa, devant M. et Mme Necker), de ce qu'une nation telle que la France qui avait eu pour ministre le cardinal Mazarin, se permettait d'envisager de la sorte un acte de cette nature et s'en préoccupait tant, lorsqu'il était si facile de signaler dans ses propres annales le précédent assez efficace de quelque poison bien apprêté pour arranger ces petites affaires avec bien autrement de secret et de rapidité.

Le comte Rgefsky, ambassadeur de Po-

logne, était le seul étranger que j'admisse chez moi; je pouvais par lui avoir fréquemment des nouvelles de mon mari. Il me disait à quel point le prince Daschkoff contribuait par son activité à l'accomplissement des projets de l'Impératrice, quels importants services il rendait à Poniatowsky, et que par sa conduite personnelle et son esprit de discipline il avait gagné l'affection et la confiance de toutes ses troupes. Ceci, me disait-il, était parfaitement connu de Sa Majesté, qui parlait fréquemment, et toujours avec éloge, de son petit feld-maréchal, ainsi qu'elle avait l'habitude de l'appeler. Mais hélas! le ciel ne permit pas qu'il vécût assez pour recevoir la récompense de ses services et du noble désintéressement qui là, comme partout, le distinguait.

Dans le mois de Septembre, peu de jours après la réception de la dépêche qui annonçait l'élévation de Poniatowsky au trône de Pologne, un courrier envoyé par le comte Keyserling, notre ambassadeur à Varsovie, apporta la nouvelle que le prince Daschkoff, attaqué d'une violente fièvre et n'ayant voulu prendre aucun repos ni interrompre ses marches forcées, avait succombé sous

l'étreinte du mal, et qu'il avait ainsi, dans l'accomplissement du devoir, sacrifié sa vie à son zèle et à son ardeur. Cet événement, coup terrible dans ma destinée, fut connu et déploré de toute la ville avant de m'avoir été révélé.

Un matin, ma tante, la femme du général Panin vint me voir et me proposa de m'emmener dans sa voiture. Elle était plus pâle encore que d'ordinaire, et sa contenance témoignait d'un profond abattement. Je craignis que sa maladie n'eût fait des progrès rapides; et en conséquence je m'empressais de l'accompagner là où elle voudrait me conduire. J'étais loin de me douter que moi même j'étais le malheureux objet de sa compassion. En arrivant chez elle, nous fûmes reçues par mes deux oncles avec une physionomie qui déguisait mal leur embarras et leur chagrin. Le secret fatal était sur leurs lèvres, mais le dîner se passa sans qu'aucun d'eux eût eu le courage de m'en instruire. Enfin on me le dévoila peu à peu, avec toute la tendresse de l'amitié: je l'entendis, et je devins insensible à toute chose ....

Je demeurai quelques heures dans cet état

comparativement heureux. Enfin je retrouvai le souvenir, et avec lui le sentiment exact de mon infortune. J'embrassai mes enfants qu'on m'avait amenés tout exprès; je les embrassais avec des transports de douleur, puis je retombai dans une espèce de torpeur, où je restai plusieurs jours entre la vie et la mort. Ma tante, la meilleure des femmes, ne s'était point bornée à m'envoyer, dans les premiers moments de mon affliction, mes enfants avec leurs serviteurs et les miens, mais elle m'établit dans son propre appartement et, sans s'inquiéter du délabrement de sa propre santé, elle veilla sur moi jour et nuit avec une tendresse assidue, jusqu'à ce que le danger fût passé.

M^elle^ Kamensky ne me montra pas moins d'affection et de zèle; grâce à leurs soins et à l'habilité de mon digne médecin M. Krouse ma vie fut sauvée; mais hélas! à quoi bon? Je ne revenais à l'existence que pour songer à ce que j'avais perdu et pour contempler le vide effrayant qui s'était fait dans mon avenir!

Je fus rappelée de cet état moral à la sympathie et à l'activité par un nouveau sujet de chagrin. Le mal de ma tante em-

pira: ce fut à mon tour de lui témoigner les attentions dont elle m'avait comblée. Bientôt elle se vit confinée dans son lit d'où elle ne sortit plus. Chaque jour je m'établissais dans son appartement; jusqu'au moment où j'eus la douleur de perdre cette tendre et inestimable amie.

Ce fut seulement quelque temps après être revenue chez moi, — car on m'y avait immédiatement renvoyée à la suite du décès de ma tante, — que j'appris l'état de désordre où étaient les affaires du prince Daschkoff. Sa générosité naturelle et peut-être aussi les dépenses qu'il avait cru devoir faire pour la mission dont il avait été chargé par l'Impératrice, l'avaient jeté dans de grandes dépenses; il avait contracté des dettes en prêtant de l'argent et répondant pour des officiers inférieurs, afin de prévenir le plus possible les vexations auxquelles serait nécessairement exposé le peuple dont il désirait ménager l'esprit.

En l'absence de mon frère Alexandre, alors ministre plénipotentiaire en Hollande, j'eus à regretter le seul membre de la famille dont l'affection cordiale et invariable pût me donner, dans un pareil moment, con-

solation et appui. Je me trouvais seule, à vingt ans, en face d'une perte qui me laissait inconsolable; et tandis que j'étais en butte à toutes ces calomnies qui assiégent les plus hauts rangs de la société, j'étais condamnée à lutter contre les difficultés et les privations qui sont le propre des classes infimes.

Mon unique ressource pour trouver quelque bon avis, quelque assistance, était dans mes deux oncles les comtes Panin, à l'aîné desquels mon époux mourant avait écrit pour le prier de vouloir bien veiller sur nos enfants et rétablir nos affaires en désordre, sans perdre de vue le bien-être et l'indépendance de sa famille tout en respectant les intérêts des nombreux créanciers. Cet appel à l'affection de l'oncle ne fut pas fait en vain.

Les deux frères s'engagèrent à remplir du mieux qu'il leur serait possible le devoir qui n'était imposé qu'à un seul; insistèrent sur la convenance qu'il y aurait à ce que je restasse conjointement avec eux en possession de mes enfants et de leur bien. Ils pensèrent qu'en habitant désormais notre propriété à Moscou, je pourrai mieux qu'eux la connaître et la faire valoir, quelque bonnes

que fussent leurs intentions, empêchés comme ils l'étaient par les emplois publics qui exigeaient leur séjour à Pétersbourg.

L'aîné des comtes Panin, se disant que l'Impératrice n'attendait que l'occasion de me rendre un service, l'informa de l'état de mes finances et sollicita un oukase qui nous permît, comme curateurs, de vendre quelques-unes des propriétés pour payer les dettes de mon mari. J'appris avec infiniment de peine cette démarche; et quand il eut été fait droit à la demande, bien loin d'user de cette faveur impériale, je jurai solennellement de vivre à jamais de pain et d'eau plutôt que de vendre un pouce du patrimoine qui appartenait à mes enfants.

Je passai à Pétersbourg dans le deuil et l'affliction le premier hiver de mon veuvage. Cependant mes nouveaux devoirs m'imposèrent beaucoup d'occupations. Je fis un état exact de toutes les dettes du prince Daschkoff; je donnai à trois des principaux créanciers, comme à compte, le peu de bijoux que je possédais et toute notre argenterie, à l'exception du nombre de cuillers et de fourchettes indispensable pour l'usage de quatre personnes. J'étais bien résolue à persévérer dans ce système

d'économie et de privations personnelles qui devait me permettre de satisfaire toutes les réclamations sans faire aucun tort à mes enfants et sans rien demander à la Couronne.

Mon voyage à Moscou, que je désirais accomplir ce même hiver, avant la fonte des glaces, fut retardé par le mauvais état de ma santé; puis, au moment où je commençais à me rétablir, ce fut mon fils qui tomba malade et fut alité jusqu'aux premiers jours de Mars. Immédiatement après mon arrivée dans cette ville, je témoignai mon désir de m'établir dans la propriété que nous possédions aux environs et je m'arrangeai en conséquence: mais la maison tombait littéralement en ruine. Cependant comme la charpente était encore en état de servir, je m'en servis pour me faire construire un petit cottage en bois: on le bâtit si activement, qu'il était prêt pour nous recevoir dès le commencement de l'été.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, j'avais, à Pétersbourg, disposé de toute mon argenterie et de mes bijoux. Je réduisis ma dépense annuelle à cinq cents roubles: mobilier, habillement, manière de vivre, tout fut accommodé strictement à ce règlement nouveau. Je de-

vins mon propre intendant, ma bonne d'enfants, ma gouvernante, ma garde et par ma persévérance dans ce système d'économie, aussi bien que par une active surveillance du revenu de mes enfants, je pus reconnaître, vers la fin de la cinquième année écoulée depuis la mort du prince Daschkoff, qu'il ne restait plus qu'une minime partie de la dette.

En me reportant pour un moment à cette époque de ma vie, je ne puis me défendre d'un sentiment de surprise et de satisfaction: jeune comme je l'étais, veuve à vingt ans, accoutumée dès mes plus tendres années au luxe et à la dépense, comment ai-je pu m'appliquer avec une telle rigidité de principes aux soins vigilants de la maternité et à tous les devoirs du malheur! Mais il en fut ainsi; et tous les sacrifices trouvèrent une ample compensation dans le pur témoignage de ma conscience, cette source d'où je tirai alors et d'où j'ai continué à tirer le seul plaisir qui soit sans mélange.

Dans ma seconde année de retraite, j'éprouvai un certain chagrin en découvrant que la maison que nous avions habitée autrefois à Moscou et que je croyais appartenir à mes enfants comme le reste du bien pa-

ternel, avait, par suite d'une erreur ou de quelque omission dans le contrat lorsque le père du prince Daschkoff l'avait achetée, été laissée à la disposition de la mère de mon mari, et que celle-ci, en se retirant dans un couvent pour y finir ses jours, avait donné cette maison à sa petite-fille M^elle^ Gleboff. A certains égards, ce n'était pas pour moi une grande perte: cependant, comme il fallait absolument que nous eussions un lieu de séjour à Moscou pour l'hiver, cela me réduisait à la nécessité d'acheter un petit lot de terrain dont j'avais fait choix déjà dans la même rue, et sur lequel se trouvaient les restes d'une maison en ruine; là je dus faire construire un bâtiment en bois sur une échelle bien plus convenable à ma position présente que ne l'eût été la maison dont on m'avait privée. Je ne gardai aucun ressentiment envers ma belle-mère, quoiqu'en cette circonstance j'eusse bien quelque raison de me plaindre de son injustice; et pour éviter toute discussion sur un sujet qui eût pu trahir mes sentiments réels, je résolus intérieurement de ne prononcer jamais en sa présence le mot de maison, aussi longtemps qu'elle vivrait. Je crois

n'avoir manqué qu'une fois à ce serment; ce fut deux ou trois ans plus tard. Il arriva que l'appartement qu'elle occupait au couvent ayant eu besoin de réparations, et que Gleboff son gendre n'ayant pu la recevoir chez lui, j'eus le plaisir de mettre à la disposition de la princesse douairière une maison voisine de la mienne et que précisément je venais d'acheter à des conditions très avantageuses.

CHAPITRE X.

Excursion de la princesse à Kiow, en 1768. — Le général Voyckoff, gouverneur. — Le couvent de Petchersky. — Singulier usage. — L'Université de Kiow. — Son histoire primitive. — Retour de la princesse à Pétersbourg, en 1769. — Anniversaire de la Révolution. — Entrevue avec l'Impératrice. — Retour à Moscou. — Préparatifs pour un voyage à travers l'Europe. — Don impérial; comment il est reçu. — Itinéraire. — La princesse visite Riga et Dantzig. — Curieuse affaire dans cette dernière ville. — Comment on regagne une bataille perdue. — Berlin. — Le prince Dolgorouky. — Présentation de la princesse et son effet à la Cour. — Faveur extraordinaire témoignée à la princesse. — La Reine et sa soeur. — La princesse visite Aix-la-Chapelle et Spa. — Elle fait connaissance avec M. Necker et lord et lady Sussex. — Elle apprend l'anglais. — Mistress Hamilton et Mistress Morgan. — La princesse visite l'Angleterre. — Son arrivée à Londres. — Elle visite Bath, Bristol etc. — Son retour à Londres. — Elle fait connaissance avec le duc et la duchesse de Northumberland.

En 1768, je sollicitai la permission de voyager à l'étranger. J'espérais qu'un changement d'air et d'aspect profiterait à la santé de mes enfants, qui étaient extrêmement délicats. Mais ce fut en vain que je postulai; mes lettres restèrent sans réponse. Je fis cependant, cet été-là, une excursion à Kiow, ne m'astreignant pas toujours à suivre la route directe, mais la quittant fréquemment pour visiter aux alentours des sites, des

localités, des points curieux; et ce n'était pas l'objet le moins digne de remarque que les colonies allemandes fondées par l'ordre de Sa Majesté. Mon séjour à Kiow fut rendu très agréable par les attentions du gouverneur le général Voyekoff, parent de mon mari. C'était un homme singulièrement bien informé qui ayant été employé près diverses cours pour affaires de diplomatie pendant la meilleure partie de sa vie, avait beaucoup voyagé et appris à envisager les hommes et les choses sous leur véritable jour. Le charme de sa conversation, auquel se joignait comme complément précieux une grande vivacité d'esprit qu'il avait conservée dans un âge avancé, rendait sa société extrêmement agréable et instructive. Chaque jour j'étais chez lui; il me servit de guide, de cicérone dans une visite aux catacombes, excavations nombreuses qui ont été pratiquées au centre d'une montagne sur laquelle est bâtie une partie de la ville. Dans ces caveaux on voit les corps des saints qui vécurent et moururent il y a bien des siècles; ces corps sont dans un état de conservation merveilleuse.

Le général me mena également à l'église

cathédrale qui se trouve dans l'enceinte du couvent de Petchersky. Elle est remarquable par la mosaïque ancienne qui en décore les murailles. Dans une des belles églises dont abonde cette ville se trouvent nombre de peintures à fresque. Elles représentent plusieurs conciles tenus à Kiow avant le schisme qui éclata dans l'Eglise romaine. Cette cité a possédé longtemps des académies et une université où plusieurs centaines d'étudiants étaient élevés aux frais du trésor public. Pour aider aux dépenses, il y avait une coutume que je trouvai encore en vigueur: les écoliers s'en allaient par groupes, chaque soir, chanter des hymnes et des psaumes sous les fenêtres des habitants qui jetaient quelque monnaie dont ces jeunes gens rendaient un compte fidèle à leurs professeurs.

. Les sciences furent apportées de Grèce à Kiow bien avant l'époque où elles furent connues de la plupart des nations européennes qui aujourd'hui décernent si libéralement à nos concitoyens le titre de barbares. La philosophie de Newton elle-même fut enseignée dans ces écoles, tandis que l'intolérance catholique-romaine ne permettait pas qu'elle pénétrât en France.

Dans ce petit voyage qui remplit près de trois mois je fis environ trois mille verstes et je fus charmée de trouver que cette excursion avait parfaitement répondu à mon dessein sans entraîner aucune dépense exagérée.

L'année suivante (1769), je me rendis à Pétersbourg, déterminée à faire à la Cour des démarches efficaces pour obtenir la permission de voyager à l'étranger. Comme noble russe, j'avais plein droit d'aller à où bon me semblait; mais comme dame d'honneur de Sa Majesté, cette permission était nécessaire. J'attendis cependant pour adresser aucune demande nouvelle à l'Impératrice que je pusse le faire en personne; ce que je résolus d'accomplir au jour anniversaire de la révolution, qu'on devait célébrer dans le palais de Péterhoff.

Ce jour-là, je me présentai à la Cour et, pendant le bal, pour n'être point surveillée et ne pas perdre ainsi l'occasion que je cherchais, je travaillai à me placer comme par hasard dans un groupe d'ambassadeurs étrangers; et je causais avec quelques-uns d'entre eux quand l'Impératrice s'approcha. Après leur avoir dit deux ou trois mots, Sa

Majesté s'adressa à moi. Sitôt que j'eus répondu et avant qu'elle eût eu le temps de se retourner, je lui fis connaître l'objet de mon désir en lui demandant la permission de voyager deux années en pays étranger, en égard à la faible santé de mes enfants. „Je regrette infiniment, Madame, répondit-elle, la cause qui vous fait désirer de voyager; mais assurément vous êtes votre maîtresse, et vous pouvez disposer de vous-même ainsi qu'il vous plaira."

Comme l'Impératrice s'éloignait je priai le chambellan Talitzen d'informer le ministre (le comte Panin) qu'il n'avait qu'à faire préparer mon passeport, puisque Sa Majesté consentait à ce que mon départ ne fut pas différé plus longtemps. Ce point étant acquis, je quittai Pétersbourg et me hâtai de retourner à Moscou pour mettre ordre à mes affaires et m'occuper de mes préparatifs de voyage.

Sur le chapitre des frais, qui avait fixé l'attention de mes deux oncles et d'autres amis intimes, ma résolution était déjà arrêtée. J'avais l'intention de prendre en voyage le nom de madame Michalkoff. C'était celui d'un petit bien situé près de Moscou et

appartenant à mes enfants. J'avais songé à régler mes dépenses en conséquence. Voyager incognito, c'était certainement ce qui convenait le mieux à l'état de mes finances et aussi, pensais-je, au but même de mon voyage. Je désirais voir les choses par mes propres yeux, afin de pouvoir me fixer dans le lieu, quel qu'il fût, qui me paraîtrait le plus convenable pour l'éducation de mes enfants; bien convaincue que si je restais dans mon pays, l'indulgence des parents et la flatterie des domestiques, sans compter le manque de bons professeurs, dérangeraient tous mes plans et tous mes voeux pour le seul objet que j'eusse désormais à coeur.

A mon retour à Pétersbourg, en Décembre, j'usai d'une telle diligence pour les préparatifs de mon voyage, que le même mois j'étais prête à partir. Au moment de quitter Pétersbourg, je reçus un matin la visite d'un sous-secrétaire d'Etat qui venait m'offrir, de la part de Sa Majesté, quatre mille roubles. Bien que je fusse surprise et ne pusse m'empêcher d'éprouver une profonde indignation devant un présent aussi misérable, je ne jugeai pas prudent d'irriter

l'Impératrice par un refus absolu. Je priai donc le secrétaire d'attendre un moment, et lui ayant montré deux petites notes d'objets nécessaires pour mon voyage, je l'invitai à en laisser le montant sur ma table et à emporter le reste de la somme.

Ainsi que je viens de le dire, j'étais prête à commencer mes voyages dès le mois de Décembre, et je ne perdis pas de temps pour m'éloigner. Notre personnel consistait en Mlle Kamensky, mes deux enfants, et M. Worontzow, un de mes proches parents, qui appartenait à l'ambassade russe de La Haye.

Nous nous arrêtâmes quelques jours à Riga ou nous louâmes un de nos véhicules nationaux pour nous transporter jusqu'à Berlin; mais avant de quitter Koenigsberg où nous avions passé une semaine auprès de la comtesse Kirsirling, nous fûmes obligés d'abandonner nos traîneaux et d'avoir recours aux roues, bien que les roues eussent beaucoup de peine à labourer les routes sablonneuses de la Prusse.

A Dantzig, où nous devions rester une couple de nuits, nous logeâmes à l'hôtel Russe, le plus important de la ville. Dans

la salle à manger, je fus frappée de deux peintures représentant des batailles perdues par les troupes russes qu'on voyait en monceaux de morts et de mourants, ou bien à genoux et demandant grâce aux Prussiens vainqueurs. Je fus tellement scandalisée de la figure que faisaient là mes compatriotes, aux yeux des voyageurs de toutes nations qui fréquentaient l'hôtel, que je m'imaginai de faire des reproches à M. Rebender, notre chargé d'affaires, pour avoir souffert l'existence d'un aussi abominable monument de nos défaites. Il répondit gravement qu'il était tout-à-fait hors de ses moyens de redresser des griefs de cette nature. „Mais, Madame, dit-il, vous n'êtes pas la seule personne que la vue de ces batailles ait choquée: Alexis Orloff, en passant dernièrement à Dantzig, descendit à ce même hôtel, et ces peintures ne lui causèrent pas moins d'indignation qu'à vous." — „Alors, dis-je, pourquoi ne les a-t-il pas achetées, à quelque prix que ce fût, pour les jeter au feu? . . . Si j'avais la vingtième partie de sa fortune, j'agirais ainsi en ce moment; mais puisqu'il n'en est rien, j'aurais recours à un moyen qui peut-être réussira aussi bien."

Dès que notre résident nous eut quittés, je donnai commission à MM. Woltchkoff et Schtellin (qui appartenaient à notre ambassade de Berlin et nous accompagnèrent jusqu'à cette ville) de m'acheter quelques couleurs à l'huile, du bleu, du vert, du rouge et du blanc. Aussitôt que le souper fut terminé, et quand nous eûmes solidement barricadé les portes, ces messieurs qui savaient bien tenir un pinceau, m'aidèrent à regagner les batailles perdues en changeant le bleu et le blanc des vainqueurs prussiens contre les uniformes verts et rouges de nos héros russes. Il nous en coûta toute la nuit pour achever cette double victoire; et ce ne dut pas être une petite surprise et un mince sujet de curiosité pour les bonnes gens de la maison que d'apprendre que trois personnes de notre société s'étaient ainsi enfermées ensemble, et que leurs sombres chambres, jusqu'à présent le lieu de refuge du voyageur fatigué et bâillant, avaient été illuminées toute la nuit et étaient devenues tout-à-coup le théâtre d'une réjouissance mystérieuse. Pour ma part, l'idée m'enchantait tellement, que j'étais comme un enfant espiègle, à la fois tremblant et

triomphant de sa malice. Le lendemain, je laissai mes malles ouvertes sur ce même champ de bataille, seule excuse que je pusse donner pour en éloigner tout le monde, hors les personnes de ma société et les deux compagnons de mes prouesses.

Le jour suivant, nous continuâmes notre voyage; mais je ne partis pas sans avoir montré à M. Rebender cette revendication par la peinture de notre honneur national. Nous nous divertîmes singulièrement, chemin faisant, en songeant à la surprise que causerait à notre stupide hôtellier cet étrange retour du sort des batailles.

Je passai deux mois à Berlin de la manière la plus agréable. Le prince Dolgorouky était notre ministre près cette cour. C'était un homme universellement aimé et estimé, et personne plus que lui ne méritait de l'être. Il nous combla de toutes les attentions polies que pouvait lui inspirer sa franche et bienveillante nature, et il se montra constamment bon pour nous sans affectation ni parade.

J'ignore en quoi je pouvais piquer la curiosité de la Reine et des princesses; mais à ce qu'il me sembla, elles se joignirent

souvent au prince Henry et à son aimable femme pour presser notre ambassadeur de me présenter à la Cour. Je m'excusais toujours en me rejetant sur l'étiquette prussienne qui ne permettait à personne d'être reçu sous un nom d'emprunt; et comme j'avais pris le mien par un motif d'économie qui devait présider à mes voyages, j'eusse eu par trop l'air d'une aventurière si pour céder à une tentation j'avais tout-à-coup changé mes plans à cet égard Quand le comte Finkerstein, ministre des affaires étrangères, alla à Sans-Souci rapporter ma réponse au roi, Sa Majesté s'exprima ainsi: „Dites-lui que l'étiquette est chose sans importance, et que la princesse Daschkoff peut être reçue à la Cour de Prusse sous quelque nom que ce soit, et de la manière qu'elle jugera convenable."

Le lendemain, je dînai chez M. Mitchel, l'envoyé britannique. J'y rencontrai le comte Finkerstein et j'appris par lui les termes flatteurs du message que lui avait confié le grand Frédéric. Il n'y avait plus moyen de se soustraire aux invitations royales. Je dus donc me résigner à la dépense d'une robe noire neuve, et j'allai à la Cour. Je

reçus de Sa Majesté l'accueil le plus distingué; elle m'invita à rester au souper. Le prince et les princesses ne me témoignèrent pas moins d'attentions; et à partir de ce moment, durant tout mon séjour à Berlin, ils me montrèrent une telle bienveillance, et les invitations que je reçus d'eux furent si multipliées, qu'il me fut très rarement possible de me montrer ailleurs et de prendre d'autres distractions.

Si j'avais à faire connaître la cause première de la faveur dont je fus l'objet de la part de la Reine et de sa soeur, je pourrais penser que mon plus grand mérite à leurs yeux provint de la circonstance suivante: toutes deux avaient un malheureux défaut de prononciation, une espèce de bégaiement si prononcé, qu'il fallait absolument qu'un chambellan se tînt en guise d'interprète entre elles et tout étranger qui leur était présenté. Par bonheur, je saisis si rapidement leur façon de parler et pus répondre si vite à ce qu'elles me disaient que j'eus l'air de ne m'être point aperçue de cette imperfection, ce qui les mit complétement à l'aise vis-à-vis de moi, satisfaction qu'elles éprouvaient rarement.

La soeur de la Reine était veuve du prince royal et mère de la princesse d'Orange ainsi que du prince qui succéda au grand Frédéric; je dis grand, et je crois pouvoir l'appeler ainsi s'il est vrai qu'un génie supérieur et qu'une constante sollicitude pour les intérêts de son peuple auquel ses passions mêmes furent utiles, aient pu lui mériter un si beau titre.

Comme nous touchions à la saison où l'on boit les eaux d'Aix-la-Chapelle et de Spa, je quittai Berlin, et ce fut avec regret, car je conserverai toujours pour cette ville des sentiments de reconnaissance et d'agréable souvenir. Nous ne fîmes que traverser à la hâte la Westphalie qui me sembla moins laide que ne l'a représentée le baron de Bar dans ses lettres intéressantes.

Nous ne restâmes à Hanovre que le temps nécessaire pour réparer nos voitures. Justement on représentait un opéra le soir même de notre arrivée. Je m'y rendis, en compagnie de Mme Kamensky; nous avions laissé à l'hôtel M. Worontzow qui était souffrant. Notre seul domestique était Russe et il ne savait pas parler d'autre langue que celle de son pays; par conséquent, il ne pouvait

trahir notre identité. Je pris cette précaution pour avoir entendu dire au prince Ernest de Mecklenbourg que son frère aîné, gouverneur de la ville, désirait savoir quand j'arriverais à Hanovre; or je n'avais pas le moindre désir de faire connaissance avec lui, puisque mon intention était de garder l'incognito. Deux dames étaient assises déjà dans la loge où nous entrâmes; elles mirent beaucoup d'empressement et de politesse à nous faire place, bien que la loge fût très suffisamment grande, afin que nous fussions à l'aise autant que possible. A la fin du premier acte, je remarquais qu'un jeune officier quittait la loge du prince; il entra, bientôt après, dans celle où nous nous trouvions. Après avoir adressé quelques mots à nous et non à nos voisines: „Mes dames, dit-il, avec un ton et des manières dégagés, vous paraissez être étrangères?“ — „Oui, Monsieur.“ — „Son Altesse désire savoir à qui j'ai l'honneur de parler.“ — „Monsieur, répondis-je, c'est chose peu importante soit pour vous soit pour Son Altesse; et puisque nous sommes des femmes, nous pouvons, j'imagine, revendiquer pour une fois le privilége de retenir nos langues et par con-

séquent de refuser de répondre à votre question." Il parut un peu déconcerté et s'éloigna. Les deux dames nous regardaient toutes stupéfiées. J'avoue que ma réprimande avait été passablement sévère; mais je ne saurais contenir l'antipathie naturelle que m'inspire l'effronterie d'un fat. Vers la fin du spectacle, je priai Mᵉˡˡᵉ Kamensky de ne point démentir ce que j'allais dire; puis, me tournant vers les dames hanovriennes, je leur donnai à entendre que si j'avais refusé de répondre à la question plus qu'impertinente de l'aide de camp du prince, cependant, comme elles nous avaient traitées avec infiniment de politesse, je ne leur cacherais pas à elles que nous étions par profession moi cantatrice de théâtre, et ma compagne danseuse, et que nous voyagions à la recherche d'un engagement avantageux. Mᵉˡˡᵉ Kamensky ouvrit de grands yeux étonnés, et quant aux dames, qui d'abord avaient été si polies, elles changèrent de ton et firent un mouvement autant que le permettaient les dimensions de la loge, pour nous tourner le dos.

Notre séjour dans le Hanovre ayant été si limité, je n'ai rien à dire de cet élec-

torat, si ce n'est qu'il paraît posséder une belle race de chevaux, qualité distinctive qui s'étend jusqu'aux chevaux des paysans, et qu'en outre cette contrée est cultivée avec soin.

A Aix-la-Chapelle, je m'établis dans une maison située en face des salles publiques et des bains. Le plus agréable souvenir que j'aie gardé de cette ville, est celui de la connaissance que j'y fis de deux Irlandais fort distingués, M. Collins et le colonel Nugent, officiers retirés qui avaient autrefois servi en Hollande. Ces gentlemen (dont le dernier était le frère du ministre de ce nom qui fut envoyé de Vienne à Berlin), faisaient chaque jour partie de notre société, et leur vivacité et leur grâce d'esprit y jetaient un grand charme.

D'Aix, je me rendis à Spa, lieu fécond pour moi en souvenirs délicieux; car ce fut là que je formai une liaison intime avec mistress Hamilton, fille de M. Ryder, archevêque de Tuam, et mistress Morgan, fille de M. Tisdale, solliciteur-général en Irlande. Cette intimité devint bientôt une amitié qui durant trente-cinq ans a bravé l'épreuve du temps, de l'absence et de toutes les vicis-

situdes humaines, et qui montre encore à tous ceux qui nous connaissent la réalité de ce privilége rare et béni.

J'eus aussi l'occasion de connaître M. et Mme Necker. Mais les personnes avec lesquelles je vivais le plus familièrement étaient presque exclusivement anglaises. De ce nombre étaient lord et lady Sussex. Je mis une grande ardeur à apprendre l'anglais dont j'avais déjà quelques notions. Aussi, avec l'aide du français et de l'allemand et les leçons de mes deux excellentes amies mistress Hamilton et mistress Morgan qui chaque matin venaient lire avec moi quelque livre anglais et redresser ma prononciation, je ne tardai pas à faire des progrès considérables.

Comme la famille Tisdale devait retourner chez elle en automne, je me déterminai à faire en sa compagnie un voyage en Angleterre, bien que je ne dusse y rester que quelques semaines, m'étant engagée déjà à passer l'hiver suivant auprès de mistress Hamilton, à Aix, en Provence, où elle se proposait de conduire son père malade. En conséquence, je suivis mes amis à Calais, d'où nous fîmes dans le même paquebot la

traversée de Douvres. C'était la première fois que je me trouvais sur l'Océan, et jamais personne ne souffrit plus que moi du mal de mer, en dépit de tous les soins et de toutes les attentions de mon aimable amie mistress Morgan.

A notre arrivée à Londres, je trouvai pour nous recevoir une maison toute prête, que que le ministre de Russie le comte Pouschkin, avait louée dans le voisinage de la sienne. J'eus la bonne fortune de recevoir le meilleur accueil de Mme Pouschkin (la première femme du ministre). C'était une personne des plus gracieuses et qui semblait posséder toutes les qualités qui constituent une amie véritable. Ce fut sous ce jour que j'eus le bonheur de la voir.

Je demeurai à Londres où je jouis de la société de mon amie mistress Morgan et de la comtesse Pouschkin, jusqu'au moment où la première retourna avec son père à Dublin. Alors je confiai mes enfants aux soins de Mme Pouschkin qui, à tous égards, était digne d'un tel dépôt, et j'allai faire une excursion à Bath, à Bristol et à Oxford.

C'était la première fois que je me séparais de mon fils. Mais pendant cette courte

absence qui ne dura que treize jours, chaque poste m'apportait une lettre de mon fils dans laquelle il me décrivait, avec son style enfantin, les courses de chevaux et les spectacles que la comtesse Pouschkin lui avait fait voir, ainsi qu'une visite qu'il avait faite avec sa bonne et charmante amie à la duchesse de Queensbury. Et vraiment ses récits étaient étonnants pour un petit garçon âgé de sept ans seulement.

Après mon retour à Londres, je n'y restai qu'une dizaine de jours, et je les consacrai entièrement à voir tout ce qui dans cette intéressante capitale peut piquer la curiosité des étrangers. Je n'allai pas à la Cour et ne fis qu'un petit nombre de connaissances, parmi lesquelles je nommerai le duc et la duchesse de Northumberland.

CHAPITRE XI.

Retour de la princesse en France. — Paris. — Diderot. — Mme Necker et Mme Geoffrin. — Discussion entre la princesse et Diderot sur l'esclavage des paysans russes. — Anecdote sur Diderot. — M. de Rhullière. — Son pamphlet sur la révolution russe. — Singulière anecdote sur Diderot. — Visite à Versailles. — La famille royale. — Le duc de Choiseul. — Sa haine contre Catherine II. — Ses égards pour la princesse.

Malheureusement pour une personne aussi novice que moi dans la navigation, notre traversée de retour à Calais fut extrêmement mauvaise. Le vent qui nous combattait nous eût été très utile pour aller aux Indes; mais il nous fut si opposé et il avait une telle violence, qu'il nous obligea à nous tenir renfermés durant vingt-six heures dans la cabine.

Les vagues se ruaient contre le châssis, menaçant de nous engloutir tous. Mes enfants, fort effrayés, pleuraient à chaudes larmes. Je pris sur moi assez de force pour leur faire sentir, dans un événement tel que celui-là, les avantages du courage sur la pusillanimité, en désignant à leur attention la conduite des matelots qui, loin de s'alarmer du péril, employaient tous leur efforts

pour le surmonter; et alors, après avoir ajouté un mot ou deux sur la soumission que nous devons en toute circonstance à la volonté divine, j'ordonnai péremptoirement le silence. J'obtins beaucoup plus vite obéissance que je ne m'y fusse attendue; car en dépit du mugissement de la tempête, j'eus la satisfaction de voir mes deux enfants tomber dans un profond sommeil, tandis que le danger où nous étions me faisait trembler intérieurement.

Enfin nous atteignîmes Calais sains et saufs. Là, m'étant séparée de mon cousin et compagnon M. Worontzow, qui s'en allait directement à Aix, en Provence, nous partîmes pour Bruxelles où nous ne nous arrêtâmes que quelques jours, et d'où, sans aucun temps d'arrêt, nous nous acheminâmes sur Paris.

Pendant mon séjour à Paris, trois semaines au plus, je vécus très retirée. Je n'étais occupée qu'à visiter les églises, les couvents, les statues, les peintures et tous les monuments d'art que présente cette ville. Je refusai de faire connaissance avec qui que ce fût, si ce n'est avec le célèbre Diderot. Quand j'allais au théâtre, voulant voir sans être

vue je ne m'y rendais jamais que vêtue d'une vieille robe noire d'étoffe commune et coiffée d'un bonnet fermé, et je ne prenais place que parmi le peuple, au parterre.

Un soir, la veille même de mon départ de Pairs, Diderot était avec moi assis en tête à tête, quand on annonça Mme Necker et Mme Geoffrin. Aussitôt Diderot avec sa vivacité habituelle et sans me laisser le temps de parler, défendit qu'on les laissât entrer.

„Mais,' dis-je, j'ai connu à Spa Mme Necker; et l'autre dame étant en correspondance suivie avec l'Impératrice de Russie, je serais enchantée de la connaître."

„Ne m'avez-vous pas assuré, dit-il, que vous n'avez plus que deux ou trois jours à rester à Paris? Par conséquent, elle ne pourrait vous voir que deux ou trois fois au plus, et elle serait hors d'état de juger votre caractère. Non, je ne saurais souffrir qu'on blasphème aucune de mes idoles. Croyez-moi, si vous étiez pour rester ici une couple de mois, je serais tout le premier à vous faire connaître Mme Geoffrin, car c'est une excellente femme; mais comme c'est une de nos trompettes parisiennes, je

m'oppose à ce qu'elle fasse sonner votre caractère avant de l'avoir connu parfaitement."

J'entrai dans ses vues et ordonnai au domestique de dire que j'étais souffrante. Cela ne suffit pas cependant; car le lendemain matin je reçus de Mme Necker un billet plein de compliments. Elle y exprimait le vif désir qu'avait son amie de me voir, de faire connaissance avec une personne de qui elle s'était fait une si haute idée. Je répondis que précisément parce que je voulais maintenir l'opinion favorable qu'elles avaient de moi, il me fallait décliner l'offre agréable qu'elles me faisaient; car la situation dans laquelle je me trouvais risquait trop d'imprimer un échec à leur aimable partialité.

Cette circonstance m'obligea à garder la chambre ce jour-là, et j'envoyai à Diderot ma voiture. D'ordinaire, j'allais moi-même le chercher après mes courses qui duraient de huit heures du matin à trois heures de l'après-midi; je le ramenais dîner chez moi, et souvent la conversation se prolongeait entre nous longtemps après minuit.

Une fois, je m'en souviens, nous parlions de ce qu'il appelait l'esclavage des paysans

russes. „Vous voudrez bien reconnaître, lui dis-je, que si je n'ai pas l'âme d'un esclave, je n'ai pas non plus celle d'un tyran: je puis donc sur ce point avoir quelque titre à votre confiance. Quant à la question de liberté, déjà j'ai pensé avec vous que ce bienfait pourrait être appliqué à nos paysans; en conséquence, j'ai songé à répandre le bonheur parmi mes paysans, dans la mesure de mes moyens, en les rendant plus libres. Mais l'expérience m'a bientôt démontré que l'unique effet de semblables mesures était de mettre les paysans à la merci de la Couronne, ou plutôt à celle de tout petit commis qui entreprendrait d'exercer sous le masque officiel l'abus du pillage ou de la malversation. La richesse et le bonheur de nos paysans sont les seuls éléments de notre prospérité et de l'augmentation de nos revenus; et de même que c'est là un axiome reconnu, de même, ajoutai-je, on peut taxer de folie celui qui agit de manière à appauvrir la source de notre fortune spéciale. Les nobles sont l'autorité intermédiaire entre la Couronne et l'esclave; il est, par conséquent, de notre avantage de défendre ce dernier contre la rapacité

des gouverneurs de province et des inspecteurs."

„Mais, princesse, répliqua-t-il, vous ne pouvez nier que cette liberté ne tende à accroître les lumières des paysans, et que de cette source ne découle naturellement une abondance de richesse."

„Si les souverains, dis-je, en rompant quelques anneaux de la chaîne qui lie les paysans aux nobles, s'avisaient également de briser quelques-uns de ceux qui attachent les nobles à leur volonté despotique, je signerais joyeusement de mon sang un contrat tel que celui-là. Mais dans le cas présent, vous me pardonnerez si je vous dis que vous paraissez avoir confondu l'effet avec la cause; car c'est l'instruction qui produit la liberté, et non la liberté l'instruction. La première, si elle n'est pas accompagnée de la seconde, ne peut manquer d'engendrer l'anarchie et la confusion. Quand les basses classes de mes concitoyens seront éclairées, elles mériteront alors la liberté, parce qu'elles sauront en jouir sans l'employer au détriment de leurs compatriotes et par suite à la destruction de cette subordination indispensable à l'existence de tout Etat civilisé."

„Vous raisonnez parfaitement bien, charmante princesse, dit-il; néanmoins, je ne suis pas encore convaincu.“

„Il y a, lui dis-je, dans nos lois fondamentales de sûrs antidotes contre la tyrannie des nobles, bien que Pierre Ier en ait détruit quelques-uns et surtout le principal, en vertu duquel les paysans avaient le droit d'exposer devant l'autorité leurs griefs contre leurs maîtres. Cependant, sous le règne actuel, un gouverneur de province, après un appel au maréchal et aux députés des nobles appartenant à son gouvernement, peut punir un acte de tyrannie commis par un noble sur ses paysans; il peut déposséder le coupable de l'exercice du pouvoir et mettre ses terres et ses paysans sous la tutelle d'un autre qui est choisi par les nobles eux-mêmes. Sur ce sujet, je ne puis m'expliquer comme je le voudrais, bien qu'il ait été souvent l'objet de mes méditations. Dans ces moments, mon imagination se représentait un aveugle-né placé sur un rocher au milieu des plus effrayants précipices. Son infirmité naturelle lui fait seule ignorer les dangers de sa position; il est gai, il mange, il boit, il dort, il écoute le gazouille-

ment des oiseaux, et ses chants sont d'accord avec l'épanouissement de son coeur innocent et satisfait. Tout-à-coup apparaît un oculiste qui, sans avoir réfléchi à l'impossibilité de le tirer de sa position, lui ouvre la paupière et lui rend la vue. Qu'arrive-t-il alors? Un flot lumineux vient frapper son intelligence pour lui révéler seulement son malheur; désormais il ne chante plus, il ne dort plus, il ne mange plus, mais il est absorbé dans la contemplation des précipices et des torrents qui l'entourent et qu'il lui est impossible de fuir. Il suffit de peu de temps pour dissiper son insouciance: je jette un dernier regard sur lui, et je le vois tomber victime du désespoir, à la fleur de son âge."

Diderot s'élança de son siége comme par un mouvement mécanique, tant il avait été frappé à l'improviste de cette petite esquisse de mes sentiments. Il se mit à faire de rapides enjambées à travers la chambre; puis soudain s'arrêtant brusquement et crachant avec une sorte de rage sur le parquet sans se donner le temps de reprendre haleine: „Quel femme vous êtes! s'écria-t-il. En un moment vous avez renversé toutes les idées que je caressais depuis vingt ans:" Ce trait

caractérise parfaitement un homme que j'admirais même dans les débordements de sa nature enthousiaste.

La sincérité, la franchise de son caractère, l'éclat de son génie, et aussi l'intérêt et l'estime qu'il ne cessa de me témoigner dans toutes les occasions, m'attachèrent à lui aussi longtemps qu'il vécut et me rendent encore chère sa mémoire. Le monde n'a pas assez connu cet homme extraordinaire. La vertu et la simplicité régnaient dans toutes ses actions; sa passion dominante, son étude était de contribuer au bonheur de ses semblables. Si un excès d'ardeur le jeta parfois dans quelque erreur, du moins il était sincère, car il fut toujours sa plus grande dupe. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire un éloge digne de ses nombreuses qualités quand d'autres, plus autorisés que moi, n'ont pas négligé de le prononcer.

Un soir où Diderot était assis auprès de moi, on annonça M. de Rhullière. Il avait été attaché à l'embassade du baron Breteuil, à St. Pétersbourg. Je l'avais vu souvent chez moi ainsi que chez M^elle^ Kamensky.

En entendant son nom je me sentais dis-

posée à désirer qu'on le fît monter quand Diderot, me prenant la main, dit avec une extrême vivacité: „Un moment, princesse; laissez-moi vous demander si, une fois vos voyages finis, vous aurez l'idée de retourner en Russie?“.

„Quelle question! dis-je. Ai-je donc le droit d'expatrier mes enfants?“

„Eh bien! alors veuillez défendre que Rhullière soit introduit, et je vous expliquerai ensuite mes raisons.“

Il y avait quelque chose de si pressant et de si sincère dans sa physionomie et dans son attitude, que je lui obéis implicitement, et que sans la moindre résistance je refusai la visite d'une très agréable connaissance, tant j'avais foi dans la bonté des raisons inconnues que Diderot devait me donner.

„Vous ne savez pas, reprit-il, que cet homme a écrit un mémoire sur la révolution russe.“

„Non, répondis-je; mais s'il en est ainsi, vous me fournissez un motif de plus pour désirer de le voir.

„Je vous dirai alors tout ce qu'on peut connaître quand on en lit le contenu. Vous

vous y trouveriez ornée de tous les talents de votre sexe, joints aux charmes et aux vertus que vous possédez. L'Impératrice cependant y est traitée d'une manière très différente ainsi que le roi de Pologne avec qui sa liaison, à l'époque où elle n'était encore que Grande-Duchesse, est complétement exposée; aussi Sa Majesté a-t-elle entamé des négociations, par l'intermédiaire de Betskoy et de votre chargé d'affaires le prince Galitzin, pour acheter l'ouvrage; mais ces négociations ont été si mal conduites, que trois copies ont pu être prises et déposées par de Rhullière, l'une au cabinet des affaires étrangères, la deuxième entre les mains de Mme de Grammont, et la troisième chez l'archevêque de Paris. Après cette faute, j'eus l'honneur de recevoir de Sa Majesté la commission de traiter avec de Rhullière lui-même; mais tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il ne publierait point l'ouvrage de son vivant ou pendant la vie de l'Impératrice. Vous comprenez donc qu'en recevant la visite de de Rhullière, vous eussiez donné une sanction à son livre qui à causé beaucoup de peine à Sa Majesté et qui, ayant été lu

chez M^me^ Geoffrin, dont le salon est le rendez-vous de toutes les personnes de marque qu'il y a à Paris et de tous les étrangers de distinction, n'est aujourd'hui que trop connu. Ce qui n'empêche pas cette bonne dame d'avoir beaucoup d'amitié pour Poniatowsky que, pendant son séjour à Paris, elle a comblé des plus extravagantes protestations de tendresse et que, depuis, dans toutes ses lettres, elle n'a cessé de traiter comme un fils chéri."

„Mais comment peut-on accorder ces deux sortes de conduite?" demandai-je.

„Oh! quant à ça, dit-il, nous ne nous donnons pas grand mal en France; nous pensons et agissons sans nous inquiéter des convenances; et soixante ans, quatre-vingts ans même d'expérience n'établissent pas le plus léger degré de différence dans la frivolité de notre nature irréfléchie."

Depuis cette conversation, de Rhullière demanda deux fois à me voir, mais il ne fut pas admis. Je fus sensiblement touchée de cette preuve de l'amitié de Diderot; j'en éprouvai l'excellent effet quand je revins à Pétersbourg, quinze mois après; car j'appris par une personne très avancée dans la con-

fidence du comte Théodore Orloff et à qui j'avais eu le bonheur de rendre un service quelques années auparavant, que Diderot, aussitôt après mon départ de Paris, avait écrit à l'Impératrice et que, lui ayant parlé dans les termes les plus chaleureux de mon sincère attachement envers Sa Majesté, il déclarait qu'à la suite de mon refus absolu de voir M. de Rhullière, l'authenticité de son livre avait été bien autrement mise en question que par toutes les paroles ou tous les écrits de dix Voltaire ou de dix pauvres Diderot. Il ne m'avait pas même laissé soupçonner son intention d'informer l'Impératrice de cette circonstance que sa prévoyance seule avait produite et que son amitié rendait ainsi méritoire, comme si elle émanait de moi. Tant que je vivrai, je ne cesserai de me rappeler cette délicatesse de conduite avec autant d'admiration que de reconnaissance.

Avant de quitter Paris je désirais voir Versailles, mais je voulais que personne ne connût mon intention. J'étais déterminée à satisfaire cette fantaisie, malgré les arguments de M. Hotinsky, notre chargé d'affaires, qui nous opposait mille difficultés

à craindre de la part de la police; car, m'assurait-il, pas un étranger, si humble qu'il fût, ne pouvait faire un pas dans Paris sans que ses mouvements fussent surveillés.

Je lui fis promettre cependant que ses chevaux m'attendraient hors de la ville; et après avoir donné au Français qui me servait en qualité de laquais de place assez de commissions pour l'occuper durant quelques heures, je pris avec moi un domestique russe qui ne parlait que sa langue maternelle et étant montée en voiture avec mes deux enfants et un vieux major russe qui résidait à Paris pour sa santé, j'ordonnai au cocher de me conduire hors de la ville afin que je pusse respirer un peu d'air, et je le fis toucher à l'endroit où M. Hotinsky nous attendait avec ses chevaux qui furent aussitôt ajoutés aux miens. Nous partîmes en cet équipage. M. Hotinsky nous accompagna jusqu'au parc de Versailles où nous descendîmes et nous, promenâmes jusqu'à l'heure du dîner.

C'était justement un des jours où le roi et la famille royale dînaient en public. Nous nous mêlâmes à la foule qui était certaine-

ment tout autre chose que le „beau monde“ et nous entrâmes avec elle dans une pièce très sale et très délabrée où parurent, à la suite de Louis XV, le dauphin et la dauphine et les deux autres filles Mesdames Adélaïde et Victoire. Ils s'assirent à table et se mirent à dîner de bon coeur.

Toutes les observations que j'adressais à mes compagnons étaient commentées par les braves dames au milieu desquelles je me trouvais. Ainsi, par exemple, comme je remarquais que Madame Adélaïde prenait son potage dans un bol, je fus assaillie par deux ou trois voix qui me dirent à la fois: „Madame, est-ce que dans votre pays le roi et les princesses n'en font pas autant?“

„Dans mon pays, répondis-je, il n'y a ni roi ni princesses.“

„Alors, répliqua l'une d'elles, madame doit être Hollandaise.“

„Peut-être bien,“ dis-je en m'avançant pour échapper à de plus minutieuses questions.

Quand le repas royal fut terminé, nous regagnâmes en toute hâte notre carrosse, et nous arrivâmes à Paris sans que personne sût que nous l'avions quitté un seul

moment, enchantés d'avoir mis en défaut la vigilance si vantée de la police française.

Le duc de Choiseul, alors ministre d'Etat, voulut à peine accueillir l'histoire lorsqu'on la lui rapporta. Tous les Russes connaissaient sa haine particulière pour l'Impératrice et son gouvernement; et bien qu'il m'accablât de témoignages de politesse par l'entremise de notre chargé d'affaires et qu'il m'eût offert de donner une fête brillante tout exprès pour moi, je ne crus pas devoir répondre autrement que par des remerciements et des excuses; j'y joignis l'assurance que M^me^ Michalkoff n'était pas insensible à la bienveillance de personnages aussi éminents que Son Excellence, mais que son temps était exclusivement consacré à d'autres objets et ne lui permettait pas plus de recevoir des fêtes que d'y assister.

Fin du premier Volume.

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.